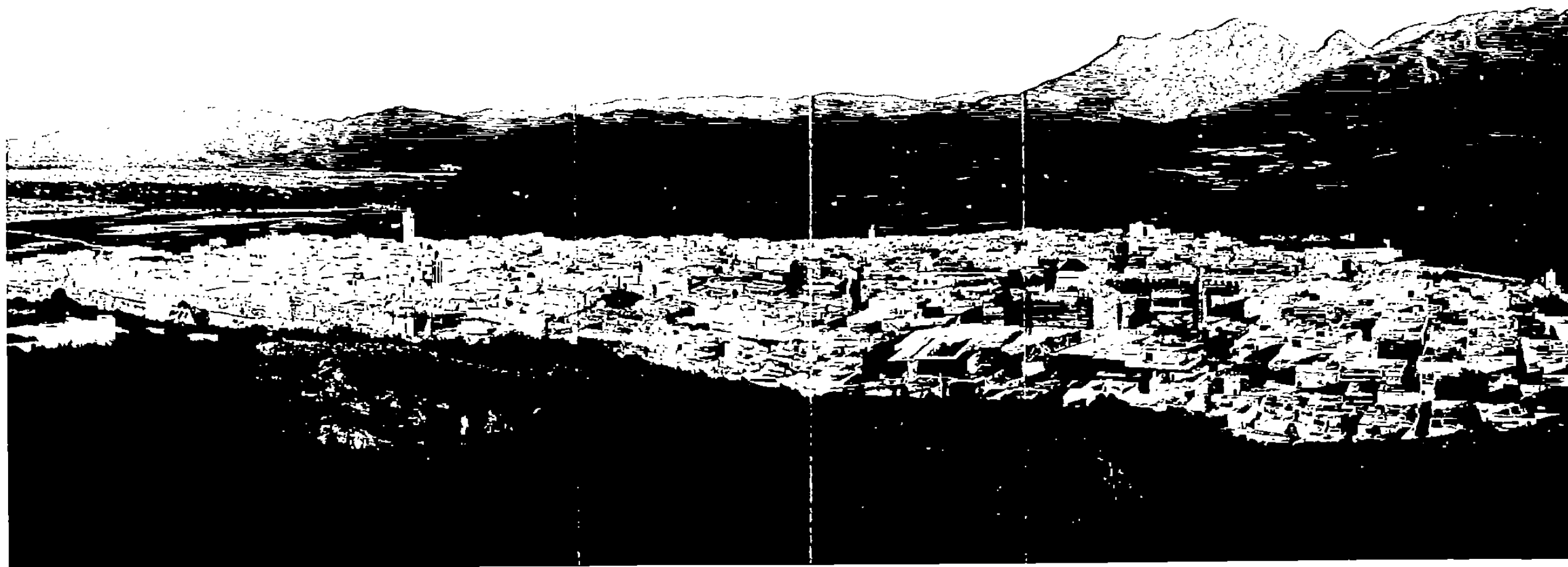




Photographie de M. CAVIAT.

PANORAMA DE TETOUAN

TÉTOUAN

I

SITUATION DE LA VILLE; SES ABORDS.

Mollement assise sur les bords fleuris de l'Oued Martine, non loin de la Méditerranée et vis-à-vis de l'Andalousie qui a fait sa prospérité, Tétouan nous offre l'intéressant tableau d'une de ces villes de province si calmes et si tranquilles qui, chaque jour, se font plus rares même dans l'empire chérifien; une de ces villes où l'agriculture des champs, celle des vergers et des jardins a son importance, où le commerce existe, où l'industrie même était hier encore assez florissante; mais en même temps dernier refuge d'un monde bourgeois et aristocratique qui sait, aux soins matériels de l'existence, allier un certain goût des arts permis par l'Islam, adoucir les labeurs du négociant ou du laboureur par des récréations littéraires ou musicales; berceau, en même temps, de nombreuses familles de fonctionnaires, et centre de l'activité, calme et peu passionnée s'il en fut, de toute une région montagneuse du nord du Maroc.

A bien des titres, Tétouan mérite d'être envisagée longuement, étudiée sous ses divers aspects : Tanger est une cité en grande partie nouvelle, autant européenne qu'indi-

gène, si ce n'est plus, en pleine transformation. El-Qçar est une ville moribonde, mais demeurée tout indigène. A Tétouan la civilisation européenne a fait son entrée; mais elle y demeure discrète encore dans ses manifestations; elle se juxtapose, sans la pénétrer de façon effective, à la vieille société. Et celle-ci, de par son origine, de par la situation de la ville, de par la nature des éléments qui sont venus s'y ajouter au cours des siècles, celle-ci a gardé, plus que nulle part ailleurs sans doute, la marque d'un passé qui chaque jour tombe davantage dans le pur domaine de l'histoire.

Tétouan nous donne encore, mieux qu'aucune autre ville du nord de l'Afrique, avec moins de mélange qu'aucune, l'idée de ce que pouvaient être ces villes de l'Andalousie musulmane. Malgré la déchéance fatale qui l'accompagna dans son exil, au sortir du beau pays où elle était née pour florir pendant plus de cinq siècles, la vieille civilisation maure andalouse survit encore et jette à Tétouan une faible lueur, fugitif et dernier reflet de ce qui fut la vie de tout un peuple disparu; les atteintes du monde européen ne tarderont pas sans doute à le ternir à tout jamais. Il faut se hâter d'en observer l'image pendant qu'il en est temps encore.

I. — *Situation géographique.*

Tétouan est située sur cette partie de la côte nord du Maroc qui forme la pointe ou presqu'île d'*Anjera* du côté est de cette pointe et à 10 ou 12 kilomètres du rivage; elle s'élève au pied de hautes montagnes qui, longeant cette côte, forment comme le trait d'union entre les chaînes du Rif et les Sierras d'Andalousie, laissant à peine çà et là quelques plaines entre elles et la mer ou quelques régions moins accidentées. Un tout petit fleuve côtier, descendu de ces montagnes, passe au pied de la ville avant de se

jeter dans la Méditerranée. C'est l'*Oued Tétouan* ou l'*Oued Martine* (وَاد مَرْتِين), dont l'embouchure se trouve par 35° 37' latitude N., et par 5° 18' longitude O., méridien de Greenwich ; 7° 40' de longitude O., méridien de Paris.

II. — Situation topographique.

Relief. — De la pointe de *Ceuta*, les montagnes de l'*Anjera* viennent finir à Tétouan en se dirigeant du N. au S. ; au delà commencent celles du Rif qui se dirigent vers l'Est. Une profonde brèche les sépare ; mais l'ensemble forme néanmoins une seule chaîne, tronçonnée çà et là simplement par de grandes coupures, et dont la crête décrit une grande courbe, très ouverte à l'Est, depuis Ceuta jusqu'à Melilia.

De la rade, on se rend très bien compte de cette disposition ; on aperçoit tout l'*Anjera*, avec ses sinuosités multiples, ses continuels changements d'altitude, ses larges dépressions ouvertes entre ses petits massifs plus ou moins isolés ; puis, plus à l'Est, après l'*Oued Martine*, la muraille plus haute, plus élevée, plus continue du massif Rifain.

Un certain nombre de sommets se détachent à l'O. dans l'*Anjera* ; ce sont : *Etlouila* (altitude ?) au N., puis le *Djebel Aït Qada* (altitude 562 m.), enfin dominant Tétouan, le *Djebel Darsa* (altitude ?) et, sur la côte, la montagne du *Cap Negro* (alt. 360 m.).

Les Espagnols appellent ces montagnes *Sierra Bermeja* ou *Vermeja* « la chaîne vermeille », à cause de la couleur quelquefois rutilante de ses flancs¹.

De l'autre côté de l'oued, commence le massif des *Beni Hasan*, dont les cimes sont couvertes de neige une grande

1. D. Emilio Lafuente y Alcantara, *Catálogo de los códices árabigos adquiridos en Tetuan por el gobierno de Su Magestad*, p. 1, p. 9. Madrid, 1862.

partie de l'année, car son altitude est grande; elle varie de 1.200 à 2.200 mètres. Enfin, plus à l'Est, on voit fuir dans l'éloignement les hauteurs côtières des *Beni Boû Zrah*.

La hardiesse des découpures du massif des Benî Hasan, dont les pointes se dressent escarpées, rudes, menaçantes au-dessus des pentes sombres, la fréquence de ses à-pic, la sécheresse de ses lignes, les dentelures de son profil rappellent immédiatement à l'esprit la chaîne des Babors et celles de la grande Kabylie, en même temps que la rade semi-circulaire rappelle celle de Bougie.

Entre la côte, aux approches de l'embouchure du Martine et la montagne, s'évase une grande plaine triangulaire, de 40 kilomètres environ de circuit, limitée de tous côtés par des hauteurs¹, et qui va s'étrécissant davantage au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de la mer, pour se terminer dans la coupure de Tétouan, entre les montagnes, où une simple vallée de peu de largeur la prolonge et la continue par delà. C'est la plaine où l'Oued Martine décrit ses méandres avant de se jeter à la mer. A l'Est, elle se heurte aux collines et aux petites montagnes rougeâtres des *Beni Ma'adèn* (بنى معاذان), dont les flancs arrondis, les sommets coniques, les pentes couvertes de broussailles, de vergers et de villages berbères, contrastent si fortement avec la crudité des grandes cimes escarpées des Benî Hasan, contre lesquelles elles viennent s'appuyer. A l'Ouest, ce sont encore des collines, sorte d'avancée du Djebel Darsa et des chaînons de l'Anjera, courant basses, rougeâtre, nues et tristes, de l'une à l'autre, pour fermer à leur base les dépressions et les vides que la série discontinue de leurs crêtes rocheuses laisse çà et là.

D'un bord à l'autre, du pied de ces hauteurs à celles-là,

1. Cinq lieues, dit Mouette (*Relation de la captivité du sieur Mouette dans le royaume de Fez et de Maroc*, Paris 1693). Cela nous semble au dessous de la vérité.

la plaine s'allonge, grande, monotone, déserte, commençant au rivage par des dunes que la végétation herbacée couvre en partie; puis continuant par un sol bas, humide, qui, l'hiver se transforme en marécages, l'été, en foyers de fièvres; couverte de joncs par places, nue en d'autres, où l'on ne voit alors qu'une terre grise, fendillée, brillante; çà et là, enfin, parsemée de marais salants.

Le sol s'élève légèrement un peu plus loin, devient sableux, mais reste plat; il se couvre de cultures; mais la végétation arborescente n'y paraît pas encore, sauf sur les berges de la rivière, où quelques saules, quelques peupliers balancent leur feuillage pâle. Puis les montagnes se rapprochent; à 5 ou 6 kilomètres de la mer commencent de légers bossellements d'une terre de couleur gris jaunâtre ou gris rouge, très sableuse et très caillouteuse; c'est, au pied de hauteurs véritables, comme une bordure ravinée, une sorte de marchepied légèrement ondulé, un peu au-dessus du niveau de la partie de la plaine que nous avons jusqu'ici traversée.

Les jardins commencent, nombreux, pleins d'arbres, de tous côtés; ils se prolongent parsemés de maisons de campagne blanchies à la chaux jusqu'au pied de la terrasse calcaire qui porte la ville; celle-ci se montre de profil, mince, longue, accrochée aux flancs rouge brun bariolés de cramoisi du Djebel Darsa, dominée par ses sommets de couleur sombre, d'un gris violacé.

La terrasse se poursuit au long du flanc est du Djebel Darsa, régnant à 60 mètres d'altitude moyenne et à 40 mètres environ au-dessus du fond de la vallée, dans la partie de celle-ci qui se trouve resserrée entre les chaînons de l'Anjera et ceux du Rif. De toutes parts, sur la vallée, elle vient finir par de petites falaises rocheuses, dont les faces burinées, guillochées par les eaux et les intempéries, crevassées et creusées de cavernes et de grottes, déploient le long ruban de leurs blanches parois

tachées d'ocre et d'orange, par dessus la verdure des jardins.

Au-dessous de la carapace calcaire qui la forme, il devait y avoir des sables rouges, dont quelques traces subsistent çà et là ; mais les eaux d'infiltration les ont plus ou moins entraînés, et, sous son propre poids, avec l'effet peut-être aussi d'autres forces de nature différente, la terrasse s'est crevassée, sillonnée de rides profondes, dénivelée, partagée en plusieurs paliers échelonnés, qui forment comme une série de gigantesques gradins, de la vallée aux premières pentes de la montagne. On en compte aisément quatre, peut-être même cinq¹ ; mais seuls les deux plus élevés — rompus, eux-mêmes, dans leur étendue, par des seuils dus aux mêmes causes, — seuls les deux plus élevés portent la ville. Sur les autres, s'étagent les jardins.

Les bords antérieurs de tous ces gradins dressés au Sud, comme des lèvres, se recourbent vers l'Est, comme pour épouser le contour du pied de la montagne ; et, de ce côté, ils viennent, ou mourir dans les ondulations terreuses du bord de la plaine, ou, se réunissant, former comme une sorte de promontoire que couronnent les remparts et toute la partie orientale de la ville.

Telle est la disposition générale du pays où s'élève Tétouan.

Structure et géologie. — Ce relief s'explique aisément par le secours de la géologie.

Les chaînes de l'Anjera et du Rif continuent évidemment celles des sierras méridionales d'Andalousie, dont elles

1. La plus basse est celle qui porta la petite mosquée ou cénotaphe de *Sidi 'Abd Allah Elfakhhâr* ; au dessus, terrasse de jardin ; au dessus celle de la ville basse ; au dessus celle du quartier d'*El-'Ayoûn* et des cimetières européens ; mais on pourrait, en certains endroits, reconnaître que la terrasse moyenne, et même les autres, se dédoublent.

présentent tous les caractères, tant au point de vue des formations que de l'aspect et même de la végétation. Comme ces dernières, elles se composent essentiellement, de ce côté, de terrains primaires, plissés, étirés, renversés probablement quelquefois et très enfaillés, au-dessus desquels demeure, en grandes crêtes escarpées, rudes et sauvages, ce que l'érosion a laissé debout des couches calcaires qui le recouvraient autrefois. Ce sont ces restes qui forment toutes les parties saillantes et de grand relief; car seuls les calcaires durs, et plus ou moins dolomitiques, dont ils se composent, peuvent donner des formes aussi hardies que celles qui les distinguent et qui les signalent, même de fort loin, à l'attention la plus superficielle.

Il semble, en attendant plus ample informé, en attendant que les documents paléontologiques et les études de détail viennent préciser la question, qu'il faille considérer ces calcaires comme appartenant à la base des terrains secondaires, du lias au jurassique. Ils sont de couleur sombre, d'un gris bleu, ardoisé à l'air; leur cassure varie du blanc sale et gris clair au gris bleu, presque noir. Souvent ils sont mouchetés de rouge.

Dans les terrains primaires, ce sont au contraire les roches détritiques. Car si l'on peut rencontrer çà et là aux abords de Tétouan, dans l'axe de quelques plis arrasés, ou bien dans le fond de quelques ravins, ayant profondément affouillé le sol, des schistes peut-être siluriens, ce sont cependant les grès rouges, les poudingues rouges (permien ou triasique? et peut-être l'un et l'autre?) qui forment la plus grande partie des reliefs secondaires, et c'est à leur couleur qu'est dû le nom de *Sierra Bermeja* donné par les Espagnols, aux montagnes de Tétouan, comme nous l'avons dit au début.

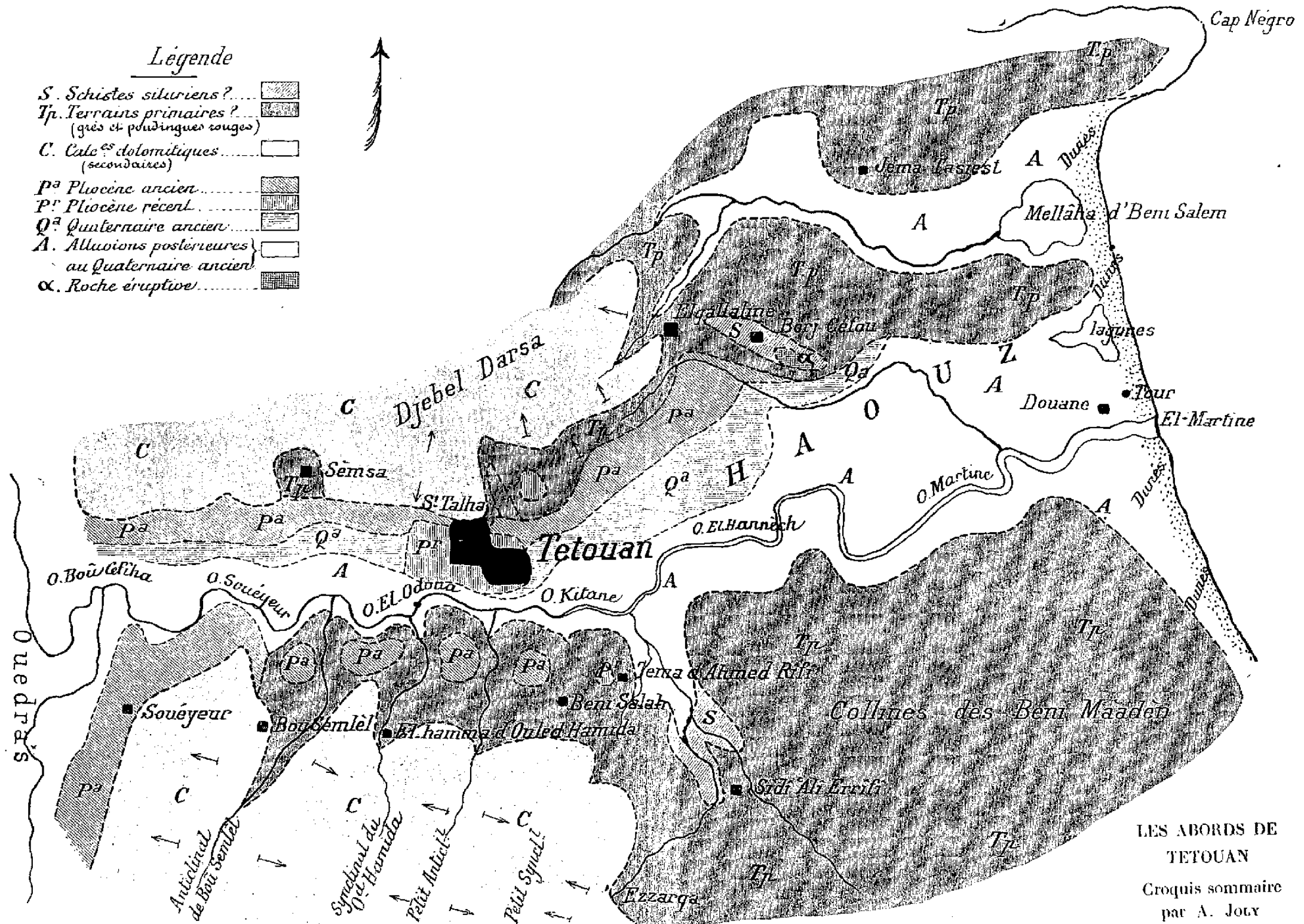
Contre ces terrains, viennent buter, s'appuyant sur la tranche et s'inclinant légèrement sur les flancs des col-

lines, un ensemble d'argiles bleuâtres, surmontées par les strates d'un calcaire tendre et grossier, passant souvent au grès calcarifère. Les nombreux documents paléontologiques trouvés dans les argiles avaient anciennement porté Oscar Lenz à considérer cette formation comme appartenant « à l'étage tertiaire moyen¹ » ; plus récemment, M. Gentil, qui a pu les étudier plus longuement, les attribue au pliocène ancien (Plaisancien); il constate leur analogie avec des formations analogues des bords de la Méditerranée (Roussillon-Malaga-Sahel d'Oran-Sahel d'Alger) et signale leur extension jusqu'à une quinzaine de kilomètres vers l'Ouest, dans la vallée de l'*Oued Bou Cefiha* ou dans l'une des branches supérieures de l'*Oued Tétouan*².

La terrasse calcaire, actuellement brisée, partagée en seuils inégaux qui portent Tétouan, pourrait, à n'en juger que par son facies, et par comparaison avec des formations analogues du Nord de l'Afrique, se rapporter au pliocène récent. Mais les nombreuses tiges de roseaux qu'elle renferme dans ses parties calcaires, avec des coquilles d'hélix, de limnées, de melanopsis, prouvent que, selon toute évidence, c'est une formation lacustre ; c'est un travertin. Mais en même temps l'inégalité de sa texture indique une formation de rivage ou de lac peu profond ; car, tantôt c'est un calcaire dur et compact, tantôt un calcaire dur encore mais vacuolaire ; tantôt un calcaire léger, sonore, farci de restes de tiges et de souches de roseaux, spongieux presque ; tantôt un calcaire gréseux passant à des sables remplis de nodosités calcaires qui peuvent atteindre la taille de blocs, disposés irrégulièrement en

1. Dr Oscar Lenz, *Voyages au Maroc, au Sahara et au Soulan*. Trad. par Pierre Lehaucourt, Paris 1886, p. 78.

2. L. Gentil et A. Boistel, *Sur l'existence d'un remarquable gisement pliocène à Tétouan (Maroc)*. C. R. A. S, 26 juin 1905.



lentilles ou en petits bancs discontinus. Tel est notamment le facies de la roche dans les carrières qui, à 1 ou 2 kilomètres de la ville, fournissent le sable nécessaire pour les constructions.

Ce dépôt a pu se faire dans un lit de fleuve énorme, ancêtre de l'Oued Martine d'aujourd'hui, ou peut-être dans son estuaire largement ouvert entre les montagnes, ou encore dans une lagune où il se deversait et qui bordait la mer.

Les ondulations de terre sablo-caillouteuse rougeâtres, qui bordent le pied de la montagne, du côté de la plaine, et qui portent une grande partie des jardins, représentent vraisemblablement le quaternaire ancien. Elles correspondent encore à un régime de pluies torrentielles énergiques, car elles sont farcies d'éléments caillouteux, quelquefois de grandes tailles, arrachés aux montagnes voisines. En certains endroits, ce n'est plus qu'un gravier légèrement cohérent de quartz et de feldspath. Mais leur nature varie dans d'assez grandes limites suivant celle des terrains plus anciens contre lesquels elles viennent en bordure. Cependant elles semblent s'être formées surtout aux dépens des grès rouges ; la très grande quantité de cailloux de quartz et de feldspaths roulés qu'elles contiennent doit venir des poudingues anciens qui en renferment beaucoup. Mais elles contiennent aussi du calcaire et de l'argile, et cet alliage d'éléments divers donne à la fois une terre fertile et un terrain résistant, où les tranchées peuvent s'enfoncer, en demeurant bordées de talus très raides ou même verticaux. Ce dépôt a formé jadis presque certainement une plaine de niveau plus élevé que la plaine actuelle, et plus tard, quand les érosions l'eurent entamée, sans trop la défigurer d'abord, des terrasses peu inclinées ; la surface de celles-ci est encore sensible vers *El-Qallâline*, sur la route de Ceuta, à 6 kilomètres environ au nord de Tétouan.

Enfin les alluvions sablo-limoneuses ou franchement limoneuses de la partie inférieure de la vallée et de la plaine, couvertes de récoltes, parsemées de marais salants et bordées de dunes sur le territoire, représentent le quaternaire récent et les alluvions actuelles¹.

On peut reconnaître çà et là, aux environs, quelques pointements de roches éruptives. L'un des principaux est celui de *Qallâline* (الفلّالين), où il semble qu'une roche de cette nature ait soulevé les schistes inférieurs pour venir s'étaler au jour, ses surfaces arrondies, noirâtres, confuses, couvertes en partie de lentisques et de broussailles, d'oliviers nains, apparaissant dans un lieu très sauvage, sur le flanc méridional d'une petite colline, couronnée par une ancienne tour portugaise (Tour de Cefoû, برج صافو).

Telles sont les formations géologiques principales qui se

1. Il est possible que la partie la plus basse de la vallée soit demeurée occupée par les eaux jusqu'à une époque relativement récente; des marécages s'y étendaient peut-être à une époque même où l'homme a pu en être témoin et en garder le souvenir; car les traditions veulent qu'autrefois, « avant que *Dou Elqourine* n'eût ouvert le détroit de Gibraltar, la mer baignait le pied des montagnes, et comblait la vallée actuelle de l'Oued Tétouan, jusqu'à trois heures de marche à l'ouest de la ville au pied des montagnes d'Ouedran. Et l'on ajoute que, là, il y a un village *En-Nejjâr*, c'est-à-dire *Les Charpentiers*, où l'on fabriquait jadis des canots. » Faut-il y voir une de ces légendes fabriquées de toutes pièces, qui aurait eu pour origine la découverte de coquilles fossiles dans le pliocène ancien qui s'étend jusque dans ces limites; coquilles dont la conservation est trop parfaite pour que l'origine en demeure douteuse, même aux yeux des ignorants. Cette légende aurait été collaborée par la coïncidence fortuite d'un village *Nejjâr* à Ouedras. Ou bien faut-il penser qu'un marais, ou un cours d'eau praticable aux pirogues, — et peut-être seulement en temps de crue, — existait encore à l'époque où l'homme vivait déjà sur cette terre, capable d'en conserver le souvenir. Cependant, que ce souvenir soit demeuré — accru, exagéré par l'éloignement, par l'imagination, — c'est encore étrange. Il est vrai toutefois que les vieux mythes religieux d'Orient nous ont transmis le souvenir d'autres faits aussi reculés, d'une façon aussi surprenante,

rencontrent aux abords de Tétouan. Le coup d'œil sommaire que nous y avons jeté ne nous a pas permis sans doute d'en faire une étude sérieuse, et ne nous autorise pas à présenter à leur sujet des données définitives ni surtout précises. Il faudrait, pour oser le faire, avoir pu explorer l'ensemble des chaînons environnants et se familiariser par là avec leurs facies et leur structure. Il aurait surtout fallu, pour cela, pouvoir parcourir le pays en tous

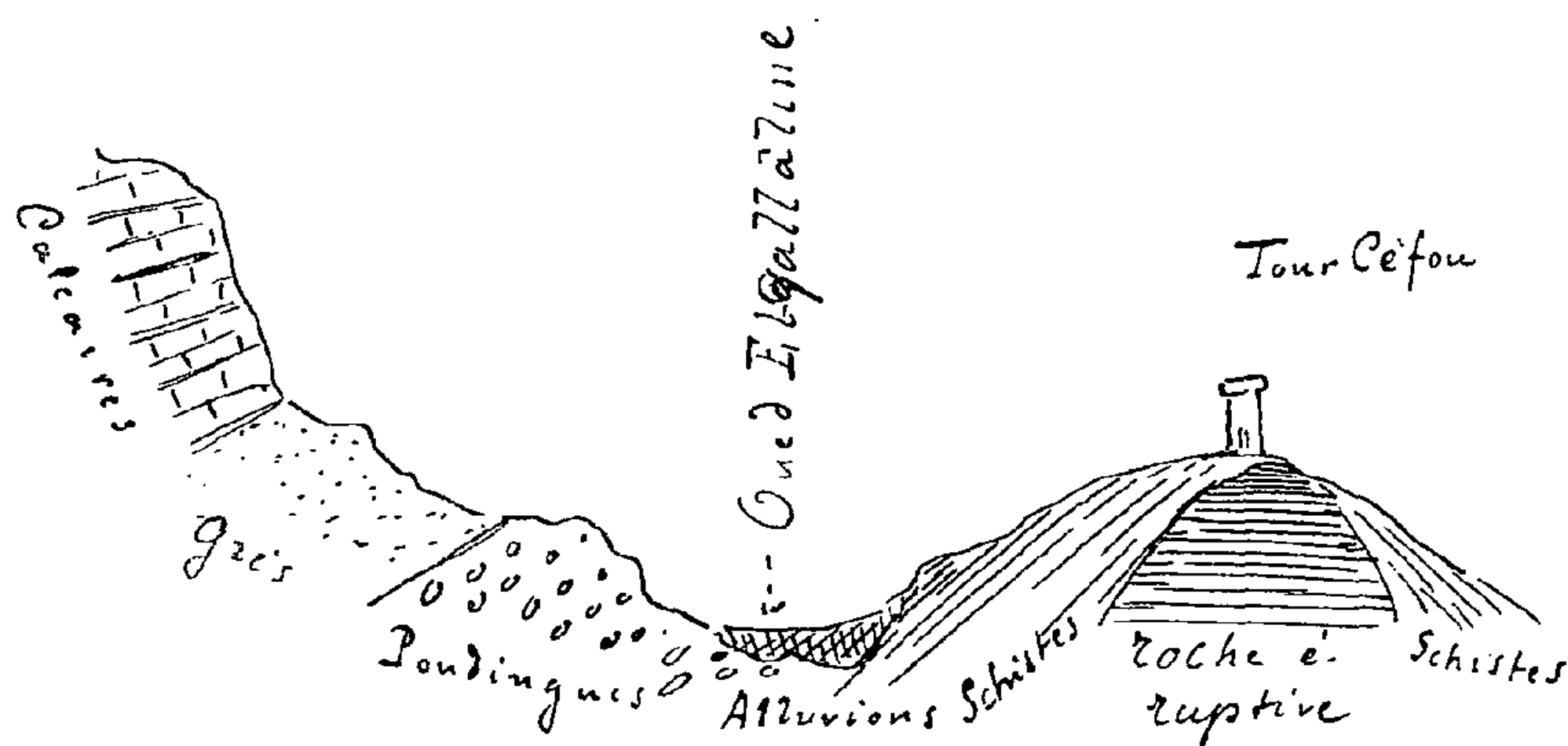


Fig. 1.

sens et dans un assez grand rayon, ce que diverses considérations nous interdisaient, et notamment l'état de trouble et d'anarchie régnant depuis plusieurs années. Mais nous croyons cependant pouvoir présenter les quelques observations d'ensemble qui précèdent sans courir risque d'erreur, du moment que nous nous en tenons à des généralités.

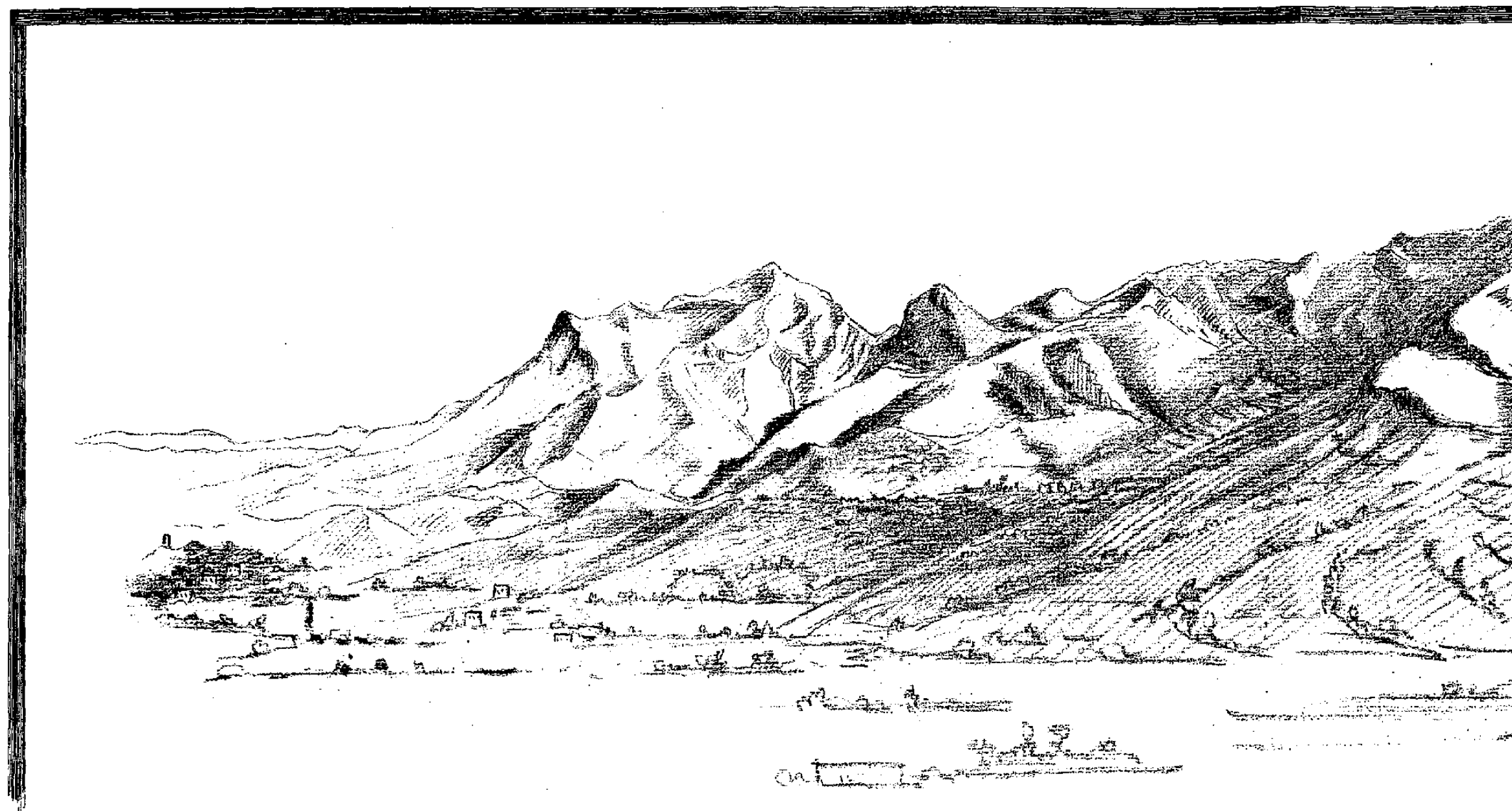
Nous devons maintenant signaler un détail qui plus tard, s'il se vérifie, aura peut-être son importance; nous voulons parler de la présence de couches de grès contenant des traces de charbon, que Lenz déclare avoir vues tout près de Tétouan, au flanc du Djebel Darsa. L'auteur en question y voit l'indice d'un dépôt de charbon. Cela

CROQUIS DU DJEBEL BENÎ SALAH

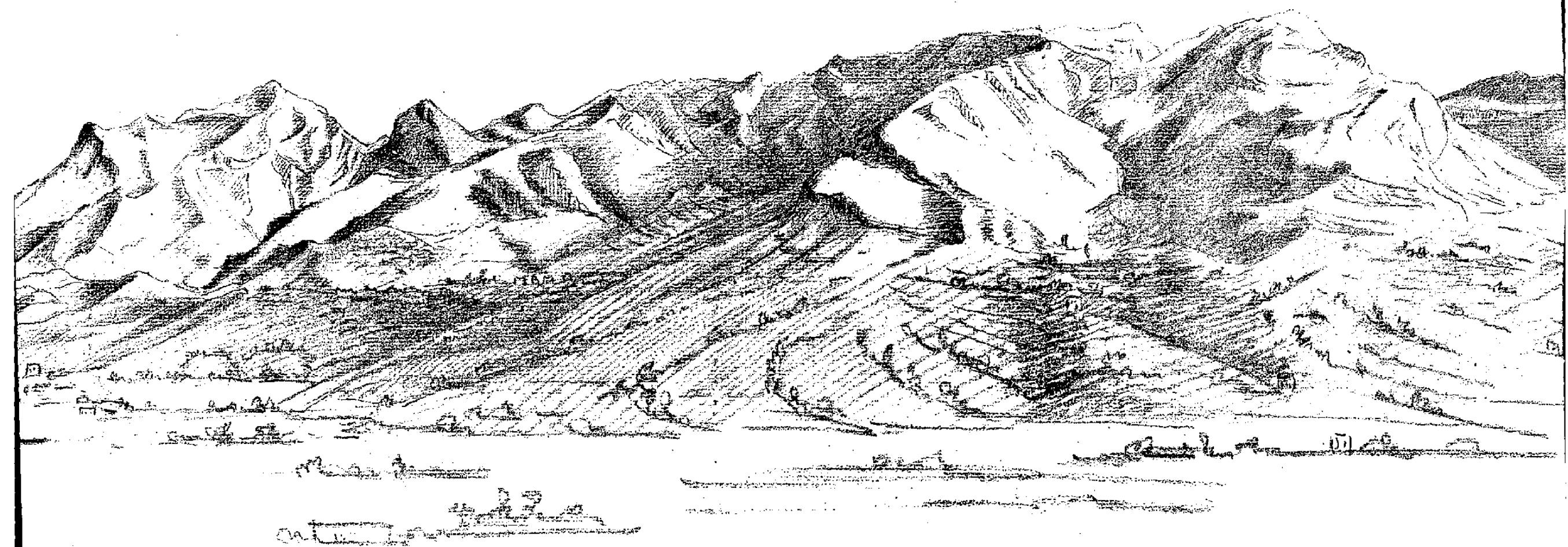
Nous donnons ce nom aux premières croupes du chaînon des *B.-Hasan*, faute de nom plus approprié. On pourrait aussi l'appeler *Djebel Beni Hozmar*.

La vue est prise d'une des terrasses du quartier de Tétouan, dit Es-Souaiqa; elle met en évidence les formes massives, aux angles accusés, des calcaires, contrastant avec celle des collines et des pentes inférieures de grès, arrondies, adoucies; avec celles de glacis de pliocène ancien qui viennent se relever contre le pied de la montagne. Enfin elle permet encore de juger des accidents, plis anticlinaux et synclinaux, probablement plus ou moins enfaillés, qui rompent l'unité des calcaires. Ceux-ci sont demeurés comme une corniche gigantesque au-dessus des terrains primaires et formant une grande lande limitée à l'E. et à l'O. par les profondes vallées d'affluents de l'Oued Tétouan, et qui coïncide avec la partie la plus élevée du chaînon de ce côté.

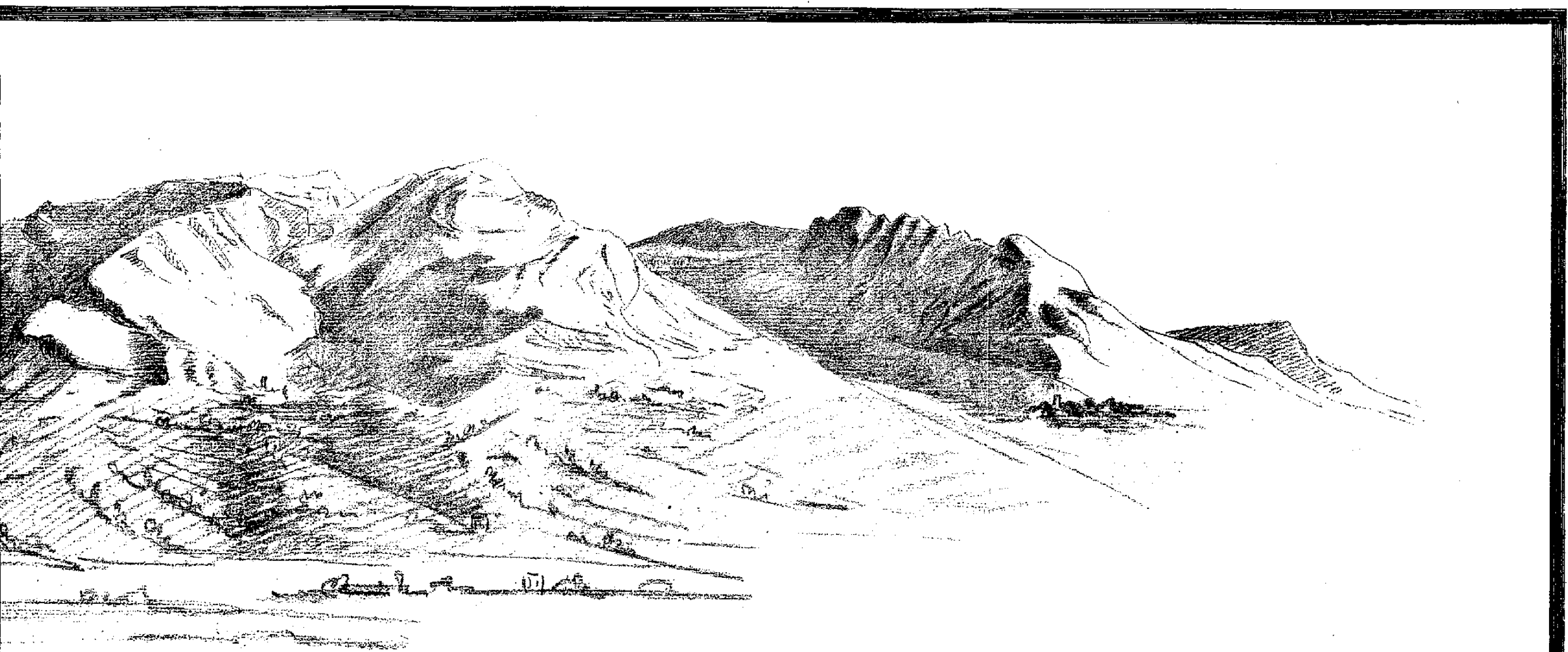
Dans le lointain, à gauche, on aperçoit les sommets les plus élevés des *B.-Hasan*, couverts de neige jusqu'au mois de mai.



LE DJEE

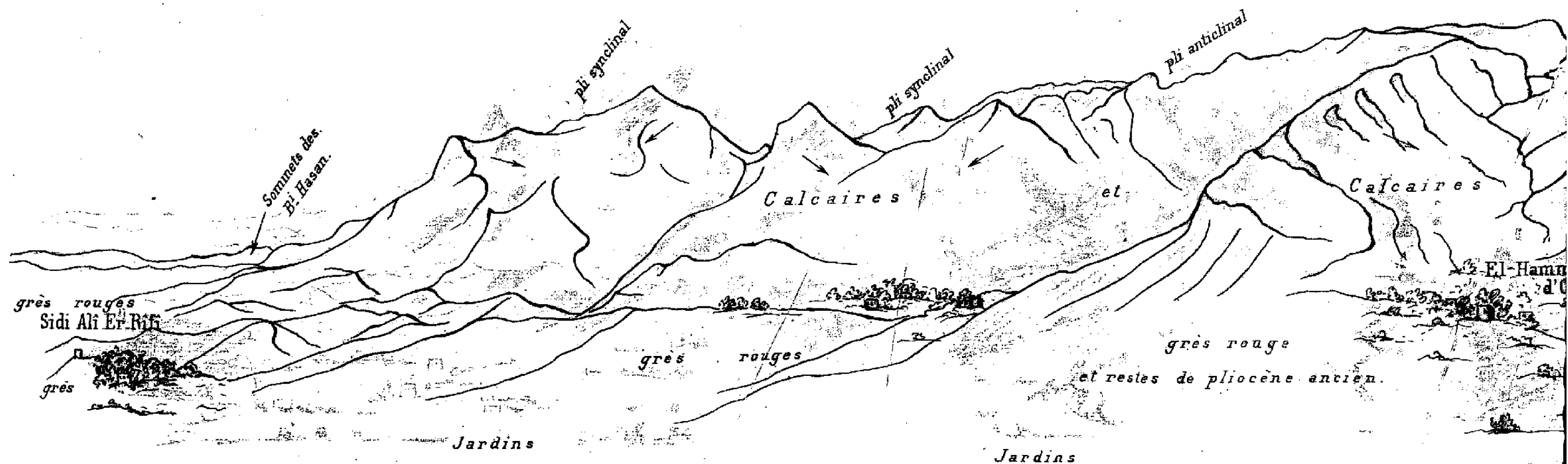


LE DJEBEL BENÎ SALAH

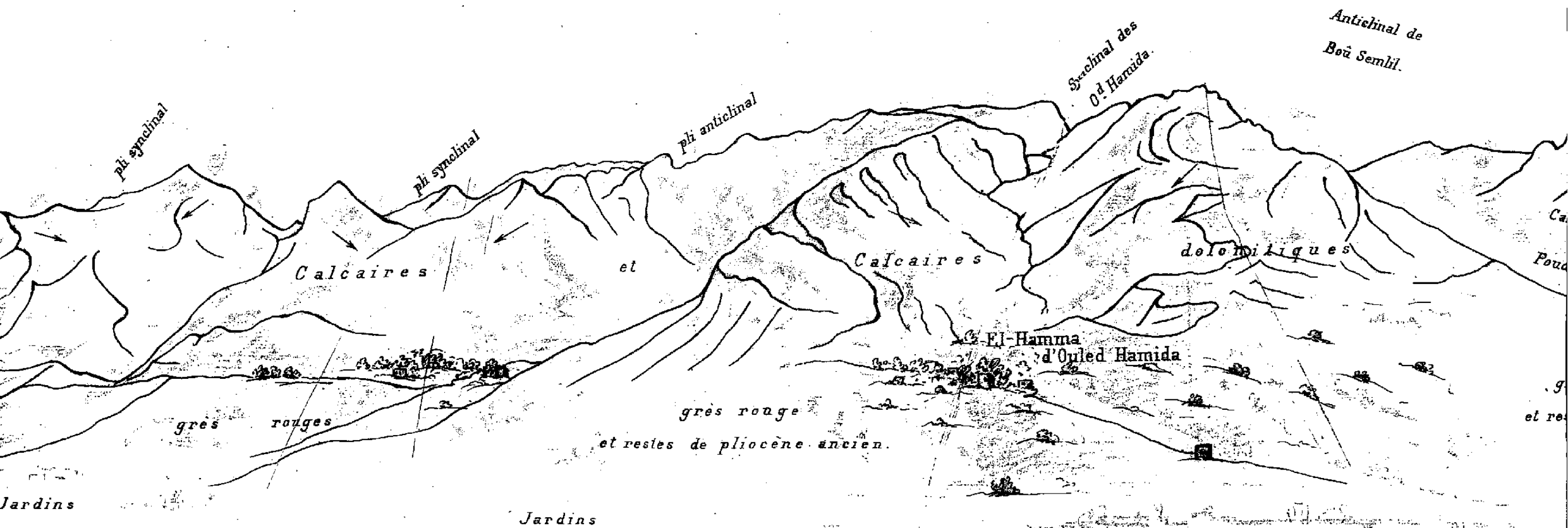


LE DJEBEL BENÎ SALAH

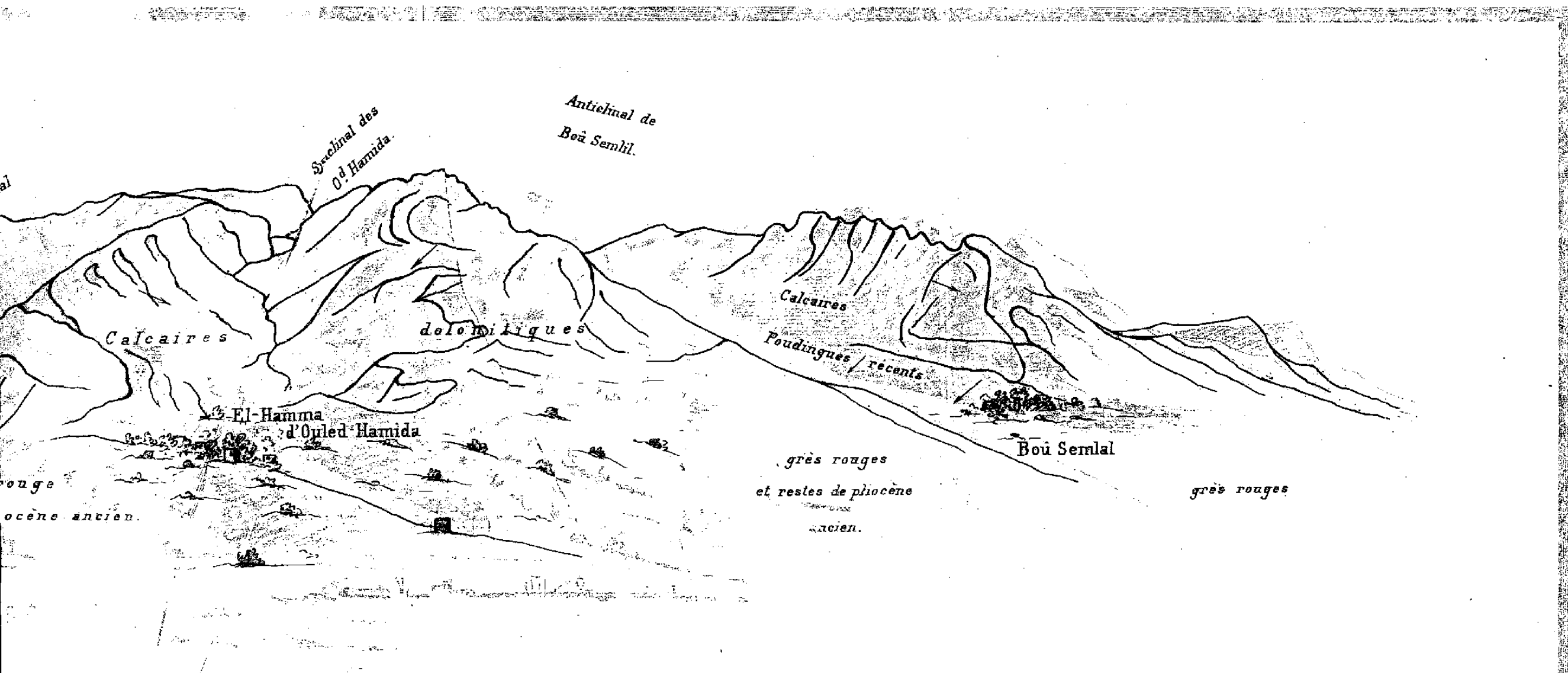
Dessin de A. Joly



DJAF L BENI



BENI SALAH



LI : BI BENI SALAH

Dessin de A. Joly

peut être. Cependant il ne faudrait point s'enthousiasmer, sur cette seule annonce, avant vérification et études préalables sérieuses, car maintes fois nous avons entendu parler ou même vu dans des couches de n'importe quel âge des traces d'organismes transformés en charbon, sans que cela annonce un dépôt de charbon proprement dit dans le voisinage¹.

Toutes ces formations anciennes, autour de Tétouan, sont plissées parallèlement à la côte, de façon que le sommet de leurs plis décrive des demi-cercles concentriques à celle-ci. Toutefois de nombreux accidents ont évidemment dérangé les plis primitifs, déterminant dans le profil des crêtes de brusques affaissements qui sont pour quelque chose probablement dans l'existence des grandes dépressions tronçonnant les chaînons. Il semble, en particulier, que la coupure de l'Oued Tétouan corresponde à une faille, que l'érosion aurait plus tard approfondie et élargie. Il semble aussi que les cassures de la plate-forme de pliocène récent qui portent Tétouan aient quelques rapports avec cette faille et qu'elles ne soient pas uniquement, ainsi que nous le disions plus haut, dues aux affouillements par l'eau des sables sous-jacents. Cependant, ici encore, nous devons faire les réserves qu'impose le souci

1. Voici le résumé de ce que dit O. Lenz, *op. cit.*, p. 77 : « Le chemin partait de la porte du N. et passait devant le cimetière juif ;... nous montons encore, et nous atteignîmes un ravin où se trouvait un amas de pierres, grès gris jaunâtre, à grain grossier, et contenant de nombreux et insignifiants débris de plantes transformées en carbone, de même que des couches minces d'excellent charbon, très brillant. Cette trouvaille indique certainement la présence en cet endroit d'un dépôt de charbon, et il ne s'agit pas là de lignite tertiaire de formation récente, mais d'une couche de date plus ancienne, sinon appartenant aux véritables formations carbonifères. La couche de grès carbonifère apparaît sous le calcaire blanc dolomitique et aussi sous le grès rouge. »

de demeurer sincère, en attendant que des études plus approfondies soient possibles.

On pourrait résumer par les coupes suivantes, très schématiques, ou, pour mieux dire, presque théoriques, la structure oro-géologique des alentours de Tétouan.

Les eaux. La rade. — Plusieurs nappes d'eau existent dans la plaine et alimentent un certain nombre de puits. Celle des dunes littorales est à peine à 1^m,80 ou 2 mètres du sol. Dans les alluvions récentes, on la rencontre entre 3 et 4 mètres. Elle n'est souvent qu'à 1^m,50 ou 2 mètres dans les alluvions anciennes. Cependant elle paraît distribuée assez irrégulièrement et il est bien possible qu'elle n'existe pas partout, à cause des seuils de terrains plus anciens qui peuvent déterminer en profondeur, dans l'épaisseur des alluvions, de vrais bassins locaux. Cela peut être vrai, surtout pour les alluvions anciennes, et les conséquences doivent en être envisagées, lorsqu'il s'agit d'établir des puits en bordure des montagnes, notamment dans les jardins que traverse la route de Ceuta, aux abords de Tétouan.

Les indigènes se montrent d'une maladresse rare pour ce faire. Nous avons vu des puits, creusés dans des endroits déprimés, dont l'érosion avait fait disparaître les alluvions fertiles en eaux, et établis uniquement dans les argiles bleues du pliocène ancien. Il est évident que dans celui-ci les recherches devaient demeurer stériles, à moins de percer complètement la formation et d'aller à une profondeur où l'on ne saurait atteindre avec les moyens ordinaires ¹.

En général, les eaux de puits sont bonnes; mais celles

1. Quand ils ne trouvent pas d'eau, les naturels font intervenir pour expliquer leur échec, une histoire quelconque de santou qui aurait maudit l'endroit, ou quelque chose d'analogue.

des rivières sont calcaires, et plus encore celles des sources, qui sont très lourdes et conviennent mal à bien des usages domestiques.

Des sources abondantes jaillissent au pied du Djebel Darsa, dans les coupures de la terrasse de travertin ; et partout où celle-ci se fissure, elles sourdent, quelquefois elles viennent au jour, plus souvent elles filtrent à travers la masse. D'autres sources jaillissent aussi sur le flanc des montagnes environnantes. Telles *Ez-Zarqâ* (الزرقا), (*la bleue*), *El-Hâmma de Boû Semlél* (الحامة دبو سملال), *El-Hâmma d'Oulad Hamida* (الحامة داوود حميدة), pour ne citer que les plus belles. Mais toutes ces eaux sont presque entièrement absorbées par les besoins de la ville, ceux des villages djebaliens qui parsèment ses alentours et par les besoins des cultures, dans les terrains irrigables. Cependant le trop-plein de quelques-unes suffit à marquer, par la présence d'un filet d'eau, le fond de quelques grands ravins descendant des montagnes du Rîf, étroitement encaissés entre des croupes couvertes de broussailles, de jardins et de hameaux ; tel un ruisseau qui coule entre les Benî Ma'aden et les Benî Salah et dans le bassin duquel se trouve précisément Zarqâ.

Tous ces ruisseaux viennent tomber dans l'*Oued Tétouan*, ou *Oued Martine*, dont la direction générale est perpendiculaire dans cette partie de son cours aux chaîons montagneux, c'est-à-dire O.-E., tandis que celle des branches qui le forment en amont, à quelques kilomètres de distance, leur est parallèle.

Ce petit cours d'eau change plusieurs fois de nom ; c'est d'abord à quelques kilomètres à l'ouest de Tétouan ; l'*Oued Boû Cefîha* (وَاد بُو صَفِيحَة) (*la rivière des dalles*) qui coule sur des dalles de pierre calcaire ; puis l'*Oued Soueyeur* (وَاد سُوَيْر) (*la rivière du petit rempart*), ainsi appelé peut-être à cause du voisinage du rempart ruiné d'une

ancienne ville portugaise; puis l'*Oued El-'Odoua* (وَادُ الْعُدُوَّة) (*la rivière aux berges élevées*), puis l'*Oued Kitâne* (وَادُ كِتَان), dont l'étymologie du nom nous échappe; puis, au dessous du confluent de l'*Oued Ez-Zarqâ*, l'*Oued Mehannech* (وَادُ مَحْنَش) (*la rivière qui serpente*), dont le nom vient de ses grands méandres; enfin l'*Oued Martine* (وَادُ مَرْتِين) nom dont la signification et l'origine nous sont également inconnus. On le trouve encore désigné sous le nom d'*Oued Khelou* ou *Jelou* ou *Jelu* par certains auteurs espagnols et autres¹. Élie de la Primaudaie l'appelle *Rivière des anguilles*².

L'*Oued Tétouan* coule au travers de champs, à l'amont de son passage devant la ville, dans un lit assez large — 20 à 25 mètres par place, bien davantage en d'autres, — encadré de berges à pic ou tout au moins escarpées, hautes de 3 à 5 mètres, taillées dans les alluvions terreuses et bordées de touffes de saules, de peupliers, de joncs et de tamarix disséminées sur leur cours. Sa vallée atteint à peine 3 kilomètres de largeur et souvent ne les a pas. Quant au fond de son lit, tantôt c'est du sable ferme, du gravier, par place, plus rarement des cailloux, ou bien enfin des dalles de calcaire, comme à l'amont de *Boû Ceflîha*, ainsi que nous le disions ci-dessus; à quelques kilomètres à l'amont, il a rarement beaucoup d'eau, sauf en temps de crue comme on le conçoit; à l'étiage on le traverse facilement à pied. Plus bas, à hauteur de la ville, des murs de laquelle 1.500 à 1.800 mètres environ le séparent, les berges prennent une forme plus régulière, la végétation

1. D. Emilio Lafuente y Alcantara, *op. cit.*, p. 19. Don José Bascuar Zégri et D. Manuel Medina Porgés, *Marruecos, apuntes y mapa del Imperio*, Grenade, 1903, p. 81. Fidel, *Intérêts économiques de la France au Maroc*, Paris, 1903, p. 63.

2. Élie de la Primaudaie, *Les villes maritimes du Maroc*, *Revue Africaine*, vol. XVI, p. 128; *Rev. Af.*, XVI, p. 128 et seq.

qui les couvre devient luxuriante et touffue ; les jardins s'avancent jusqu'au bord ; souvent les arbres trempent leur pied dans l'eau, ne laissant même pas partout un étroit sentier sur la rive ; un seuil situé un peu à l'aval retient l'eau qui s'élève en nappe et forme un joli bief sur quelques centaines de mètres de long et quelques 25 mètres de large, avec une profondeur variable, mais qui, pendant l'hiver, en temps ordinaire, peut atteindre 2^m,50 à 3 mètres, pour tomber à 1 mètre ou même moins à l'étiage. Ces bords de l'oued sont, en cet endroit, l'un des plus jolis paysages que l'on puisse rêver, avec les haies de roseaux, les rideaux d'arbres qui coupent leurs champs, leurs jardins groupés, les grands oliviers au tronc court, à l'énorme feuillage arrondi, leur cadre de montagnes, lointaines à l'O., rapprochées, abruptes au N. et au S.

Mais à l'aval de ce bief, la rivière reprend, comme plus haut, coulant en nappe mince sur le sable et les graviers, avec une assez forte pente parfois, entre les berges très élevées de terre grise ; quelques arbres çà et là, des oliviers sauvages très élevés, des peupliers blancs, mais plus rares que dans la partie précédente du cours.

Enfin le lit se creuse une fois encore à l'approche de l'embouchure ; l'eau y clapote sans cesse dans des biefs de 2 à 3 mètres de profondeur, coupés de bancs de sable, dans la plaine nue ; puis les berges s'abaissent, s'écartent, et l'Oued Tétouan finit en nappe large, tranquille, longue de 2 kilomètres environ et large d'une centaine de mètres entre des rives unies, basses, marécageuses, dépourvues de toute végétation arborescente ou broussailleuse, mais couvertes sur une grande longueur de joncs et de plantes grasses et salées parmi lesquelles pullulent les canards et divers oiseaux aquatiques avec ceux qui sont familiers des rivages. C'est là ce qui sert de port à Tétouan, car les petits bâtiments du Rif, les balancelles espagnoles, peuvent y venir jeter l'ancre et s'y mettre à l'abri. Mais une

barre, très dangereuse par les vents d'est, et peu commode à traverser à marée basse, même pour les embarcations à rames qui calent fort peu, sépare cette sorte de lagune de la mer et nuit aux services qu'elle pourrait rendre si elle était aménagée ¹.

Le régime de l'Oued Tétouan est essentiellement torrentiel, malgré qu'il conserve quelque peu d'eau en toute saison. Et cela se conçoit si l'on songe à l'ordinaire nudité des montagnes dont il descend, et où les indigènes détruisent périodiquement les forêts par de grands incendies. Son débit varie suivant les saisons et suivant le temps avec une grande rapidité. L'eau atteint une hauteur et une largeur bien différentes aussi suivant les points du cours que l'on considère, en conformité avec la forme du lit. Dans le bief d'El-'Odoua et de Kitâne elle peut, en temps de crue, s'étaler sur 30 ou 40 mètres de largeur, et sur une profondeur bien certainement voisine de 8 à 10 mètres. Elle est évidemment moindre, même à ces moments-là, en d'autres endroits, là où le lit s'élargit, comme au gué de la route du Rîf, où elle ne doit jamais dépasser 2 ou 3 mètres au grand maximum, mais avec une largeur

1. Un auteur du xvii^e siècle, Mouette (*in op. cit.*, p. 156) nous dit que les brigantins, frégates et galiotes des pirates de Tétouan se retiraient à l'embouchure du fleuve pour s'y mettre à l'abri. Il faut, ou qu'il y ait erreur, ou que ces bâtiments fussent bien petits, ou que la barre se soit accrue depuis, car il nous semble difficile qu'un bâtiment de la taille qu'avaient ordinairement autrefois les brigantins et les galiotes pussent aujourd'hui la franchir.

D'autre part, au commencement du xviii^e siècle, Stewart (*in A Journey to Mequinez*, p. 22) dit que les petits bâtiments remontent le fleuve jusqu'à Marteen (lisez Martine), à environ deux milles de la baie. Les milles anglais variant, suivant ceux que l'on considère, de 1.524 à 1.324 m., deux milles cela fait entre 3 et 4 kilomètres à peu près. Ou l'auteur se trompe, car il semble y avoir au maximum 2 kilomètres entre l'endroit le plus avant dans la rivière où mouillent les bateaux, ou bien l'oued s'est ensablé depuis.

d'une centaine de mètres environ ou bien près et avec un cours extrêmement rapide. En ces occasions les nombreux gués disséminés sur son cours sont tous impraticables. En été, la plus grande partie des eaux est retenue par des barrages, à l'amont de la ville, utilisée pour les irrigations, surtout celle des affluents voisins de Tétouan, qui forment le plus clair appoint du débit du fleuve. Sans être complètement à sec, celui-ci devient alors guéable à peu près partout, si l'on en excepte quelques trous, et parfois on peut le traverser, sans même avoir besoin de se déchausser, en sautant d'un banc de sable à l'autre.

En amont de la ville l'oued, même en cas de grande crue, ne déborde que très exceptionnellement, sauf sur deux ou trois points, par exemple près de Souèyeur, où il remplit quelquefois alors une sorte de cuvette fermée, de bas-fond, une sorte de *daya*; dans les années très pluvieuses celle-ci s'assèche très tard. Mais plus à l'aval, vers son embouchure, le fleuve déborde plus souvent et les limons qu'il dépose alors contribuent à fertiliser toute une grande surface de la plaine.

On peut en conclure que, si l'utilité de l'Oued Tétouan est évidente au point de vue agricole, au point de vue navigation, par contre, elle est à peu près nulle.

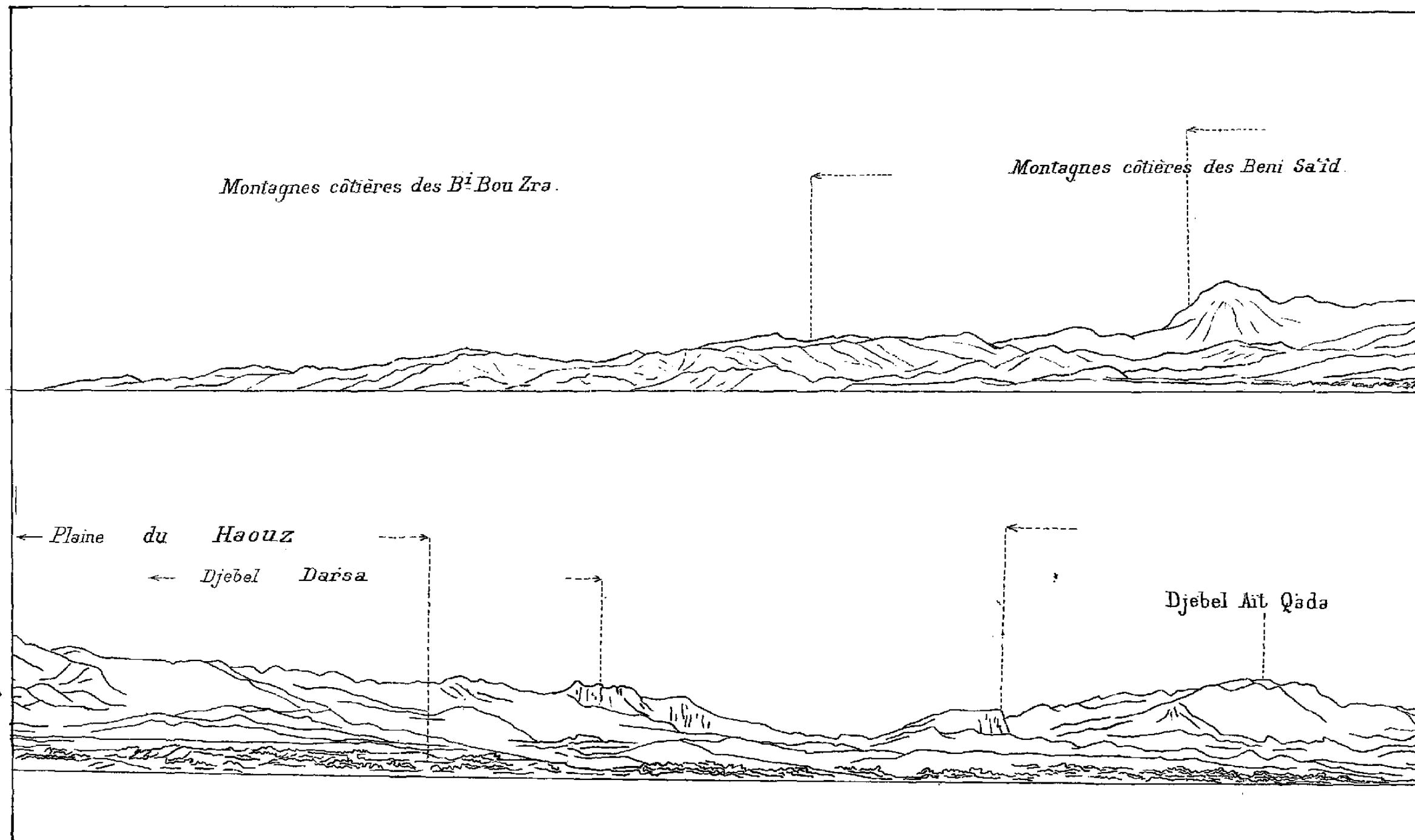
Mais ce cours d'eau demeurerait une défense d'une certaine valeur pour les habitants de la ville contre les incursions des montagnards de l'Est, en admettant que ces habitants aient le courage de sortir de leurs murs pour en défendre les rives, ce qui est douteux. Car d'une part, en hiver, il a suffisamment d'eau pour être un obstacle sur de très nombreuses parties de son cours par cela même, et, en tous cas, les berges qui le bordent peuvent très bien suffire à rompre l'élan de ceux qui voudraient le traverser; les piétons et à plus forte raison les chevaux peuvent trouver quelque difficulté à prendre pied sur les bords, à cause de leur élévation et de leur raideur; et les touffes d'arbres,

ENVIRONS DE TÊTOUAN

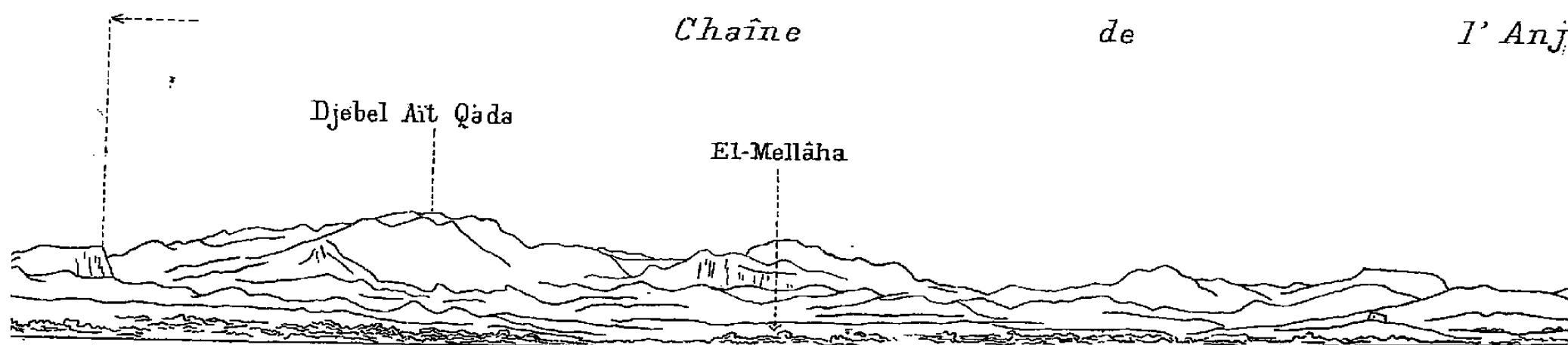
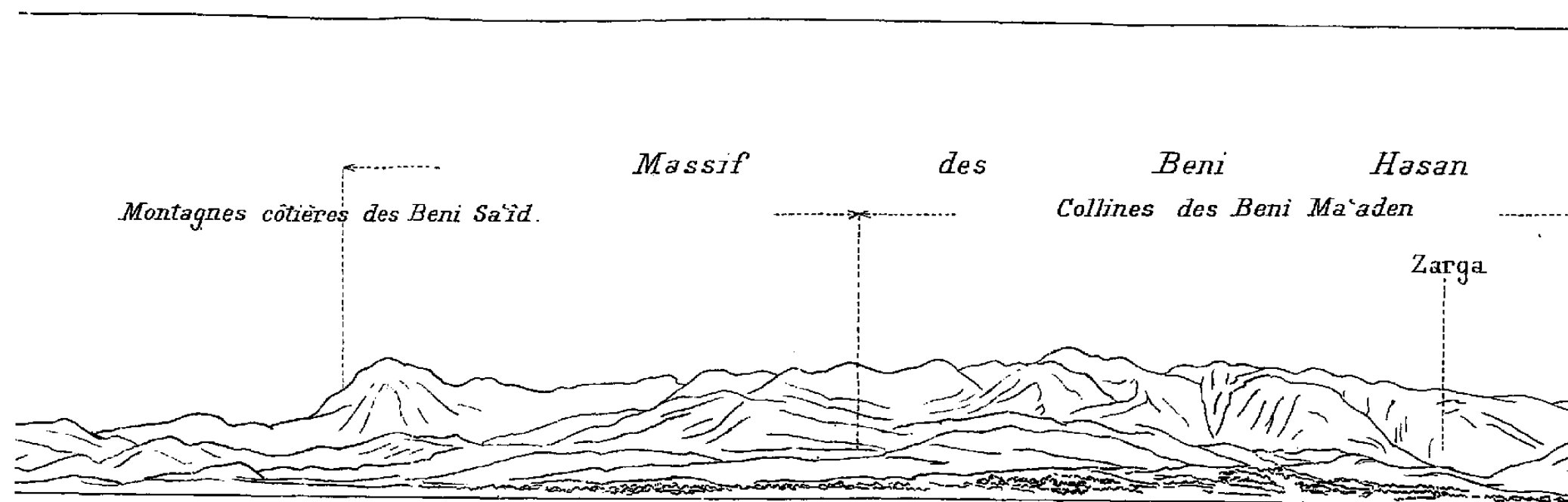
Vue prise du pont d'un bateau mouillé un peu au N.-O. de l'embouchure du *Martine*. Sur le rivage, dunes avec quelque végétation. Puis la chaîne de l'*Anjera* à l'O. (à droite) et celles du *B.-Hasan et du Rif* à l'E. (à gauche). Les sommets calcaires, de couleur sombre, aux formes accusées, se distinguent nettement des collines arrondies, rougeâtres, de grès et de poudingues anciens, situées plus en avant et plus bas.

La forme courbe de la côte, dont la partie occidentale est vue presque de face, tandis que l'autre est vue en raccourci, détermine, par un effet de perspective, une diminution apparente des distances de la partie gauche du profil. De même les sommets du *Dj. Darsa* paraissent plus élevés que ceux du *B.-Hasan* et du *Rif*, qui pourtant atteignent une altitude bien supérieure. La raison en est que les premiers sont plus rapprochés.

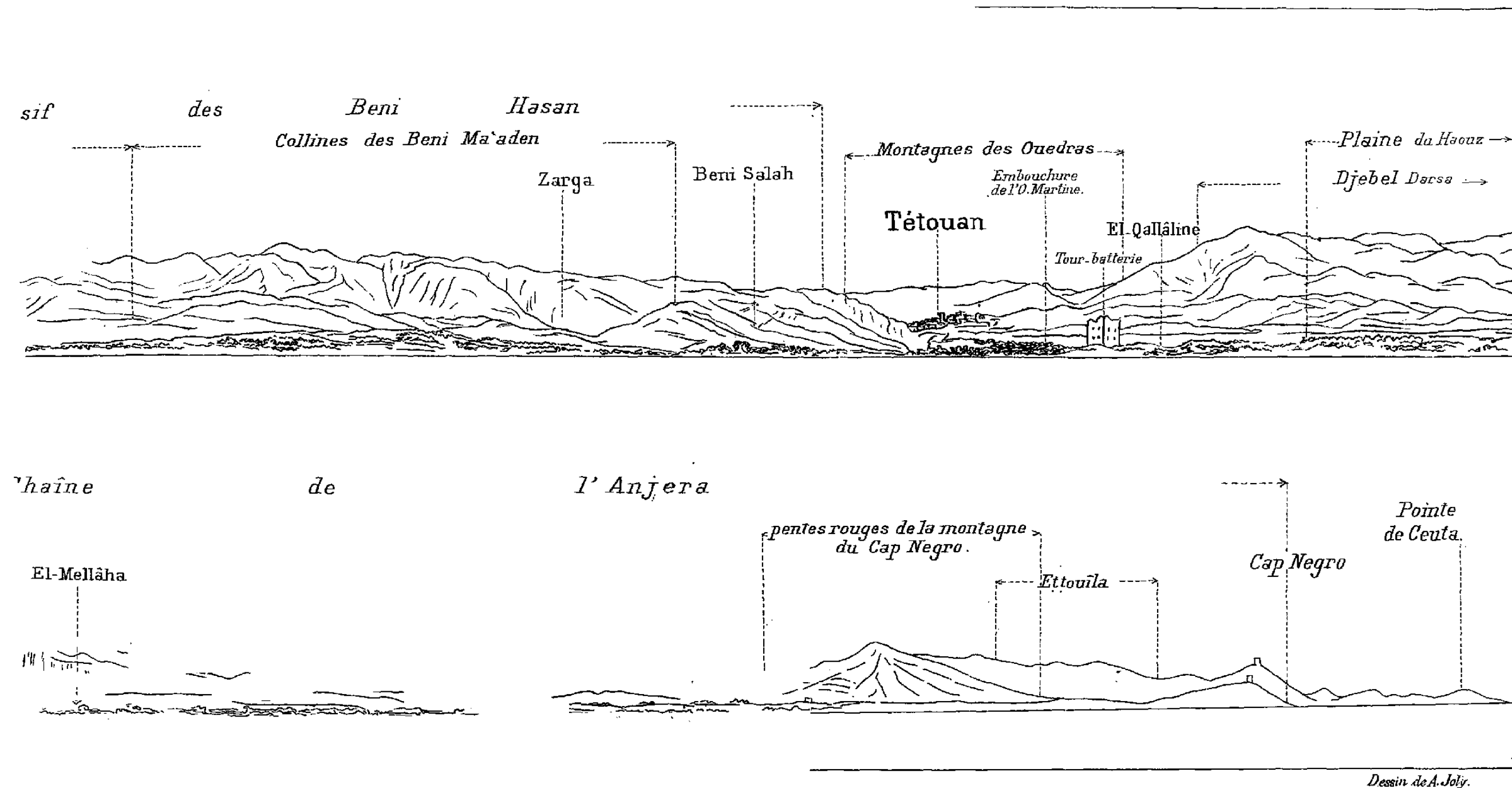
Tétouan se voit sur sa terrasse, dans la coupure qui sépare l'*Anjera* du *B.-Hasan* et du *Rif*.



MONTAGNES



MONTAGNES DES ENVIRONS DE TETOUAN



S ENVIRONS DE TETOUAN

les fourrés de tamarix qui les agrémentent peuvent fournir de bons abris. Nous devons faire observer toutefois, comme correctif, que ces mêmes berges présentent ordinairement sur le bord concave des boucles, une déclivité bien moins rapide et praticable assez aisément aux animaux; c'est par là que passent les sentiers conduisant aux gués. Mais une fois dans le lit, il faut souvent faire un assez long trajet pour trouver sur la rive opposée une montée analogue, dans une autre courbe où le bord précédemment convexe est devenu concave et réciproquement.

Nous avons déjà dit les difficultés que présente l'entrée de l'embouchure de l'oued. Le mouillage en mer n'est guère meilleur; en effet la rade se trouve mal protégée par des hauteurs trop éloignées, dessinant une courbe trop ouverte, et dont l'ouverture, surtout, se tourne trop directement vers la haute mer. Par les forts vents d'est, elle est détestable et quelquefois intenable; en pareil cas il est absolument superflu, pour un bâtiment quelconque, d'essayer de débarquer quoi que ce soit, et les embarcations les plus légères elles-mêmes ne peuvent franchir la barre et se risquer à atterrir.

En tout temps, cette rade demeure peu commode, à cause de son peu de profondeur; les bâtiments de quelque tirant d'eau ne peuvent mouiller à moins d'un mille du rivage, mais, en revanche, par les vents d'ouest, la mer y est très calme¹. C'est un de ses avantages; on doit ajouter la bonne qualité de l'eau, qu'on trouve en abondance dans des puits peu profonds, à très peu de distance, dans les dunes.

Près de l'oued, au Nord, s'élèvent les bâtiments de la douane, les magasins de celle-ci, aux alentours desquels

1. C'est sans doute à un régime de vents soufflant dans cet azimut que Nelson dut de pouvoir y séjourner pendant plus d'un mois en 1798, immédiatement avant de recevoir l'ordre de partir pour l'Égypte (Élie de la Primaudaie, *op. cit.*, *loc. cit.*).

on remarque quelques huttes de pêcheurs; puis une sorte de tour carrée, servant de logement aux marins du gouvernement chérifien et à quelques artilleurs. Elle est armée de quelques canons. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

On voit aussi des tours rondes de loin en loin sur les hauteurs qui dominent la mer, tout près de celle-ci, dans l'Est et dans l'Ouest, en tout pareilles à celles qui s'élèvent de même sur les côtes d'Espagne, et qui datent d'une époque très ancienne. Ce sont, ou mieux c'étaient autrefois des tours de guet et de signaux¹.

La végétation. — La plaine, avons-nous dit, est à peu près dépourvue de végétation arborescente ou broussailleuse, nue même en certains endroits. Seules, quelques plantes salées, des plantes grasses ou épineuses, des joncs, des tamarix, des retems, grands genêts à fleurs blanches, mettent un peu de verdure dans les dunes, et plus loin, des cultures de blé, d'orge, de maïs, de fèves, la transforment, à certaines saisons, en une grande nappe verdoyante, au milieu de laquelle émergent, comme des îlots, des touffes grisâtres de jujubiers. Autour de la ville elle-même, les jardins forment un labyrinthe de verdure, un bois véritable; jamais ils ne perdent complètement leurs feuilles, car ils comptent de nombreuses essences à feuilles persistantes : oliviers sauvages, caroubiers, orangers, citronniers, lentisques, qui font aux remparts une ceinture perpétuellement sombre. Ils s'entourent de haies épaisses de ronces, d'églantines, de roses; de murailles élevées de roseaux touffus, sur lesquels grimpent le lierre, le chèvrefeuille, la clématite, la salsepareille sauvage, les grands

1. Au XVIII^e siècle, Stewart, *op. cit.* p. 22, dit qu'on y allumait des feux pour donner l'alarme quand une attaque était dirigée contre la terre.

convolvulus à grandes fleurs ornementales, l'aristoloche, et le long desquels on trouve, çà et là, quelque beau frêne ou quelque peuplier. Plus haut, sur les premières pentes des montagnes, ce sont les figuiers de Barbarie, les agaves autour des vergers ; puis la broussaille prend place et tient bon encore, surtout chez les Benî Ma'aden et chez les Benî Salah. Elle forme d'épais maquis où le palmier nain, les ronces, le diss, les cistes, les lavandes, les romarins, des myrtes, mêlés au genêt épineux, aux lentisques, aux buissons d'asperge sauvage, d'églantine et d'aubépine couvrent



Fig. 3. — Environs de Tétouan : La Zerga. (Phot. Gof.)

de grands espaces, poussant par groupes ou par nappes, au gré des accidents et de la nature du sol.

Cette broussaille est assez enchevêtrée pour être pénible à traverser ; elle a une vraie valeur défensive pour les habitants du pays en cas de combat. Mais au-dessus, les sommets calcaires laissent à peine leur nuque se couvrir d'un tapis de diss et de chênes kermès rabougris tandis que sur les escarpements d'une nudité désolée, quelques maigres broussailles, des nerpruns à feuilles de lycium, quelques pieds de lierre, quelques térébinthes, quelques thuyas ou quelques genévriers réussissent à s'accrocher seulement de loin en loin dans les fentes du roc. Au bord des ruisseaux de la montagne poussent les lauriers roses, les menthes, les véroniques, les aunées vis-

queuses, et une plante dont les feuilles larges, cordiformes, atteignant près d'un mètre de long ou peut-être dépassant cette longueur.

Toute la végétation du pays appartient nettement à la zone méditerranéenne. Elle est presque identique à celle du littoral algérien, mais offre en même temps une grande analogie avec celle des bords de l'Andalousie. Un de ses principaux caractères, c'est la présence de ces arbres à feuilles persistantes, beaucoup plus nombreux que les autres; celle des orangers, des citronniers qui ne supportent pas le froid; celle de plantes aromatiques comme les thyms, les lavandes et beaucoup d'autres. Cela suffira, pour le moment, à donner une idée des végétaux qui jouent un rôle si grand dans la vie économique de la contrée.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est la vigueur de la végétation. On voit des roseaux atteindre et dépasser six mètres de haut; dans les amas de décombres autour de la ville il y a au printemps des ciguës, des chardons, hauts de plus de 2 mètres; des géraniums semi-sauvages qui montent à près de 2 m. à 2^m,50. De ci, de là, de vrais bois de ricins.

Ce qu'il faut remarquer encore, c'est la beauté de certaines fleurs qui les rendrait dignes de figurer dans les parterres; grands chrysanthèmes jaunes et blancs, certaines malvacées à fleurs pourpres, plusieurs espèces de beaux convolvulus aux fleurs blanches lavées de carmin ou bien purpurines, ou encore le convolvulus tricolore à fleurs blanches, bleues et jaunes. Certaines plantes forment des colonies où les individus s'accumulent avec une vraie prodigalité; tels, les datura, les pervenches, et bien d'autres, aux abords de la ville, dans les ruines, ou bien au pied des haies. Et l'éclat de la végétation n'est pas un des moindres agréments du pays.

Climat. — Comme le paragraphe précédent peut le faire

prévoir, le climat de Tétouan est de nature essentiellement maritime ; il est assez doux et ne comporte pas de très grands écarts thermiques, mais ces écarts sont cependant sensibles.

Bien que la neige soit abondante en hiver sur les montagnes voisines, et qu'on l'y ait vu tomber jusqu'à *trois fois*, une année au mois de *mai*, cependant elle ne fait son apparition en ville que très exceptionnellement, et même les gelées y sont une rareté. Mais la température peut y être très basse en hiver, et même pendant presque tout le printemps ; nous avons noté presque toujours entre 10 et 15° au mois de mai entre 7 h. et 8 h. du matin. Le 1^{er} mai, + 9 seulement à 6 h. mat. D'autre part 6° 2 le 23 avril à 6 h. 30 mat. En février, mars, elle variait journellement à ces heures-là de 2 à 5 ou 6°.

Sans doute, dès que le soleil paraît, la température s'élève ; elle est douce dans le milieu du jour ; elle atteint 12 ou 15° l'hiver, vers 1 h. de l'après-midi, 15 à 20° à la fin du printemps, mais elle baisse rapidement dès que le soleil s'incline ; et les chaleurs véritables commencent très tard, guère avant la mi-juin, et même au cœur de l'été les nuits demeurent très fraîches. Nous avons noté la température des nuits de juin entre 15 et 20° à 10 h. du soir ; mais le minimum nocturne entre 3 h. et 5 h. mat. est bien moindre. Et nous n'avons pas vu de maximum supérieur à 30°, nous devons dire même que ce ne fut pas fréquent. Cependant cette température suffisait pour transformer en accordéons des bougies de notre appartement. Il est vrai que c'était des bougies en paraffine et de fabrication probablement inférieure.

L'automne en revanche commence de bonne heure, dès la fin d'août ; déjà les nuits sont presque froides et la baisse de la température s'accroît rapidement. Il y a d'ailleurs une grande différence suivant la direction de laquelle souffle le vent. Avec celui de l'Est, temps frais, doux,

faible, variation diurne; avec celui de l'Ouest, variation diurne double ou triple, et, suivant la saison, suivant l'état des montagnes, ou nues ou couvertes de neige, froid piquant ou bouffées de chaleur étouffante.

Somme toute, la moyenne de la température annuelle doit être peu élevée. Nous ne pouvons naturellement en donner même une valeur approximative, puisque jamais, à notre connaissance, d'observations météorologiques suivies n'ont été faites dans le pays, et que nos propres observations sont peu nombreuses et portent sur une durée très courte. Mais nous avons pu du moins, par de nombreux témoignages recueillis auprès des habitants, nous assurer que les résultats auxquels elles conduisaient étaient bien normaux, et que, s'ils ne nous donnaient pas l'expression même de la vérité, ils nous en donnaient du moins une idée suffisamment approchée.

Cette faible valeur thermique et aussi la variation diurne assez prononcée ne s'expliquent pas par la situation géographique de la ville relativement à la mer, ni par son altitude faible (60 mètres, avons-nous dit précédemment). Mais elle peut être la conséquence de l'altitude moyenne de tout le pays, qui doit être grande, puisqu'il est tout entier couvert de montagnes; de sorte que si cette altitude moyenne ne suffit pas à exclure les conséquences du voisinage de la mer, elle peut suffire à les modifier assez profondément. Nous dirons, pour conclure, que, jusqu'à plus ample informé, le climat de Tétouan est celui de la zone tempérée douce, avec des froids sensibles l'hiver et des chaleurs assez fortes l'été.

La nébulosité semble grande l'hiver, pour un climat méditerranéen; nous y avons vu relativement peu de ciels sereins. Et même l'été, bien souvent nous avons noté des ciels entièrement voilés, pesants et gris, au moins pendant une partie du jour; mais plus encore au printemps.

L'humidité varie dans de grandes proportions. Outre

celle qui résulte en effet de la présence dans le sous-sol d'une véritable nappe aquifère, il faut tenir compte encore de celle qui naît du voisinage de la mer. Or, sur les 12 kilomètres qui séparent celle-ci de Tétouan, exposée à l'Est, rappelons-le, le terrain étant absolument plat et dénudé, l'haleine des vents marins arrive sans obstacle et sans déposer le moins du monde les vapeurs dont ils se sont chargés en traversant la Méditerranée, jusqu'au Djebel Darsa. Mais là, elle se heurte à sa haute muraille rocheuse, abandonnant dans la ville une humidité considérable. Alors, surtout en été, l'atmosphère est presque laiteuse, un voile de brume gaze les hauteurs à peu de distance; d'épaisses vapeurs roulent sur la côte et de dangereux brouillards se produisent dans la rade, cause assez fréquente d'accidents. Il n'est pas rare non plus de les voir s'étendre sur toute la plaine et noyer complètement la ville jusque vers 9 heures du matin. Ceci ne se produit guère qu'au commencement du printemps ou à la fin de l'hiver.

Bien différents sont les effets du vent d'ouest qui s'est asséché en traversant les montagnes de l'Anjera. Sans être encore faible, la teneur atmosphérique en humidité relative diminue alors beaucoup. Mais une autre cause la maintient très notable malgré tout. C'est l'assez grande variation thermique diurne qui, par ce vent-là, dépasse probablement ce que l'on voit en général sur les côtes; d'où, grande évaporation le jour, et abondante précipitation aqueuse la nuit. C'est à cette humidité constante de l'air qu'est due en partie la riche verdure des jardins; mais elle est peu agréable. Tous les habitants de la ville savent que, quand le vent d'est souffle, tout moisit dans les maisons. Et cela arrive malheureusement trop souvent.

Le régime des vents à Tétouan est en effet assez singulier. Pendant tout le temps que nous y avons séjourné, nous n'avons noté que le vent d'ouest ou le vent d'est à peine, quelquefois, avec une tendance légère nord ou sud. Cela

s'explique aisément par la direction des montagnes, dont les contreforts masquent, d'un côté ou de l'autre, le vent du nord et du sud; tandis qu'aucune ride ne s'oppose à l'arrivée des souffles venus du large, c'est-à-dire de l'est, et que l'haleine des vents d'ouest se fait pleinement sentir en ville, puisque la vallée de l'Oued Tétouan lui ouvre une porte au travers de la muraille montagneuse. D'ailleurs il est à noter que les vents d'ouest et d'est semblent les vents dominants de toute la presqu'île d'Anjera, ce qui résulte évidemment de sa situation entre l'Océan et la Méditerranée, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, qui l'un et l'autre s'échauffent différemment, et tantôt plus, tantôt moins.

La violence du vent est généralement très désagréable à Tétouan. On a conservé le souvenir de ses fâcheux effets. Un immense olivier, puis tous les mûriers qui jadis agrémentaient les abords de Bab Ettoût, furent enlevés, paraît-il, une fois, avec leurs racines. Tous les arbres du consulat espagnol furent cassés; le vent jeta maintes fois, dans le jardin de ce consulat, tous les auvents des cafés maures de la place voisine. On peut dire, croyons-nous, sans exagérer, d'après ce que nous avons noté et ce que nous avons entendu dire, que 300 jours par an il y souffle au moins grand vent. Surtout pendant le jour, car souvent les nuits sont calmes, mais ce qui est plus désagréable encore c'est la continuité avec laquelle ces vents persistent ou se succèdent pendant des journées entières, sans faiblir, et même quelquefois des semaines. Ils rendent bien incommodement toute station sur les places où ils soulèvent des tourbillons de poussière, et pour peu qu'un appartement s'ouvre sur la rue par de grandes fenêtres, ils ne tardent pas à le remplir des débris de tous les immondices qui parsèment la ville. En même temps, quelle que soit la température extérieure, ils produisent un abaissement de la chaleur du corps qui oblige, même en plein été, à porter réquemment des vêtements de laine d'une lourdeur

qu'au premier abord on serait porté à croire exagérée.

On doit reconnaître, à la vérité, que les jours de calme, si rares, qui s'interposent, ne sont pas toujours plus agréables, car très souvent, surtout au début de l'été ou à sa fin, ils s'accompagnent de ciels, extraordinairement couverts et lourds, d'un gris plombé, que les éclairs rayent fréquemment vers le coucher du soleil. L'atmosphère semble alors chargée d'électricité qui détermine à la fois une résolution musculaire et une excitation nerveuse désagréables chez grand nombre de personnes. Les effets du vent d'ouest sont un peu les mêmes, quoiqu'à un moindre degré ; ils énervent et inquiètent plutôt qu'ils n'abaissent ; la sensation n'est pas la même, mais n'est pas plus désirable. Quant aux vents d'est, ils produisent un affaïssement incroyable de tout l'être, portent au sommeil, donnent quelquefois la sensation d'une courbature et déterminent chez tout le monde un irrésistible penchant à l'indolence et au far-niente. Tous ces phénomènes sont très connus dans la ville et constatés par tous les habitants ; ils expliquent bien des côtés de leur caractère et de leurs habitudes.

Nous ne saurions dire grand chose du régime des pluies, si ce n'est qu'il semble soumis aux mêmes écarts que sur toute la côte d'Afrique, avec des excès prononcés tant dans un sens que dans l'autre et que l'agriculture en pâtit quelquefois.

Mais il semble que, d'une façon générale, le ciel de Tétouan soit moins pluvieux que celui de Tanger, cependant bien voisine ; ce ne sont pas non plus les mêmes vents qui lui apportent la pluie. Le vent d'est s'y accompagne assez souvent de brumes, de pluies légères qui cessent à quelques kilomètres plus avant dans les terres et ne dépassent que très exceptionnellement le Fondouq, à moitié route de Tanger. Par contre, le vent d'ouest qui déverse, si fréquemment pendant la saison humide, des torrents sur

cette dernière, n'apporte pas toujours la pluie à Tétouan ; mais quand cela se produit, il y jette de véritables orages, et souvent, comme il s'est refroidi considérablement en route, de la neige, en hiver, qui tombe en ville, fondue, mais froide, de la grêle, en été. Il y a donc à cet égard une certaine similitude entre le climat de Tétouan et celui de la côte du Rif où, au témoignage des indigènes, le vent de la pluie, c'est le vent d'est.

En résumé, le climat de Tétouan, autant que nous pouvons en juger, présente un caractère maritime prononcé, mais avec une certaine atténuation, due à la grande altitude du pays environnant, et avec déjà des tendances assez visibles vers le climat continental. Tour à tour plus chaud et plus froid que celui de Tanger, plus, ou moins pluvieux, toujours beaucoup plus venteux, il est, en somme, beaucoup plus inégal et plus désagréable.

Les Voies d'accès et les abords de la ville.

Plusieurs routes aboutissent à Tétouan. Ce sont :

1° La route de *Tanger* par le *Fondouq*. Il y a 55 à 65 kilomètres de l'une à l'autre ville probablement, 33 milles à vol d'oiseau et 40 par la route, dit Budgett Meakin¹ ; 30 milles dit G. Lemprière² ;

2° Une autre route plus courte, par les montagnes de l'*Anjera*, mais plus difficile et très accidentée. Elle n'est guère suivie que par les montagnards ou les courriers à pied ;

3° La route de Ceuta : une petite journée de marche, en

1. Budgett Meakin, *The Land of the Moors*, p. 142.

2. G. Lemprière, *Voyage dans l'Empire du Maroc et le royaume de Fez*, 1790-91. Paris, 1801, p. 347-348.

plaine 34 kilomètres, disent Basenas Zégri et Medina Pagés¹;

4° La route de Chechaoun : une grande journée de marche;

5° Une autre route de Chechaoun, plus courte par la montagne;

6° La route de la mer, qui suit la vallée de l'Oued Martine (10 à 12 kilomètres);

7° La route du Rif.

Enfin le Tétouan on peut aller à Fès :

1° Par le Fondouq, d'où un embranchement se sépare de la route de Tanger : il y a 220 kilomètres²;

2° Par la montagne; il ne faut que 4 jours, mais on est constamment en pays insoumis et dangereux;

3° Par El-Qçar El-Kebîr et par la première de ces deux routes : il y a environ 85 kilomètres³.

Aux approches de la ville beaucoup de ces routes ont dû être autrefois entièrement pavées; mais le pavage a disparu en majeure partie, laissant place, tantôt à des buttes pierreuses dans le milieu de la chaussée, tantôt à de grandes ornières et presque à des trous. Un nouveau chemin s'est alors établi à côté du premier, plus bas, plus étroit, zigzagant autour des obstacles qui naissent de ses vestiges.

Toutes, sauf celle du Martine, seraient certainement impraticables aux voitures, même les plus légères.

Mais le voyage par terre, facile autrefois, ne se fait plus guère maintenant. Les Européens, les Israélites et même les Tétouanais ne se hasardent pas dans la montagne. Ils préfèrent partir par mer, sur le bateau anglais de la Compagnie Bland qui chaque samedi soir part de Tanger, ar-

1. *Op. cit.*, p. 29.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. *Ibid.*

rive au Martine le dimanche matin et repart dans l'après-midi pour débarquer le soir à Tanger; ou bien par l'un des bateaux des Compagnies françaises Paquet ou Touache qui, les uns et les autres, font escale tous les quinze jours, les seconds le mardi, les premiers plus irrégulièrement; ou enfin par l'un des bateaux italiens ou espagnols qui s'arrêtent en rade de temps à autre.

Voici maintenant quelques renseignements sommaires sur les différentes routes ci-dessus énumérées.

1° *De Tétouan à Tanger.* — La route traverse, en partant de Tanger, une série de vallons, emprunte la vallée de l'Oued Merah et pénètre dans la montagne. Douces d'abord, les pentes deviennent ensuite plus difficiles à franchir, le sol rocheux et les côtes raides. Ce changement de terrain se produit à partir du *Fondouq*, nom sous lequel est habituellement désignée l'étape où les voyageurs venant de Tanger passent généralement la nuit avant de poursuivre leur route jusqu'à Tétouan. Le chemin traverse un col, descend ensuite et finit par s'abaisser complètement en plaine. La route franchit l'oued Boû Cefîha sur un pont à deux arches, puis suit le côté gauche de la vallée¹;

2° *De Tétouan à Ceuta.* — La route court au pied des montagnes, en terrain à peu près absolument plat, assez ferme, mais sableuse; avec peu de détours; elle passe à *Aïn Idida* (عين جديدة) (*la source nouvelle*), à environ 3 kilomètres de la ville, coupe à 6 kilomètres l'Oued Ech-Chejra (واد الشجرة) (*la rivière de l'arbre*) qui vient des *Qal-lâline* (الفلالين) (*les fabricants de cruches*) hameau tout voisin, au pied de la colline de *Boû Cèfou* (بو صافو); l'Oued Ech-Chejra tombe dans les marais salants des *Benî Salem* (بني سالم). La route passe ensuite à *Dqoûm Eljénénète*

1. De Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 2-4.

VALLÉE DE L'OUED TETOUAN
A L'AMONT DE LA VILLE

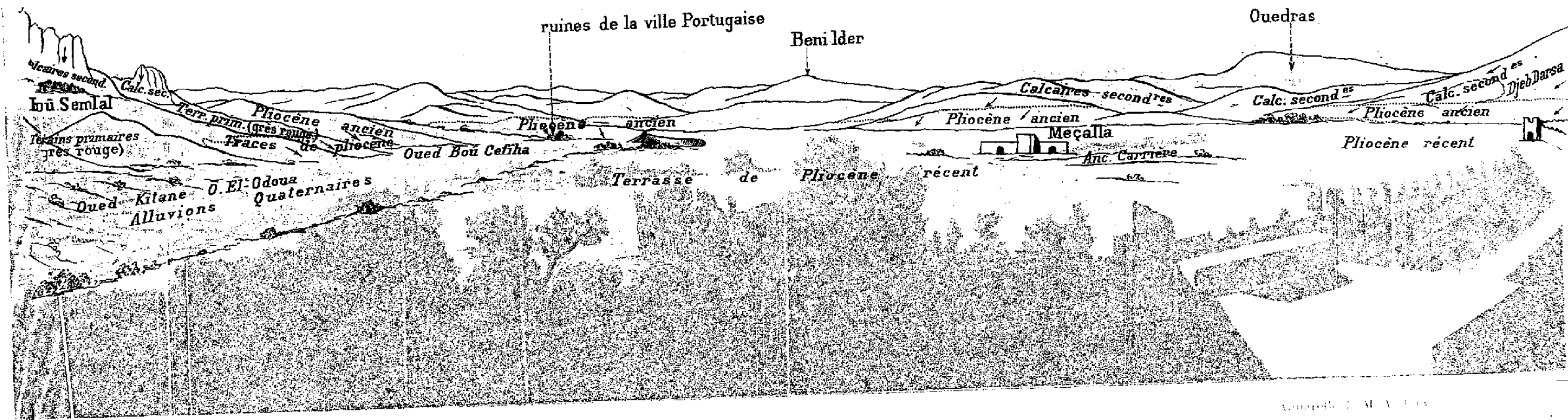


Aquarelle de M. A. Jory

Vue prise d'une des terrasses du quartier dit El-Meqalla. Aux premiers plans, une partie de la section du rempart qui va de Bâb-Eltout à l'angle S.-O. de l'enceinte.

Puis, la terrasse de pliocène récent; la Meqalla actuelle; une partie de la vallée de l'O. Kilane, de l'O. El-Odoua, etc., avec jardins et cultures; enfin, à gauche, les premiers rochers de la chaîne des B-Hasan; à droite, les premières pentes du Djebel Darsa, commencement de l'Anjera; dans le fond un cirque de montagnes appartenant aussi à l'Anjera, celle des Ouedras et des Beni-Ider.

VALDER DE : ED LEONAR


$$\chi_{\text{interf}}^2 = \chi^2_{\text{interf}} + \chi^2_{\text{interf}} = 1.0$$

Après prise d'une des terrasses du quartier dit El-Megalla. Aux premiers plans, une partie de la section du rempart qui va de Bab-Ettrout à l'angle S.-O. de Fenech.
Puis, la terrasse de plâtre, c'est-à-dire la Megalla actuelle; une partie de la vallée de l'Oued Kérou, de l'O. El-Orbona, etc., avec jardins et cultures; enfin, à gauche, les premiers rochers de la chaîne des B'elhasan; à droite, les premières pentes du Djebel Darsa, commencement de l'Anjra; dans le lointain, cinq ou six montagnes qui partent aussi de l'Anjra et, celle des Ouedja et des Beni-Ilder.

(رُمَيْلات) (*les entrées des jardins*), à Romeïlate (دفوم الجنانات) (*les sablières*) puis à Bir El-Kdaoui (بير الكداوي) (*le puits des collines*) à côté de Jèma' Tâsièst (جامع تسياست), coupe l'Oued Alila (واد اليلة), Dgoûm El-'Allig (دفوم العليف) (*les gorges des ronces*) à côté de Râs Etṭarf (راس الطرف) (*le cap de la pointe*); puis elle suit les bords de la mer par Elmoujahdine (المجاهدين) (*les croyants morts pour la foi*), établie soit sur le rivage soit sur de petites collines. Elle coupe alors plusieurs rivières dont la plus importante est l'Oued Smîr (واد سمير) qui a toujours de l'eau et n'est pas toujours facile à traverser.

Un autre chemin plus accidenté, plus joli, mais plus fatigant, se sépare du précédent à quelques centaines de mètres de Tétouan, à l'endroit dit *Khandaq El-Mers* (خندق المرس) (*la gorge du lieu où il y a des silos*) au bas du cimetière israélite et va le rejoindre aux Qallâline. Il est constamment dans les jardins jusqu'à El-Qallâline.

3° *Route de Chechaoun*. — La route coupe l'Oued Souèyeur au pied des montagnes des Benî Hozmar (بنى حزمَر); elle coupe ensuite l'Oued Ternakâte (تَرْنَاكَات) entre ceux-ci et les Benî Hasan, traverse l'Oued En-Nakhla (واد النخلة) (*Rivière du palmier*); on arrive au marché dit *Larbaa'* des Benî Hasan (*le marché du mercredi des Benî Hasan*); puis vient une grande montée; puis la plaine de Sidi Moḥammed Elḥâdj avec la qoubba de ce santou, puis le lieu dit Chroûṭa (شروطة) puis Sidi Flaou (سيدي فلاو), Dâr Qouûba' (دار فوبع) et enfin Chechaoun.

4° *La Route du Rif*. — Après une bifurcation à Sania d'Erremel elle traverse l'oued à gué, coupe les collines

des Benî Ma'aden, passe près du lieu dit *Kheloua* de *Sidi Rommane* (سيدي رومان) où, une fois l'an, les Benî Ma'aden font une fête et circonciſent leurs enfants. La route coupe ensuite l'*Oued Eddeheub* (وادي الذهب) (*la rivière de l'or*) (on y trouvait de l'or, paraît-il, au temps des Espagnols), coupe l'Oued Zla, arrive au *Borj d' Msa* et suit enfin le bord de la mer jusqu'à Melilia.



Fig. 4. — Dchar des Benî Hasan aux environs de Tétouan. (Phot. Gof.)

La route de Tanger arrive à Tétouan par l'Ouest, traverse de beaux bosquets d'arbres fruitiers tandis qu'à ses côtés murmurent deux ruisselets au pied de rochers pleins de capillaires, puis elle passe à côté des établissements de céramique, installés dans de curieuses grottes creusées dans les falaises rocheuses et dont la bouche s'entoure d'arbres verdoyants. Enfin elle entre par la porte dite Bab En-Nouâdeur.

La route de Chechaoun entre par une porte voisine dite Bab Et-Ṭoût, dont les abords sont toujours semés de tan qui sèche au soleil et qui, après avoir servi à la préparation des cuirs, servira de combustible aux céramistes. Après avoir traversé les jardins de la vallée, la route monte, comme la précédente, sur la plate-forme de travertin qui porte Tétouan; celle-ci est nue, coupée de quelques champs de céréales seulement sur 1 kilomètre environ à l'ouest des murs; mais il s'y creuse de grands cirques aux parois verticales : ce sont les traces d'anciennes carrières, dont le fond est maintenant transformé en jardins de figuiers et de grenadiers, tandis que dans les souterrains se sont installés des potiers. A côté de l'un de ces petits précipices s'élève la *meçalla*.

La route du Rîf, celle de la mer, entrent en ville par les côtés qui regardent la vallée, par les portes dites Bab El-'Oqla et Bâb Er-Remoûz; elles cheminent au milieu de jardins; la première passe à côté de plusieurs citernes à ciel ouvert où s'amassent les eaux d'égouts destinées aux irrigations, répandant une odeur infecte.

Enfin la route de Ceuta entre par la porte qui s'ouvre au pied du Djebel Darsa, traversant le cimetière musulman qu'elle coupe en deux, au sortir des jardins.

Quant aux gués qui permettent de traverser l'Oued Tétouan, ils sont nombreux, avons-nous dit; deux des principaux sont : *Meguèz Eḥadjar* (مجاز الحاجر) entre El-'Odoua et Kitâne, et *Meguèz Ez-Zttoûn* (مجاز الزيتون), entre Kitâne et l'O. Meḥannèch.

Citons encore, à propos de communications, le bac de l'Oued 'Odoua, entretenu et exploité par le Makhzen, dont nous reparlerons plus loin (avec les différents travaux publics); et le pont, actuellement ruiné, de fondation toute récente, du bac de l'Oued Kitâne, par où passait la route du Rîf. Nous aurons l'occasion d'en reparler au même chapitre.

L'aspect extérieur de Tétouan. — Vue de la mer, sur son socle de pierre qui paraît presque horizontal de loin, avec ses toits plats, Tétouan semble être un camp dressé au pied de la montagne¹, mais quand on s'en approche, les minarets qui tour à tour se dressent et se séparent de la masse de ses maisons, dominés par celui de la grande mosquée, la citadelle qui couronne un épaulement de la montagne, bien au-dessus des maisons, font promptement reconnaître l'erreur et présentent la ville sous son jour véritable. De ce côté, à 3 ou 4 kilomètres, elle offre au-dessus d'une mer moutonnante d'orangers, de citronniers, de figuiers, de grenadiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers, un charmant aspect.

Bien différent est celui qu'elle a de la vallée du Kitâne, à peu de distance des murs ; toutefois on n'aperçoit alors que des maisons européennes ou juives, construites dans un style espagnol, et l'on se croirait en présence d'une cité moderne du sud de l'Espagne.

Différente encore elle est, vue de la route de Ceuta, près de l'arrivée de celle-ci. Elle se détache, formant un profil légèrement bosselé, dentelé des mille créneaux de ses maisons, dominée par la fière silhouette blanche et verte du minaret de la grande mosquée, dominant elle-même toute la verte étendue des jardins, et toute blanche, sur la masse élégante et sobre à la fois du Djebel Benî Salah, première croupe du chaînon des Benî Hasan. La vallée disparaît, cachée par la perspective, et tandis que la montagne semble plus près qu'elle n'est en réalité, on pourrait se croire transporté en plein pays désert, à l'entrée d'une gorge sauvage où, par miracle et sans qu'on s'attende à la voir en ces lieux, une ville a surgi tout à coup. C'est au coucher du soleil qu'il faut la contempler,

1. Braithwaite, *Hist. des Révolutions de l'Empire du Maroc* (1727-28). Amsterdam, 1741, p. 155-158.

alors que les derniers rayons dorent la tête des arbres, teignant de rose et de mauve les murs blanchissants des mosquées et des maisons et que la montagne, qui prend les teintes les plus délicates du violet et du bleu sombre, se nimbe d'une poussière d'or.

La pureté de ses lignes, l'harmonie de son ensemble en font un sujet inépuisable d'études pour les artistes. Et nulle autre ville de la Berbérie n'offrirait sans doute, à un tel degré, une impression aussi complète d'une cité maure andalouse ; car Tlemcen et Tunis sont trop francisées, et les villes du Maroc demeurées indemnes du contact de la civilisation européenne offrent un caractère différent : plus arabe, plus berbère, plus barbare souvent, moins mauresque.

Une chose frappe dès d'abord : c'est le petit nombre de tons du paysage, tout entier dans les notes froides, car les pentes rougeâtres des montagnes disparaissent sous un manteau de broussaille aux abords de la ville et ce qu'on en voit plus loin est violacé par l'éloignement. Seuls demeurent les tons froids des calcaires bleuâtres ou gris des sommets, ceux de la verdure et les ombres bleues ou lilas des murailles blanchies à la chaux. De sorte que Tétouan et ses alentours immédiats forment un tableau presque uniquement blanc, vert et bleu, symphonie sans aucun ton violent, agréable, particulièrement douce, mais un peu monotone et froide.

Pourtant, vue dans la fantasmagorie de sa lumière et surtout dans les belles après-midi, au déclin du jour qui l'anime davantage en jetant çà et là quelques lueurs dorées ou roses, elle est si jolie qu'elle a inspiré certaines descriptions des plus heureuses.

« La cité que les Marocains qualifient de sainte, dit en substance Emilio Lafuente y Alcantara¹, entourée de jar-

1. *Op. cit.*, p. 9.

dins et de vergers, dominée par son antique forteresse pour contenir les turbulentes tribus berbères », Tétouan, avec « ses maisons très blanches, ses hautes tours, la forme pittoresque des murs et des créneaux, les jardins, futaies, les sombres montagnes qui se profilent à l'horizon, forme une des plus belles perspectives qu'on puisse imaginer ».

Mais Alarcon surtout a bien rendu l'effet saisissant qu'elle produit, et ses pages méritent d'être entièrement citées, tant elles correspondent bien à la réalité; c'est la ville, vue des premières croupes du Djebel Darsa qu'il décrit¹.

« Tout Tétouan se déroule à nos pieds », dit-il. « D'un côté nous voyons toute la vallée de l'*Oued Elkhelou*, et au bout la mer. De l'autre côté, une nouvelle plaine, moins large, mais plus étendue, plus verte, plus gracieuse et plus pittoresque. On dirait que la cité, enchâssée entre les deux montagnes qui forment le lit de l'Oued Martine, marque la démarcation des deux plaines, les domine et présente à celui qui vient de Fez ou de Tanger une perspective semblable à celle qu'on voit de la Méditerranée. Tétouan, vue ainsi à vol d'oiseau, est tout à fait intéressante, son plan présente la forme d'une étoile. Les rues sont tellement étroites et l'assemblage des maisons tellement serré que toute la ville paraît tenir dans un seul édifice. Une très vaste terrasse, divisée en petits carrés plus hauts ou plus bas la couvre complètement. Le sol de cette terrasse ou de ces mille terrasses juxtaposées est entièrement baigné de chaux, dont la blancheur est tellement éblouissante qu'elle fait mal aux yeux et fait que Tétouan paraît revêtue d'une plaque d'argent ciselée avec un art ravissant. Rien de plus monotone qu'une pareille perspective, mais rien non plus

1. Alarcon (D. Pedro Antonio de), *Diario de un testigo de la Guerra de Africa*, 4^e éd. Madrid, 1898, p. 60.

de plus mystérieux et original. Seuls interrompent, de ci, de là, cette monotonie — car on ne voit aucun balcon et presque aucune fenêtre — une énorme colonne d'ivoire, les hauts minarets des mosquées, recouverts ordinairement de mosaïques aux plus vives couleurs. Le minaret de la grande mosquée est élégant à un extrême degré et rappelle la *Giralda* de Séville. Tous les autres excellent par leur sveltesse et leurs proportions harmonieuses. »

« Je n'ai jamais contemplé et je ne crois pas qu'il existe au monde, » dit ailleurs le même auteur¹, « une cité aussi féerique, aussi artistiquement située et d'aussi séduisant aspect. Encaissée entre deux vertes collines à pente douce, qu'elle relie, telle une agrafe d'argent resplendissant. Rien d'aussi pur que les lignes que projettent ses tours sous le ciel, dans l'après-midi. Rien d'aussi blanc que ses maisons recouvertes de terrasses, que ses murs, que sa qaçba. Elle semble une cité d'ivoire. Aucune ombre, aucune tache, aucune teinte obscure n'interrompent la blanche limpidité de son assemblage touffu. Sa silhouette à l'horizon trace une ligne longue et étroite, qui ondule selon le terrain. Cette ondulation est si faible et si gracieuse qu'elle peut se comparer à celle que formerait un châle blanc tiré avec nonchalance sur une colline d'un vert émeraude. »

« Défendue par une série de roches hérissées, dominée par la Qaçba, montrant un très haut et très élégant minaret plus élevé que les nombreux autres, comme un cyprès au milieu de saules-nains. »

« Autour, mille jardins pittoresques, disposés en amphithéâtre, qui paraissent rivaliser de beauté. Éclairée avec intensité au coucher du soleil, qui disparaît derrière la ville, qu'il entoure d'une auréole de lumière rouge. Silencieuse, ignorée, endormie encore dans la nuit des siècles, avec la blanche bannière du Prophète sur sa tête, pareille à la

1 *Ibid.*, p. 249-50.

Grenade d'il y a 400 ans, pareille à ce que sera pendant longtemps encore Fez l'inexplorée, fille chérie du Prophète..... »

Mais nul n'a parlé de ses admirables chemins creux qui ondulent aux premiers flancs des collines ou serpentent dans sa vallée, entre des haies de roseaux et de ronces si serrées qu'elles sont impénétrables à l'œil ; ombragés par les branches recourbées d'oliviers séculaires, parmi lesquels éclatent, suivant la saison, les fleurs des grenadiers ou les fruits des orangers ; tandis que des senteurs embaumées parfument l'air, et qu'au détour des chemins, d'agréables perspectives viennent s'encadrer dans la verdure des arbres qui semblent disposés tout exprès pour les faire valoir ; vues sur la mer qui bleuit à l'horizon et sur la plaine où les moissons ondulent au vent, ou bien sur la masse imposante de la citadelle, ou bien sur quelque gracieux minaret dont l'image rappelle qu'une ville est là, à deux pas, alors que la sauvagerie du site, le silence des bosquets transportent l'esprit dans le monde de la rêverie.

Telle est Tétouan, « cette perle du Maroc, cette odalisque, mollement couchée dans son lit de fleurs et de feuillages¹ ».

Elle est inséparable de son cadre qui seul peut expliquer le singulier phénomène de cette antique civilisation demeurée vivante en ce coin perdu. C'est pourquoi nous avons cru devoir entrer dans quelques détails au sujet du pays qui l'entoure.

Celui-ci l'explique si bien qu'on la comprend aisément quand on le connaît, mais qu'elle reste porte close pour qui l'ignore. Tout dans sa topographie, dans la nature des formations sur lesquelles elle repose, la présence de ses sources abondantes, le régime de son fleuve, la qualité de sa terre, son ciel, son climat, le charme de ses environs, tout cela a trop d'importance, tout cela agit trop fortement

1. Manuel P. Castellanos, *Historia de Marruecos*. Tanger, 1898, p. 33.

sur l'esprit et même sur le corps de l'homme pour que celui-ci ait pu se soustraire à son influence. Tout cela a marqué son empreinte, à des degrés divers, sur sa civilisation.

C'est à la présence de la plate-forme calcaire qu'elle a dû de pouvoir s'établir, commodément installée, bien au-dessus des parties basses et malsaines de la vallée, trop chaudes l'été, bien au-dessous des grandes hauteurs où le froid de l'hiver est trop rigoureux.

C'est à la présence de ces argiles pliocènes qu'elle doit le développement de la belle céramique qui joue un rôle si important dans son architecture.

La pierre et la brique qui forment ses murs viennent des sommets calcaires de ses montagnes, des limons de sa vallée; les travertins lui ont fourni des matériaux légers et résistants. Des poches qui les remplissent elle tire le sable de construction.

Les jardins d'abord, puis plus loin les terrains de culture, ont trouvé à se développer, à leur aise, dans la plaine et sur ses bords; et les alluvions sablo-calcaires, mélangées dans une certaine proportion d'argile et de quelques cailloux, leur font une terre propice, à la fois riche, légère et profonde.

Mais en même temps la hauteur des montagnes qui l'environnent lui fait comme une sorte de barrière; barrière aisément franchissable, à la vérité, quand la paix règne dans le pays, mais déterminant cependant chez ses habitants une certaine tendance au particularisme; d'où il est résulté dans toutes les manifestations de sa vie sociale une originalité qui la distingue aisément des autres villes du Maroc, qui l'a mise à l'abri des trop grands changements ailleurs produits par le temps, et qui fait son charme. En même temps l'abondance de ses sources y favorisait la culture des arbres à fruits; la largeur relative de son petit fleuve, à son embouchure, et la faible dis-

tance qui la sépare de celle-ci, l'invitaient à demander un supplément de ressources à la mer.

Et de tout ce concours de circonstance est né Tétouan, ville à la fois artistique, agricole, commerçante et quelque peu maritime en même temps qu'industrielle, et par-dessus tout isolée, calme, tranquille, si bien qu'elle a conservé du passé presque tout ce que les autres ont à peu près entièrement perdu¹.

1. Parmi les curiosités proprement dites que l'on pourrait voir aux environs de Tétouan, Lenz (*op. cit.*, p. 84) cite une caverne située au Nord, dans la région du grès rouge, qui s'avance assez loin dans la montagne. Et comme repère, non loin de là, il indique une couche de marne et d'argile fossilifères, une carrière de grès rouge où celui-ci se développe en belles dalles verticales, puis la tour *Cèfoû*.

Il y a aussi, dit-on, une autre caverne à *Semsa*, à peu de distance de la route de Tétouan à Tanger, au nord de cette route ; sa bouche s'ouvre dans la falaise rocheuse qui termine de ce côté l'Anjera sur la vallée de l'Oued Tétouan, et qui dessine le cirque de *Semsa*. On la dit fort longue, compliquée de puits, etc.

II

L'ENCEINTE DE LA VILLE.

L'enceinte. — L'enceinte de Tétouan affecte assez grossièrement en plan la forme de deux quadrilatères allongés à peu près d'égale superficie, accolés, l'un au Nord, avançant davantage vers l'Ouest, l'autre au Sud, avançant davantage vers l'Est, et dessinant par leur ensemble une figure à huit côtés, avec six angles saillants et deux rentrants.

Le premier quadrilatère, à peu près carré, est presque entièrement situé sur le versant sud du Djebel Darsa que deux de ses côtés descendent en suivant les lignes de plus grande pente, tandis que, des deux autres, l'un longe le rebord d'un méplat, l'autre le pied de la pente finale qui lui fait suite, mais sur le plateau, à une faible distance de l'endroit où finit cette pente.

Le deuxième quadrilatère, plus long que le premier, se trouve entièrement situé sur le système de terrasses qui porte la ville et se développe par suite entièrement en terrain à peu près plat, abstraction faite de quelques ressauts qui séparent les différents étages du système de terrasses en question. Son bord méridional couronne le sommet d'une falaise continue et assez élevée, qui termine au sud la terrasse principale.

Les côtés des carrés sont orientés approximativement

N. S. et E. O. Mais il faut ajouter de suite que ce ne sont pas des lignes absolument droites, mais au contraire très sinueuses pour la plupart.

Le périmètre total de cette enceinte est évalué à près de cinq kilomètres par le capitaine d'état-major Poncet,

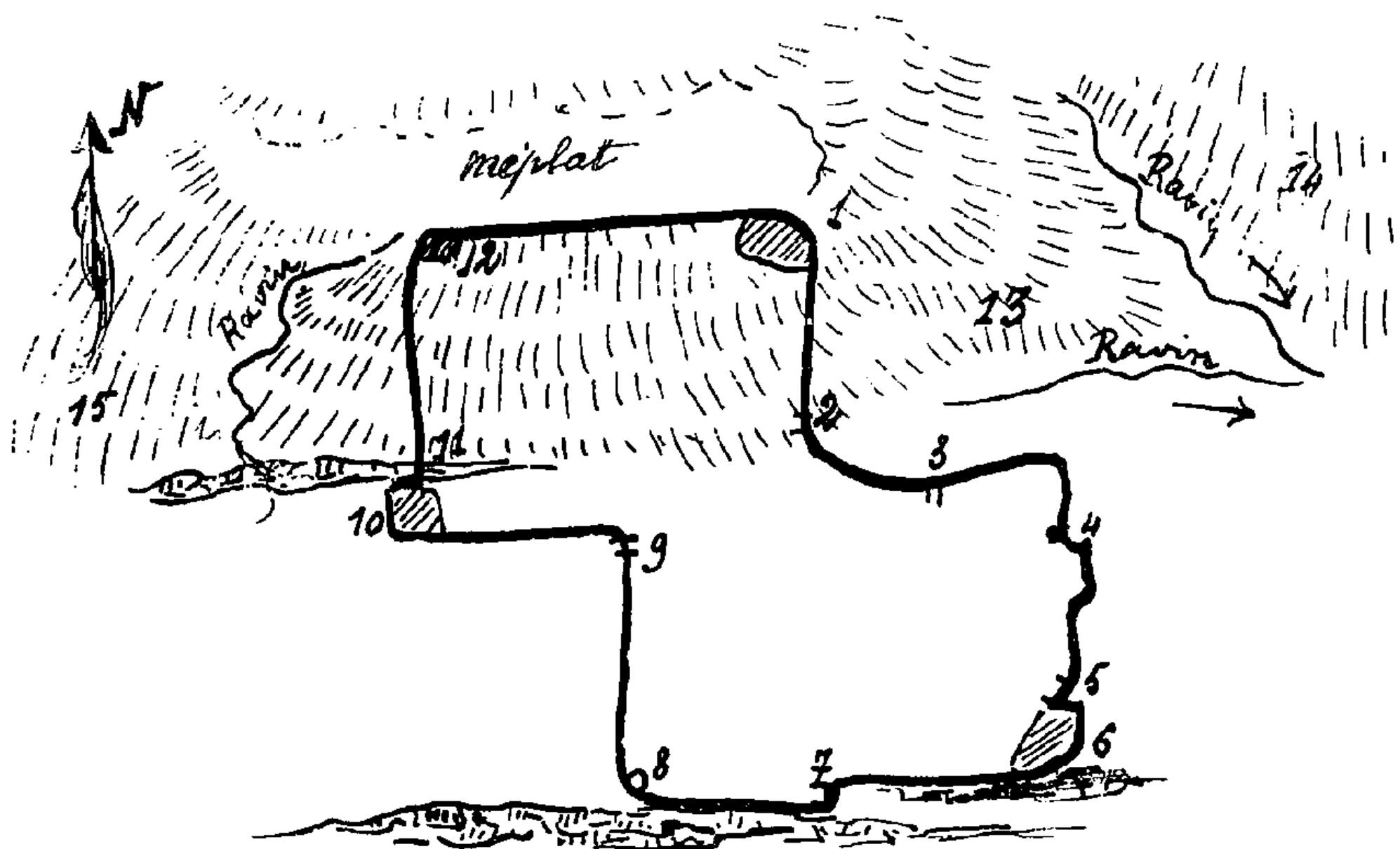


Fig. 5. — Croquis schématique de l'enceinte de Tétouan. (A. J.)

1. Qaçba. — 2. Bâb El-Meqabour. — 3. Bâb Ejjiéf. — 4. Bâb Es-Sa'ida (bouchée). — 5. Bâb El-'Oqla. — 6. Batterie fortifiée. — 7. Bab Er-Remouúz. — 8. Tour d'angle. — 9. Bab Et-Toût. — 10. Batterie fortifiée. — 11. Bab En-Nouadeur. — 12. Bastion d'angle. — 13. Cimetière musulman. — 14. Cimetière israélite. — 15. Cimetière européen.

chargé en 1845 d'une mission dans le Maroc¹. Ceci ne semble pas exagéré, mais il ne paraît pas qu'aucune face dépasse 500 mètres, sauf celle du sud, qui, à elle seule, il est vrai, atteint peut-être 7 à 800 mètres².

1. Archives du secrétariat général du gouvernement politique.

2. Braithwaite, *op. cit.*, p. 155-58, donne un mille (environ 1.500 m.) de plus grande longueur et un demi-mille (environ 800 m.) de plus petite.

Des tourelles et de petits bastions flanquent cette enceinte, disposés d'une façon assez irrégulière, et pas toujours très judicieuse. De plus, une qaçba, ou réduit fortifié, sorte de petite forteresse, s'élève à l'angle N.-E., tandis que trois autres fortins ou mieux batteries fortifiées marquent l'angle S.-E. de l'enceinte, l'angle S.-O. du carré supérieur, et l'angle N.-O. de l'enceinte (n^{os} 6, 10 et 12 du croquis).

Le rempart est loin d'offrir dans toute son étendue un aspect homogène. Dans les parties où il s'accrole aux habitations, aux jardins, c'est, comme on le verra dans la suite,

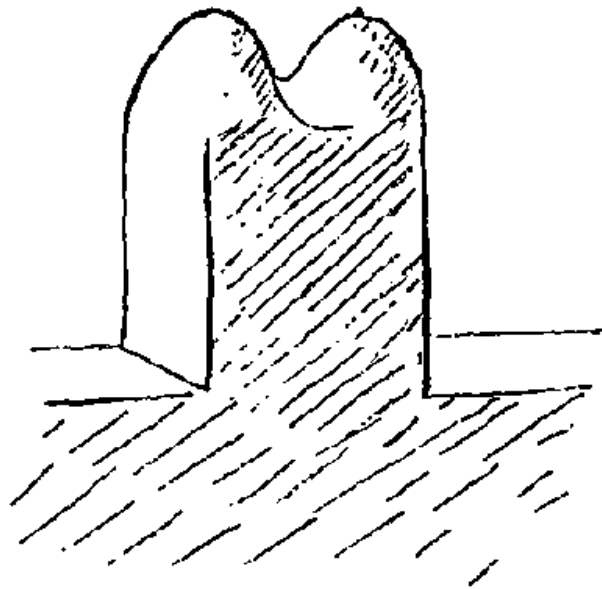


Fig. 6. (A. J.)

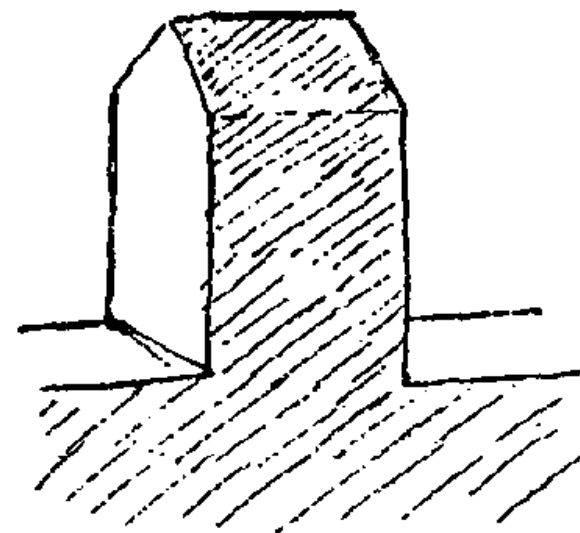


Fig. 7. (A. J.)

presque toujours un simple mur, à peine plus élevé qu'un mur de clôture ordinaire. Mais dans les parties où il se développe en plaine, il est construit en général de la façon suivante :

C'est un mur élevé de 5 à 6 mètres ou guère plus, bâti en moellons jusqu'à environ 1^m,50 ou 2 m. au-dessus du sol, et en briques dans sa partie supérieure. Son épaisseur maxima paraît être de 0^m,80 à la base, et elle est moindre au sommet très certainement, comme il est naturel.

Il est couronné de créneaux dont la forme est assez typique. Tantôt c'est un prisme rectangulaire droit, sur-

monté d'un prisme triangulaire couché, dont l'arête supérieure est parallèle à l'axe du mur; tantôt c'est un prisme rectangulaire droit encore mais surmonté d'un double mamelon.

Les merlons, ont, en général, une largeur de 0^m,50 à peu près, sur autant de hauteur, et les embrasures qui les séparent un peu moins, leur épaisseur, perpendiculaire à l'axe du mur, ne dépasse pas 0^m,30 environ. Une banquette pour tireur règne à la base des créneaux; sa largeur est insignifiante, atteignant à peine 0^m,50 ce qui rend son usage peu commode lorsque la troupe garnit les murs. De plus on n'y accède normalement que par des échelles mobiles, sauf dans deux ou trois cas particuliers.

Les ouvrages qui flanquent les remparts, tourelles et batteries fortifiées, sont presque tous en saillie sur l'alignement du mur, à quelques exceptions près; les premières sont bâties en briques revêtues d'un bon mortier; les secondes en pierres de taille, briques et moellons. Sauf deux ou trois, les tourelles ne sont pas plus élevées que les murs ou dépassent de très peu leur couronnement. Ce sont en général des tours ouvertes sur l'intérieur de la place, dépourvues de toiture, de dimensions très réduites et très peu nombreuses par rapport à la longueur de l'enceinte. Le tout est soigneusement blanchi à la chaux, ou pour mieux dire, l'était jadis, car on néglige trop l'entretien de cette partie de la ville actuellement¹.

En plus d'un endroit le mortier se décolle en plaques, les créneaux s'écroulent, mais il en reste encore assez pour donner, à l'enceinte de la ville, un aspect très original et même gracieux. Avec la forme assez élégante quelquefois de leurs tourelles à plusieurs pans, qui donnent plus une impression de grâce que de force, et dont les faces portent quelques ornements; leurs merlons à redans çà et là, leurs

1. Il en était déjà de même au XVIII^e siècle, dit Braithwaite (*loc. cit.*).

gros et massifs ouvrages d'angles, des portes ogivales un peu écrasées, mais d'un bon effet pourtant, çà et là, ces remparts ont un caractère d'archaïsme qui plaît à l'œil.

Après ceux de Sfax en Tunisie, c'est probablement un des restes les mieux conservés de l'ancienne fortification mauresque, andalouse, à peine remanié au XVIII^e siècle, lors de la construction de grosses batteries fortifiées. C'est pourquoi il nous a semblé qu'il valait la peine d'en parler avec quelque détail, et c'est pourquoi nous en donnons, ci-après, une description détaillée. Cela peut présenter d'autant plus d'intérêt que, vraisemblablement, dans un avenir prochain, l'invasion de la civilisation européenne modifiera profondément la ville et peut-être sera cause de la ruine de ses remparts. Mais si l'effet artistique est très satisfaisant, on ne saurait en dire autant de la valeur militaire. Il est certain que celle-ci serait à peu près nulle, ou même nulle, absolument, vis-à-vis l'artillerie moderne. Déjà même en 1845 il en était ainsi d'après le capitaine d'état-major Poncet¹. Et même, plus anciennement encore, en 1741, puisque Braithwaite² nous donne la qaçba de Tétouan comme ne pouvant tenir « contre une attaque faite dans les règles de la guerre ». Mais il est certain que ces fortifications conserveraient, non point toute leur valeur ancienne, mais une notable valeur, vis-à-vis des troupes ennemies, ou mieux des hordes, auxquelles les Tétouanais pourraient avoir à résister, c'est-à-dire les montagnards de l'Anjera ou du Rîf. Je dis pourtant une certaine valeur, et non toute leur valeur; c'est que, en effet, on remarque dans le tracé de l'enceinte et la disposition de certains de ses ouvrages accessoires, de singuliers défauts qui, primitivement, n'en étaient pas peut-être, mais qui le sont devenus dans la suite.

1. *Op. cit.*, *loc. cit.*

2. *Op. cit.*, p. 96.

D'abord, on trouve quelques tours placées à des angles rentrants, sur le front O., ce qui diminue leur périmètre utilisable pour le tir; puis la Qaçba et tout le front N. de l'enceinte sont directement commandés par les pentes voisines du Djebel Darsa; des montagnards s'en approcheraient très facilement, à la faveur d'épaulements rocheux et de blocs épars qui encombrent le méplat à la bordure

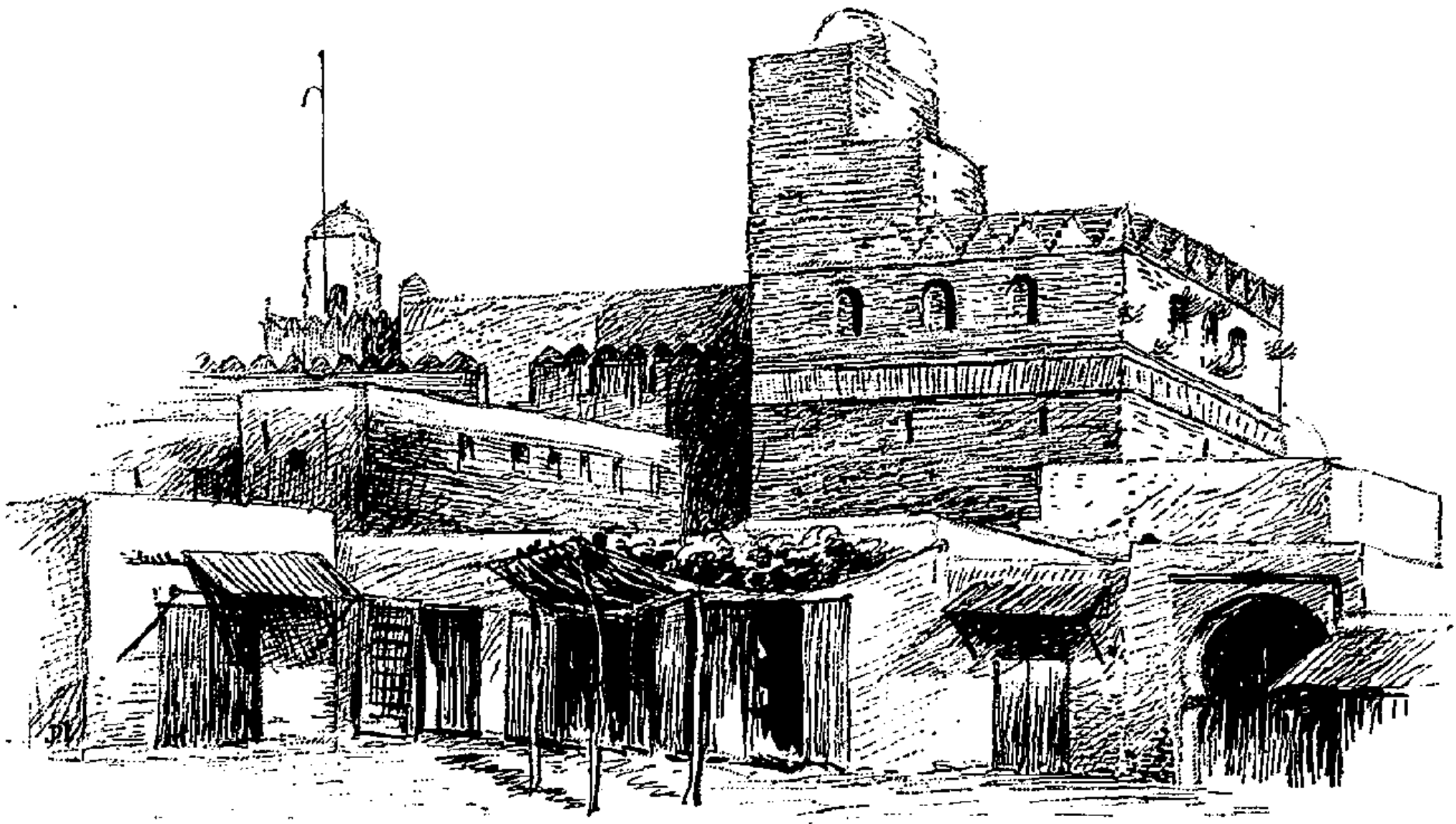


Fig. 8. — Un coin des remparts. (*Phot. Gof et Cav.*)

duquel règne cette partie de la fortification. Et si cela n'avait aucune importance jadis, avec les armes anciennes, avec les arbalètes et les arquebuses, ou même les armes à feu de peu de portée, à une époque où il suffisait d'empêcher l'approche du rempart à moins de quelques mètres, cela pourrait en avoir aujourd'hui, avec les fusils à longue portée et les projectiles à grande pénétration. De plus, en cas de brèche, comme le rempart du côté N. est bâti sur la crête même de l'épaulement, ou un peu en-dessous quel-

quefois, les défenseurs se verraient exposés au feu plongeant de l'assaillant, abrité derrière les débris du mur, tandis qu'ils seraient eux-mêmes dispersés sur une pente raide et nue, en de très mauvaises conditions pour résister. C'est seulement vers l'E. que la qaçba domine véritablement la plaine et le pays tout entier, à cause d'un profond ravin qui, à peu de distance de ce côté, entaille le flanc du Djebel Darsa, et dont le fond se creuse à une soixantaine de mètres en contre-bas de la crête de ses

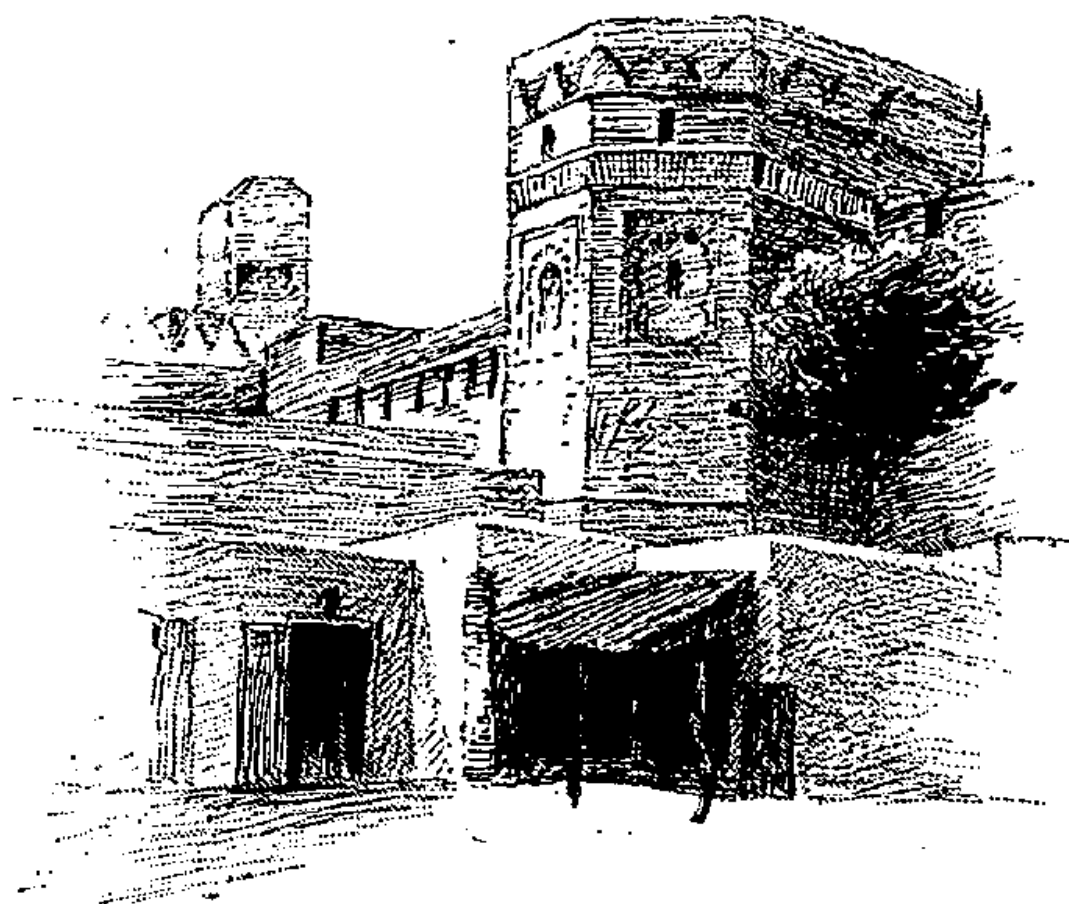


Fig. 9. — Une tour des remparts. (Phot. Gof.)

murs. Il faut avouer que, vue de ce côté, de la route de Ceuta, par exemple, elle a vraiment bon air.

Mais cette qaçba n'est alimentée que par des citernes, et la nudité presque absolue des pentes qui la séparent des sources, situées à 200 ou 300 mètres plus bas, pentes que les défenseurs devraient traverser pour aller s'approvisionner, au cas où les citernes seraient vides, ce qui arrive presque toujours en été, cela mettrait ceux qui se chargeraient de cette besogne à la merci de bons fusils de l'ennemi tirant d'en haut, ou même d'en bas, du plateau, par

dessus les remparts. Et la qaçba ne pourrait évidemment pas tenir bien longtemps.

On remarquera encore que, même en jugeant ces fortifications d'après les idées anciennes, les tours sont bien peu nombreuses, les courtines bien longues; la dimension exigüe des tours les rendrait intenables si le rempart était pris d'assaut, et aucun groupe de défenseurs ne pourrait s'y maintenir en ce cas pour prolonger la résistance, ce que, pourtant, l'on tâchait toujours de réaliser au moyen âge. Somme toute il semble que ces fortifications aient dès le début été de second ou de troisième ordre, et qu'on n'ait pas pris soin de les établir très solidement. La raison en est peut-être que jamais les Tétouanais n'ont envisagé la lutte contre des ennemis sérieux et qu'ils se sont bornés à prendre les précautions indispensables pour résister aux hordes demi-sauvages des montagnards environnants.

Enfin la disposition de la ville en deux carrés longs accolés est encore une cause de faiblesse en cas de siège; car cela accroît énormément la longueur de ses remparts, par rapport à sa superficie, et, par suite, étant donné l'ordinaire petit nombre des soldats qui la défendent, le grand nombre au contraire des assaillants. C'est une chance de plus pour les derniers, une chance de plus contre les premiers. Mais il est certain que cela n'est point venu à l'esprit de ceux qui ont construit la ville; ils se sont bornés à la disposer de façon à profiter le mieux possible du terrain pour élever leurs habitations.

L'enceinte totale de la ville présente, par suite de sa disposition, précédemment indiquée, quatre fronts, dont deux presque rectilignes, le front N. et le front S.; deux au centre, très sinueux, le front E. et le front O. Nous en tiendrons compte pour la description détaillée qui va suivre.

Relativement à l'époque où fut construit le rempart nous ne possédons aucun renseignement précis. Il semble

qu'une partie date du xvi^e siècle si l'on tient compte de son architecture et de celle des portes qui s'y ouvrent. Mais Tétouan ayant reçu des agrandissements successifs depuis la date de sa fondation, il est évident que certaines parties des murs primitifs ont dû être sacrifiées et remplacées par d'autres, et qu'il a dû en être de même de certaines portes. C'est ce qui explique le caractère hétérogène de l'enceinte. Les accroissements dont la ville fut l'objet ayant surtout modifié la partie occidentale, comme nous le verrons un peu plus loin, c'est sans doute le front O. du rempart qui doit dater d'une époque plus moderne, en tout ou en partie. Toutefois cette partie même doit avoir elle aussi un assez bel âge, puisque déjà en 1693 le sieur Mouette nous déclare « que la ville a la forme d'une croix de Saint-André¹ », ce qui est à peu près sa forme actuelle. Au surplus il est assez scabreux, en l'absence de documents précis, de se baser sur des formes architecturales pour dater une construction dans le N. de l'Afrique et particulièrement au Maroc, où l'étude de l'architecture maure-andalouse et de ses modifications à travers les siècles n'a pas encore été poussée suffisamment loin.

Mais enfin c'est un fait patent, indéniable, que, par exemple, la deuxième tour du front O. de l'enceinte (plus loin représentée) ne date pas de la même époque que la tourelle contiguë à Bâb El-'Oqla, ni que l'ancienne qaçba du centre de la ville; le même esprit n'a pas présidé à sa construction; ses ornements, son style, tout diffère.

Pour terminer avec ces généralités sur les fortifications de Tétouan, ajoutons que jamais à l'époque indigène, aucun ouvrage extérieur n'a été établi, semble-t-il. L'histoire n'en parle pas, ni la tradition, et nulle part on n'en voit de traces². On rencontre au contraire, en quelques

1. Mouette, *op. cit.*, *loc. cit.*

2. Exception faite des ouvrages de l'embouchure du Martine, dont il sera parlé ailleurs.

endroits des traces de retranchements en terre faits par les Espagnols lors de l'occupation de 1860.

Mais il en reste bien peu de chose; ces ouvrages ont dû avoir un caractère essentiellement provisoire, et peut-être même n'ont-ils été exécutés que pendant l'attaque de la ville, et abandonnés aussitôt après.

Par contre, on rencontre encore, au centre même de la ville, un reste de monument — celui auquel nous faisons allusion ci-dessus — et qui a appartenu au système de défense de la place, mais qui, d'après la tradition, serait antérieur à la portion occidentale de l'enceinte ou, tout au moins, à la majeure partie de cette portion, puisqu'il aurait marqué l'extrémité de la ville dans l'O., il y a plusieurs centaines d'années. Nous voulons parler de *l'ancienne Qaçba*; cependant comme elle ne concourt plus en rien aujourd'hui à la protection de la ville, même en cas d'une attaque par les montagnards, nous préférons laisser de côté sa description pour le moment, et la renvoyer à plus tard. Nous en traiterons en même temps que de la nouvelle résidence du pacha ou *méchouar*, et des autres ouvrages civils ou militaires situés à l'intérieur même de la place.

La Qaçba. — La Qaçba domine la ville d'une quarantaine de mètres¹; elle est construite sur le bord d'un épaulement du Djebel Darsa qui forme, à peu près au tiers de la hauteur de cette montagne, une sorte de palier peu incliné, large d'une centaine de mètres, de moins peut-être.

Elle a sensiblement en plan la forme d'un quadrilatère très irrégulier disposé suivant deux carrés, dont celui de l'extérieur est composé d'une enceinte avec quelques chambres d'habitations; flanquée de deux tourelles en A

1. Ce qui fait 100 mètres pour ses altitudes si l'on compte la ville à 60 mètres. Lenz (*op. cit.*, p. 76-82), donne seulement 90 mètres.

et en B'. L'autre comporte une batterie fortifiée C. Le bastion A, celui de l'O. a cinq faces avec une embrasure fenêtre et un canon chacune. Le bastion B, celui de l'E. a sept faces, également chacune pourvue d'une embrasure fenêtre et d'un canon. Ces tourelles portent à mi-hauteur une inscription qui en fait le tour comme une frise; c'est une suite de carreaux de faïence sur lesquels se déroulent des sentences dans le genre de « Dieu seul est mon soutien, etc. ». Enfin en C se trouve la batterie; la face, orien-

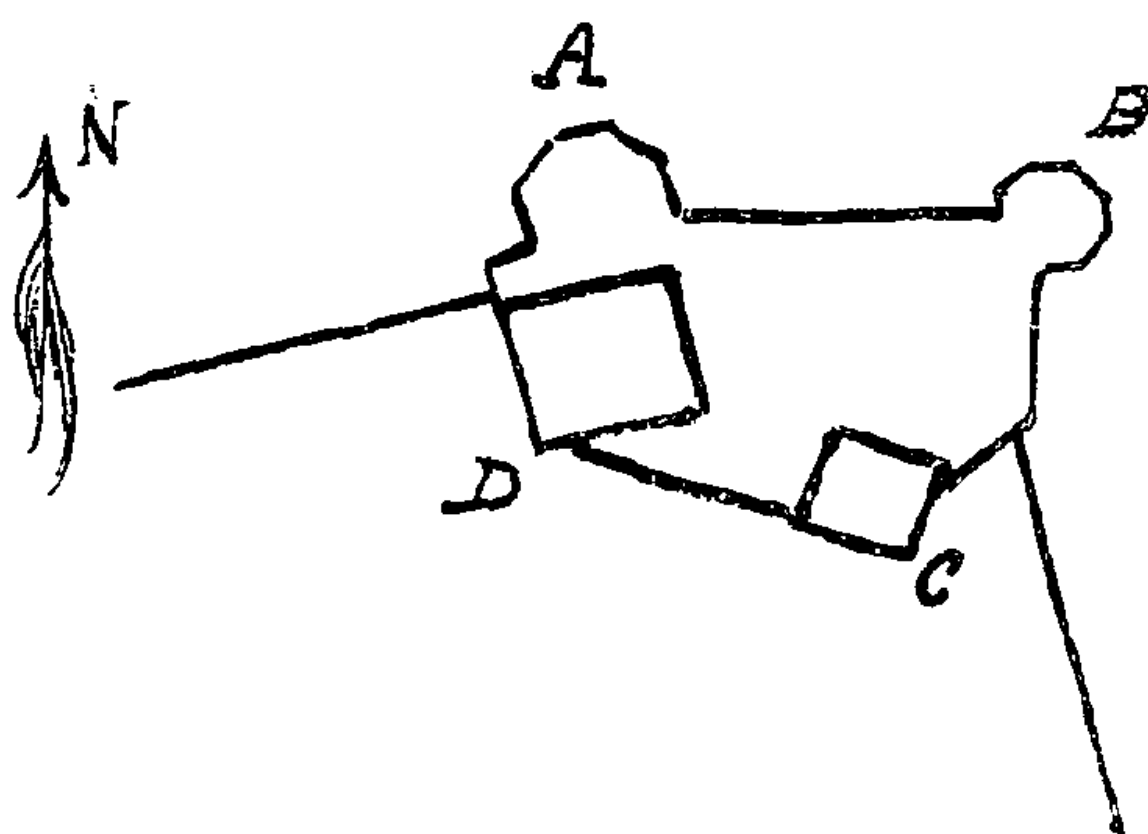


Fig. 10. (A. J.)

tale a six canons, et l'autre tournée directement vers la ville qu'elle commande, trois. Une autre batterie analogue, ayant deux canons tournés vers la ville et deux vers la campagne, existe en D, contre le rempart du front N. Ces deux dernières batteries sont établies dans des sortes de tourelles massives ou des bastions de forme carrée, et les bouches à feu sont installées dans de larges embrasures fenêtres. Tourelles et bastions sont peu élevés; à partir de la moitié de la hauteur totale environ, leur base va s'épatant, s'élargissant considérablement, ce qui les ancre

1. Braithwaite, *op. cit.*, p. 96, lui donne quatre tours (?); « anciens bâtiments, dit-il, consistant en deux carrés dont l'un est flanqué de 4 tours, et l'autre est d'une hauteur raisonnable, et commande tout le reste ».

très solidement sur le sol et donne en même temps à l'ensemble de la construction un aspect massif, lourd, mais qui n'est pas sans lui convenir et sans plaire aussi à l'œil, étant donné sa destination. Enfin la surface de ce large épatement constitue une excellente plate-forme pour les pièces qu'elle porte. Un mur crénelé, percé de meur-

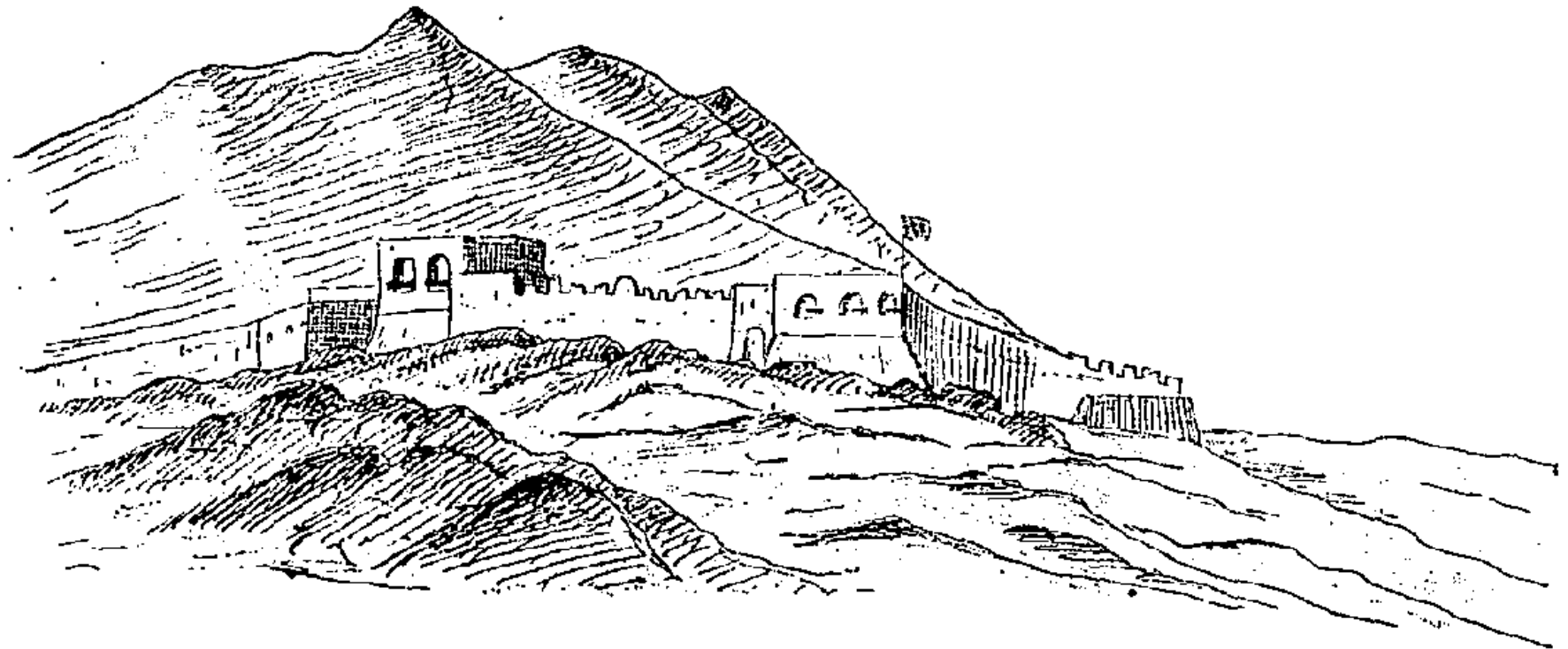


Fig. 11. — Croquis de la citadelle vue de la ville. (A. J.)

trières, court d'une tourelle à l'autre et d'un bastion à l'autre, fermant ainsi l'enceinte de la citadelle.

L'entrée se trouve contre la batterie du S.-E. (C du croquis); mais elle est habituellement fermée, car le bâti-

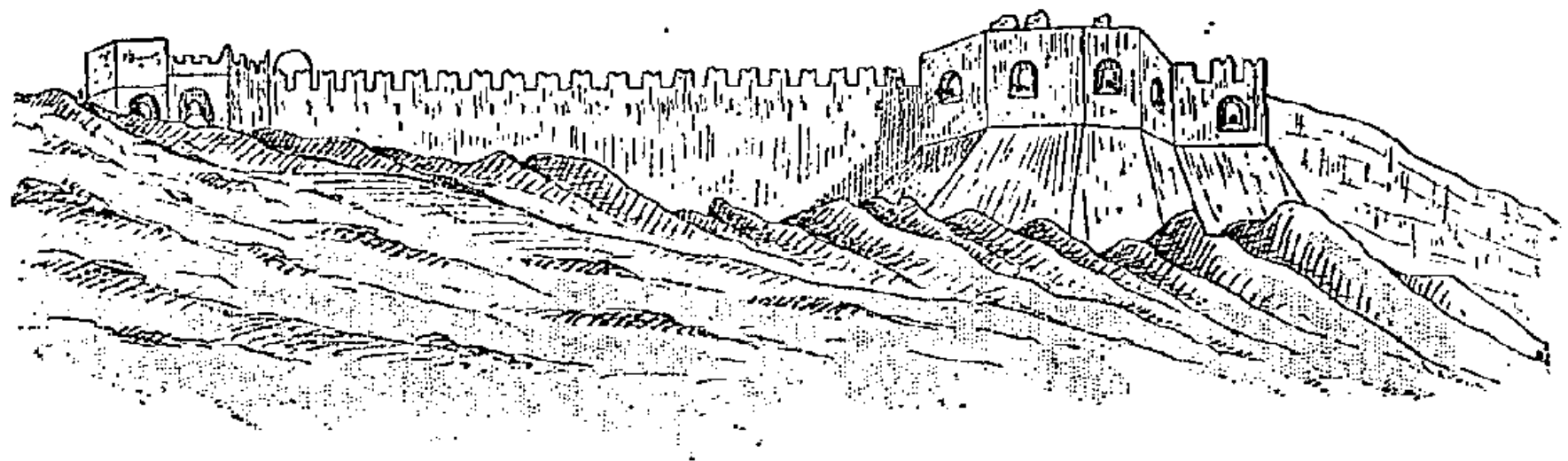


Fig. 12. — Croquis de la citadelle vue du Djebel Darsa. (A. J.)

ment est toujours inoccupé; un artilleur y monte seulement les jours de fête pour exécuter les salves réglementaires. Ces jours-là on y arbore aussi le pavillon marocain qui flotte sur la batterie S.-E.

La citadelle est assez mal entretenue; certes ses murs sont encore solides, mais cela tient au soin avec lequel ils ont été établis la première fois, non à ceux dont ils sont l'objet; les ornements, corniches, moulures, les détails tels que les créneaux, en revanche, ont assez souffert. La tour du N.-O. ne porte plus que des débris de merlons, alors que ceux-ci régnaient autrefois à son sommet d'un bout à l'autre.

Pas plus que pour le reste de l'enceinte nous n'avons de données précises relativement à l'époque à laquelle fut construite la citadelle. Toutefois il est vraisemblable qu'elle doit remonter au temps de la fondation de la ville, et que par suite elle est d'une haute antiquité.

I. — *Front Est.*

1° *De la Qaçba à Bâb El-Meqabeur.* — Le rempart dévale une pente très rapide; en dehors s'étend la partie haute du cimetière musulman, occupée surtout par les anciennes tombes andalouses, de gros rochers, quelques broussailles encombrant ses abords. Intérieurement le rempart est accolé aux maisons, dans sa partie inférieure sur presque toute sa longueur, mais plus haut, entre ces maisons et la Qaçba, il confine à des terrains vagues, rocheux, très en pente, occupés par des restes, ou mieux des traces d'habitations très anciennes.

A quelques dizaines de mètres au-dessus de Bâb El-Meqabeur, batterie de sept canons d'un vieux modèle; les gueules de ceux-ci passent par des embrasures ouvertes largement dans le mur, mais il n'y a pas de bastion. Le mur de la batterie est seul muni de massifs créneaux. Pour le reste il est à la suite de l'alignement du mur.

Quarante à cinquante mètres plus haut, seconde batterie analogue; quatre embrasures, mais deux canons seu-

lement. On accède à ces batteries par les terrains vagues ci-dessus mentionnés; mais les maisons accolées au rempart, dans sa partie inférieure empêchent de s'y rendre directement, en partant de Bâb El-Meqabeur et il faut faire

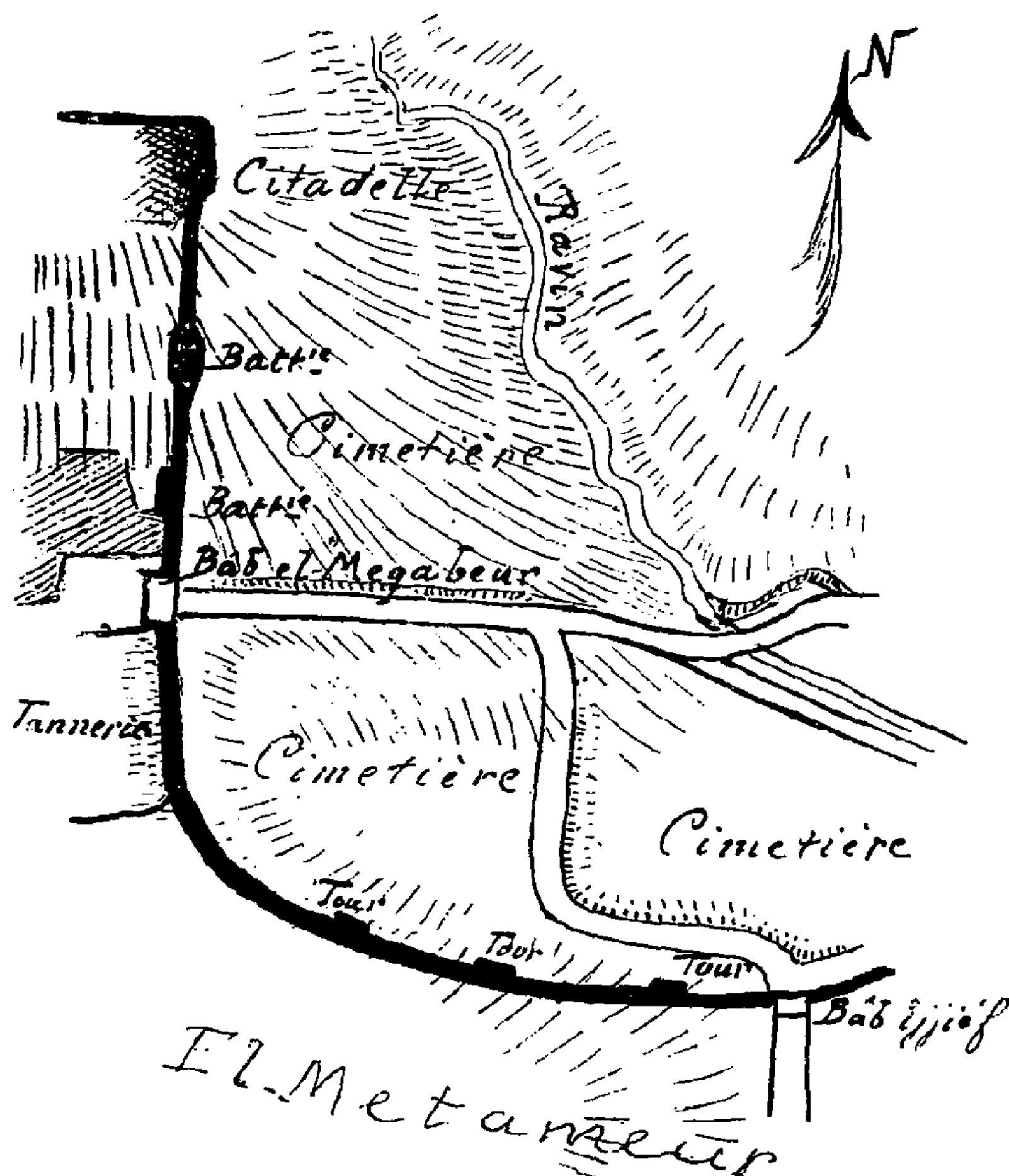


Fig. 13. — Croquis des deux premières sections du front est de l'enceinte. (A. J.)

un assez long détour, s'en s'éloigner d'abord, en traversant le quartier dit Souq Elfouqi, et monter ensuite par de petites rues très en pente et en grande partie voûtées, pour revenir enfin vers la périphérie de la ville.

2° *De Bâb El-Meqabeur à Bâb Ej-Jièf.* — Le rempart décrit un grand arc de cercle dont la concavité regarde l'extérieur. Il se développe sur le pourtour du cirque de tête du ravin, très peu profond dans cette partie, mais très largement ouvert, occupé par le bas du cimetière musulman. Il est peu élevé d'abord (quatre mètres environ); extérieurement il confine à un terrain de plain-pied, absolument découvert, où l'on rencontre seulement quelques tombes. Près de la porte de Bâb Ej-Jièf le pied se trouve placé sur une butte plus élevée que le chemin qui, sorti de ladite porte, va rejoindre la route de Ceuta issue de Bâb El-Meqabeur; et la crête domine le chemin en question de sept à huit mètres environ. De plus, un étroit jardin règne en contre-bas, avec quelques arbres fruitiers, limité par une haie continue de roseaux et longé par un ruisseau qui sert à l'écoulement des eaux sales.

A l'intérieur, la partie du rempart qui avoisine Bâb El-Meqabeur est attenante d'abord à la tannerie. Elle couronne la crête d'une petite falaise rocheuse, plus élevée que la tannerie d'un ou deux mètres environ, quelquefois plus, ce qui accroît assez sérieusement par conséquent la hauteur totale du mur. Après le tournant, la partie qui fait retour vers Bâb Ej-Jièf se trouve presque contiguë aux maisons d'habitation, percées de quelques fenêtres étroites et grillées, plus élevées, et dont les terrasses dominant, de beaucoup, celles du quartier d'*El-Metameur*.

De simples ruelles étroites et discontinues l'en séparent, mais en certains endroits seulement et non partout.

Le rempart est d'abord couronné de créneaux, pourvu de meurtrières, dans la partie qui confine à Bâb El-Meqabeur et à la tannerie; plus loin ce n'est plus qu'un mur sans aucune particularité.

Trois tourelles, désaffectées de leur destination première et maintenant converties en dépendances de mai-

sons voisines, se remarquent dans la partie en retour sur Bâb Ej-Jièf.

La première (en partant de Bâb El-Meqabeur toujours), est carrée, à pans coupés ; la seconde carrée ; la troisième pentagonale, pourvue de merlons à son sommet. Aucune n'est plus armée.

3° *De Bâb Ej-Jièf à Bâb-El-'Oqla.* — Le rempart se développe avec de nombreuses sinuosités qui peuvent s'inscrire grossièrement dans une sorte d'S dont la base se prolongerait longuement vers le S. sur la pente assez peu accusée, mais continue, du plateau, dont il descend tour à tour les divers gradins.

C'est un mur du type décrit dans les généralités, en tête de ce chapitre, dont la hauteur varie beaucoup suivant les endroits, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, car presque nulle part le sol n'est au même niveau dans la ville et, hors de celle-ci, de l'autre côté du rempart. Des tours peu élevées, des bastions l'agrémentent çà et là. On trouve en partant de Bâb Ej-Jièf :

1° Une première section courant sensiblement E.-O., dans laquelle le rempart est à peine élevé de 3 mètres au dessus du sol extérieur ;

2° Une première tour carrée, haute de 3^m,50 à 4 mètres au plus, couronnée de merlons, pourvue de meurtrières, et n'ayant pas plus de 3 à 4 mètres de diamètre (n° 1 du croquis) ;

3° Une deuxième section dirigée N.-E.-S.-O. à peu près, dans laquelle le mur n'est pas plus élevé que ci-avant, et qui se termine à une tour d'angle du même type et à peu près de mêmes dimensions que la précédente, mais dont la forme diffère un peu en plan. C'est celle d'un quadrilatère irrégulier, dont un des côtés, qui fait face à l'extérieur de la ville, serait une courbe convexe de courbure très accusée ;

4° Une section courbe, convexe, aboutissant à une petite tour de forme assez complexe. Cette partie du rempart est plus élevée. Quant au bastion (n° 3 du croquis) il a en plan, à sa base la forme d'un heptagone, dont six côtés sont en saillie sur l'alignement du mur, mais à partir de 1^m,80 ou 2 mètres du sol, chacune des quatre faces les plus avancées

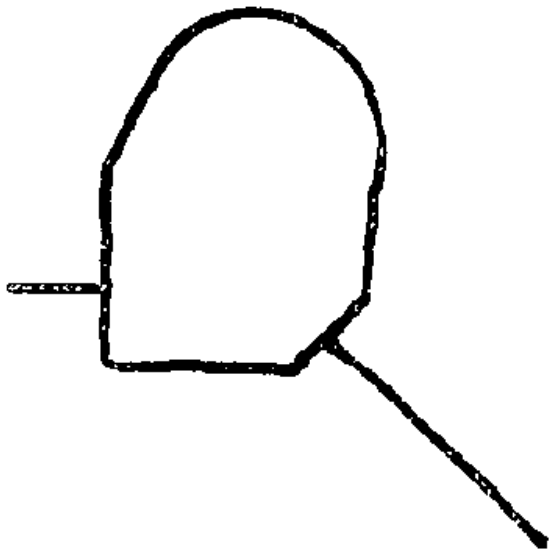


Fig. 14. — Croquis en plan. (A. J.)

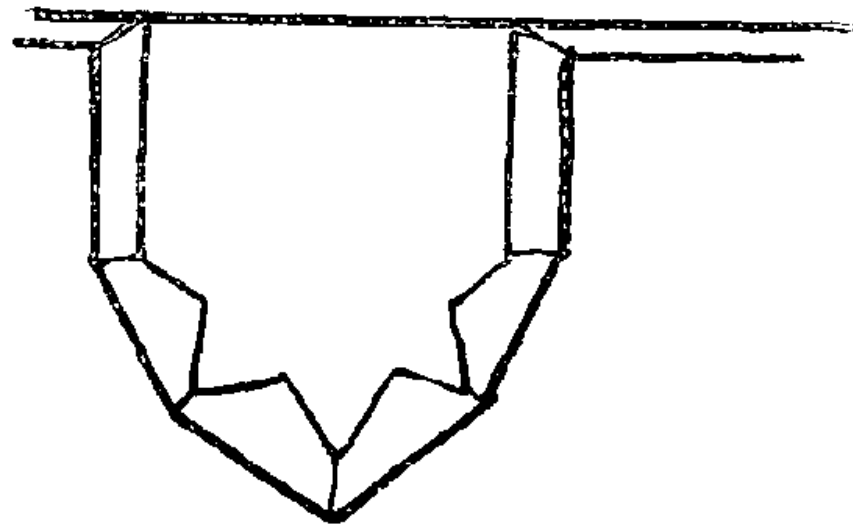


Fig. 15. — Croquis en plan. (A. J.)

—celles par conséquent qui ne sont pas contiguës au mur — se dédouble en se creusant d'un dièdre, et le plan de l'édifice à cette hauteur prend la forme d'un polygone mixte, dont la partie antérieure est à angle alternativement ren-

trant et sortant, et qui compte onze côtés. Le raccord des faces du dièdre avec les faces primitives du prisme dans lequel les dièdres s'établissent se fait par une

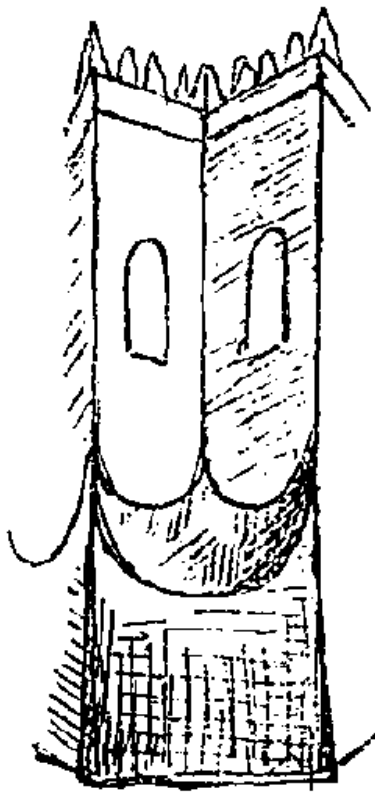


Fig. 16.
Vue de face. (A. J.)



Fig. 17. — Type d'un merlon. (A. J.)

simple courbe, concave, assez heureuse et assez gracieuse.

Une plate-bande formant corniche, surmontée de merlons dentelés, complète l'aspect assez

singulier, mais agréable en résumé, de ce petit ouvrage. Chacune des faces latérales AB, A'B' porte deux embrasures avec un canon dans chaque. Chacune des autres faces porte seulement une embrasure et un canon. L'une de ces bouches à feu est de modèle assez récent ;

5° Après une nouvelle section du rempart, très courte, on arrive à une nouvelle tour désaffectée, semble-t-il, et abandonnée, carrée ou prismatique rectangulaire, sans aucun intérêt ni caractère. Au pied jaillit une fontaine à trois becs, sans aucun caractère ni intérêt non plus, dont l'eau s'écoule dans une auge en pierre, des plus simples et des plus grossières (n° 4 du plan) ;

6° Après un nouveau coude du rempart, à angle droit, on arrive à l'ancienne porte, actuellement bouchée, de *Bâb Es-Sa'ïda* ;

7° Le rempart continue un instant avec une direction parallèle à celle qu'il avait en dernier lieu, puis tourne à angle droit ;

8° Il se poursuit ensuite avec quelques légères sinuosités qui déparent son alignement ; en même temps il perd un peu son caractère de fortification car, si par places il conserve encore des créneaux, en d'autres, et plus souvent, il se réduit à n'être plus qu'un simple mur de jardin, élevé tout au plus de 4 à 5 mètres et qui ne paraît ni d'une épaisseur ni d'une force bien considérables.

9° Après un nouveau coude qui le rejette un peu en retrait vers l'intérieur de la ville, le rempart reprend sa forme et sa destination véritables, et continue dans une direction voisine de celle N.-S., sans faire de coude, jusqu'à Bâb El-'Oqla. Il est plus élevé dans cette partie et atteint ou dépasse même probablement six mètres. Une rigole servant d'égout traverse sa base, à peu de distance de Bab El-'Oqla et déverse ses eaux sales dans une citerne à ciel ouvert, en attendant qu'on les utilise à l'irrigation.

Intérieurement cette troisième section du front E. a ses

abords presque partout assez difficiles, car étant donné qu'elle s'accrole directement sur la plus grande partie de son étendue à des maisons, à des jardins, il est évident qu'on ne peut y arriver sans force détours et sans quelque incommodité. La seule partie dont l'accès soit libre est

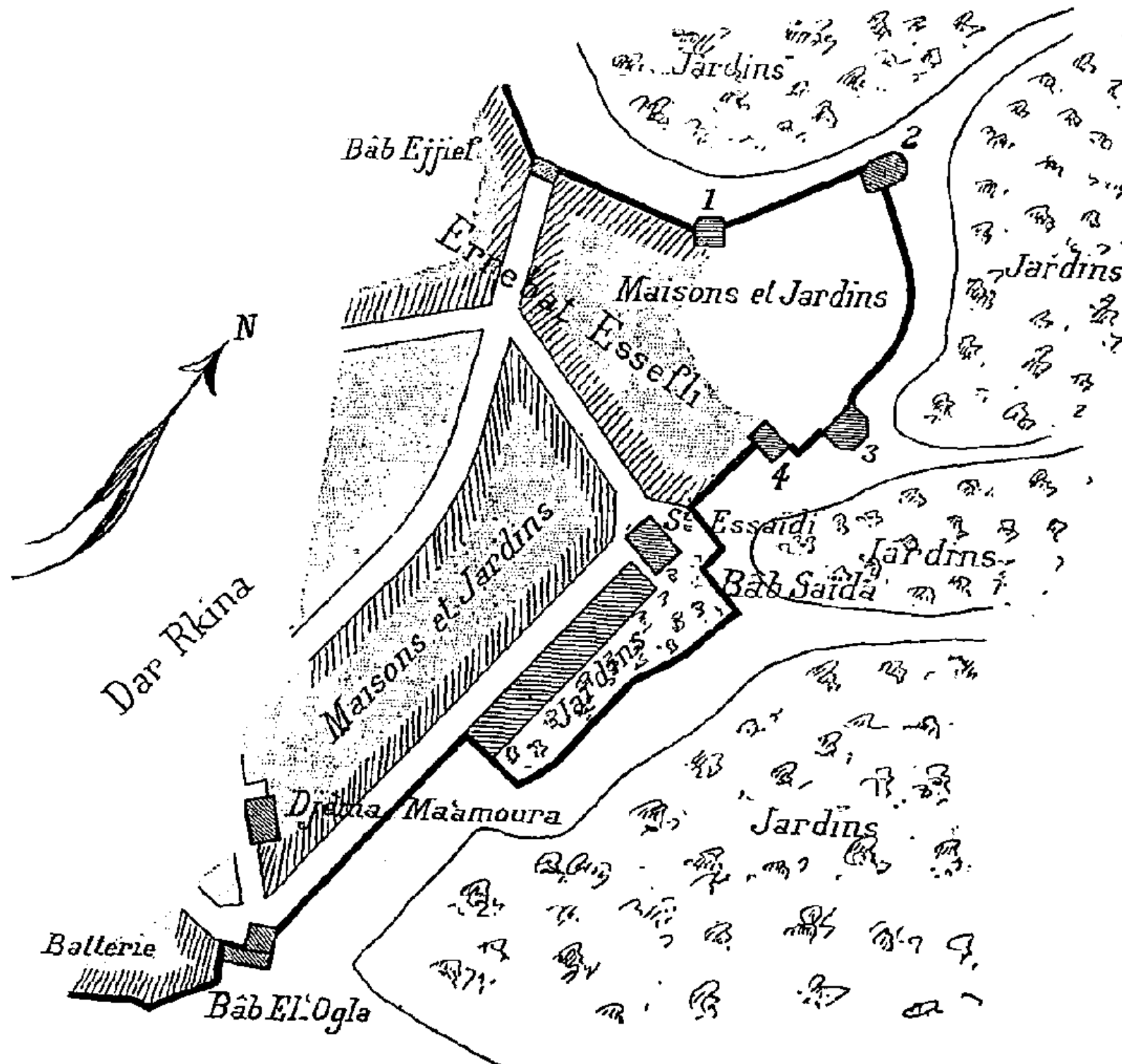


Fig. 18. — Croquis à vue du rempart et de ses abords entre Bâb Ejjiel et Bâb El-'Oqla. (A. J.)

celle qui, après les derniers jardins et les dernières maisons, formant en arrière de celles-ci une bande continue, confine près de Bâb El-'Oqla à la rue large, pavée et généralement déserte, dite *Zanqat Treitar*.

Extérieurement un chemin de ronde suit le pied du rem-

part d'un bout à l'autre, de Bâb El-'Oqla à Bâb Ej-Jièf, sans s'en écarter un seul instant ; sur lui se greffent d'autres chemins dévalant, par des pentes en général rapides, au travers de jardins disposés en terrasses étagées. Mais si ce chemin de ronde facilite l'accès du rempart de ce côté, par contre les jardins dont il s'agit viennent finir à son bord même, dont les séparent des haies de roseaux très élevées, de ronces et diverses broussailles. Ces jardins sont eux-mêmes coupés de haies de roseaux également très élevées, encombrées d'arbres épais et de grande taille qui en font un véritable fourré. La végétation y est si active que, en certains endroits, les jeunes tiges de roseaux poussent au milieu même des chemins qui sont très humides, et quelquefois même un peu marécageux, menaçant de les transformer en une sorte de jungle.

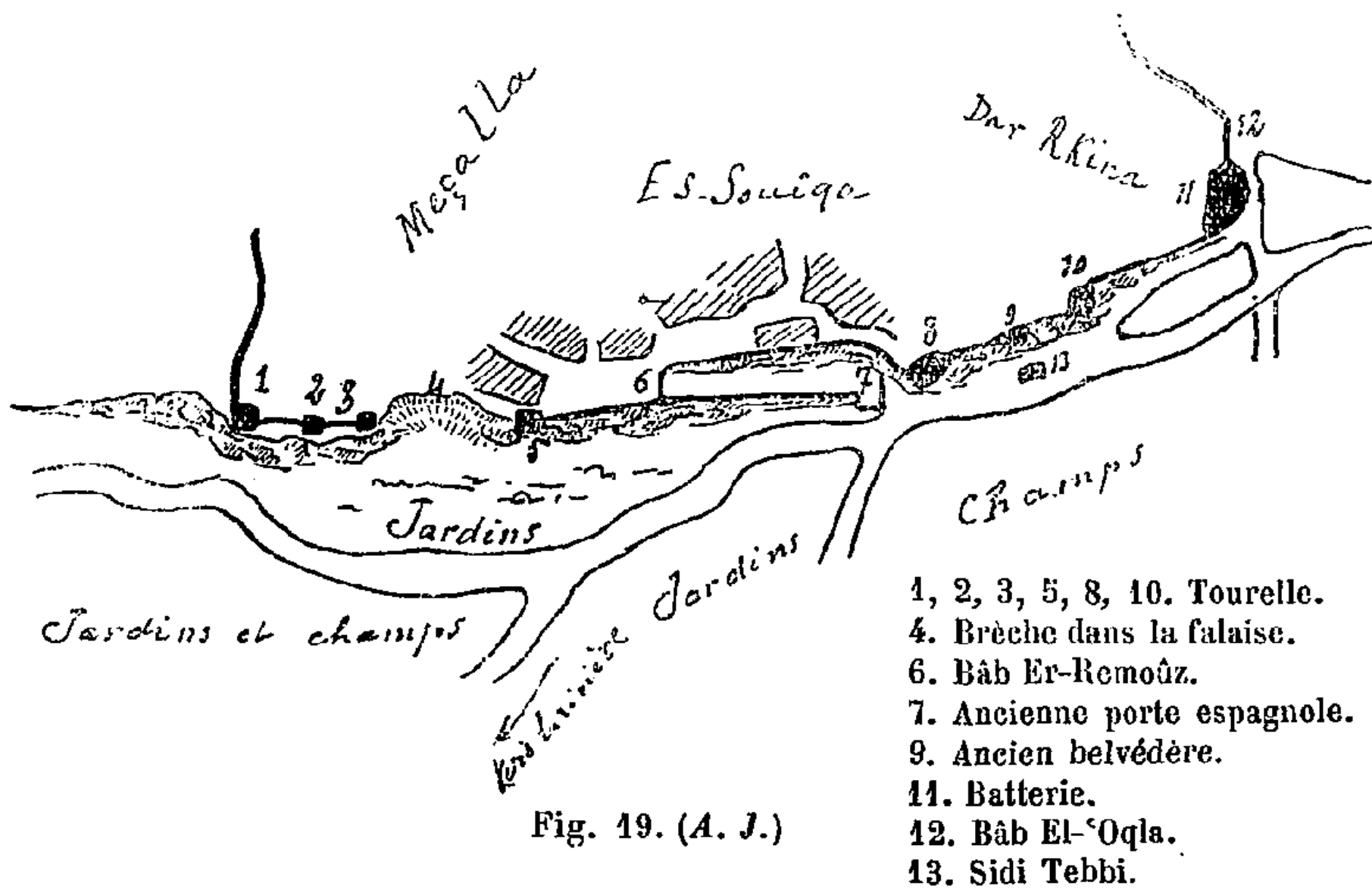
4° De Bâb El-'Oqla à l'angle S.-E. de l'enceinte. — Une seule batterie forme cette dernière section qui est très courte. C'est un réduit en maçonnerie de pierres et briques, aux murs épais, armé de douze à treize canons ayant en plan la forme d'un quadrilatère un peu irrégulier. On y accède par la rue qui, de Bâb El-'Oqla, va dans la direction de la petite place appelée Es-Souïqa. Une porte ogivale y donne entrée ; elle est percée dans un mur assez élevé, mais mince et surmonté d'un cartouche dans lequel sont incrustés quelques carreaux de terre cuite ; ceux-ci portent une inscription que les couches de chaux accumulées empêchent de lire. Le bastion comprend deux parties ; un mur à créneaux qui forme l'angle de l'enceinte et prend un peu sur le front sud, massif, sans grâce, sans ornement et sans intérêt, avec un pied largement épaté ; et une tourelle contiguë à la porte de la ville, avec trois faces à l'extérieur, un pied largement épaté aussi, quatre embrasures-fenêtres, un couronnement de merlons à gradins, et une ornementation très sobre, formée par quelques

cordons plats, quelques listes et quelques moulures qui lui donnent fort bon air.

II. — *Front sud.*

Le front sud tout entier couronne une falaise élevée au maximum de 10 à 15 mètres, ou tout au moins des escarpements extrêmement rapides, là où cette falaise vient à disparaître sur une faible longueur.

1° *De l'angle S.-O. de l'enceinte à Bab Er-Remoûz.* — Une tour à peu près ronde, avec quelques embrasures



mais pas de canon, marque l'angle S.-O. Elle est assez élevée; sa position au sommet d'une falaise rocheuse lui donne un air pittoresque.

Le rempart qui s'y accole est d'abord un simple mur, ce qui est évidemment bien suffisant, étant donnée la topographie des lieux. Il se poursuit jusqu'à une première

turelle à quatre pans, genre andalou, couronné par des merlons dont chaque face est percée d'une embrasure-fenêtre, fermée en haut par un arc de cercle, blanchie à la chaux et entourée d'une fausse arcade festonnée. Un seul canon l'arme actuellement.

Le rempart continue sur quelques mètres jusqu'à la petite chapelle de *Sidi Moçbah* qui lui est attenante. Alors il cesse en même temps que la falaise. Il n'y a plus qu'un escarpement très raide, difficilement praticable, et un mur sans aucune particularité, ou plutôt une suite de murs qui limitent de pauvres jardins entremêlés de maisons et dont la superficie est surtout occupée par des cactus.

Un bastion à trois faces, portant sur chacune d'elles une embrasure-fenêtre, mais sans canon vient ensuite. L'une des embrasures a été bouchée aux trois quarts et transformée en meurtrière.

Le rempart reprend sans cesser jusqu'à Bâb Er-Remoûz. Il est percé de meurtrières, mais sans créneaux, peu élevé, dépassant à peine, pour quelqu'un placé à l'intérieur, la hauteur d'appui; c'est seulement en approchant de la porte qu'il reprend un peu de hauteur.

Intérieurement cette partie du rempart est attenante à des maisons, des jardins, des terrains vagues; puis sur une cinquantaine de mètres de longueur à partir de Bâb Er-Remoûz, elle confine à une sorte de petite esplanade au sol raboteux, irrégulier, très en pente, qui s'étend de la porte aux premières maisons de la ville. Entre elle et l'une de celles-ci (actuellement occupée par l'hôtel colonial), règne enfin une sorte de petite ruelle qui aboutit au bastion décrit en dernier lieu.

Au pied de la falaise ou des escarpements, on trouve des jardins potagers, séparés par des haies de roseaux et sillonnés de canaux d'arrosage dans lesquels coulent les eaux d'égouts de la ville. Des citernes servent aussi à retenir ces eaux qui répandent une odeur infecte. Un sentier,

sorti de Bâb Er-Remoûz, suit d'abord directement le pied du rempart, puis s'en écarte de façon assez sensible pour y revenir plus loin. Quelques autres sentiers s'embranchent sur celui-là et descendent à la rivière.

2° De Bâb Er-Remoûz à l'angle S.-E. de l'enceinte. — Le rempart n'est d'abord qu'un mur de peu de hauteur (1^m,50 à 2 mètres) suivant les endroits, mal entretenu, peu épais, à demi-ruiné, sans meurtrières ni créneaux. Il arrive ainsi à quelques maisons, simples blocs de maçonnerie avec de toutes petites fenêtres grillées, construites sur le bord même de la falaise, ce qui les fait paraître singulièrement élevées et pittoresques. Ces maisons sont occupées par des prostituées espagnoles. Puis il reprend dans les mêmes conditions et arrive à d'autres maisons du même genre et à une ancienne tourelle ou bastion, massif et grossier, très dégradé, semi-circulaire, couronné de merlons à gradins, percé de quatre embrasures-fenêtres sans canons.

Ensuite il n'y a plus de rempart proprement dit ; la falaise très élevée le rend à vrai dire inutile ; dans les anfractuosités du roc poussent des figuiers de Barbarie, de grandes graminées ; les maisons, construites juste au bord du vide, ont toujours le même caractère ; ce sont des blocs de maçonnerie, blanchis à la chaux, percés d'un petit nombre de fenêtres grillées, petites et irrégulièrement disposées. Ces maisons s'entremêlent de quelques jardins dont les arbres montrent leur feuillage par dessus la crête des murs. Une sorte de belvédère avance en terrasse au bord de la falaise attenante à un jardin, limité par un mur ; il fut autrefois couvert d'un toit dont la charpente seule est demeurée. Cette sorte de terrasse domine directement la chapelle de Sidi Tebbi.

Un peu plus loin (à une soixantaine de mètres) encore une ancienne tourelle ou bastion en briques, à pans cou-

pés, désaffecté, avec quatre embrasures-fenêtres sans canons encadrées de fausses arcades ogivales festonnées. On arrive ainsi au tournant de la face Est.

La route que suivent les voitures pour aller à la mer sort par Bâb Er-Remoûz et longe la falaise à son pied, dominée par conséquent par le rempart. Elle en est séparée d'abord par une étroite bande de jardins potagers, sur une centaine de mètres, tandis que, sur son bord opposé à la falaise, elle est également bordée par un mur de fortification, en pierres et en briques, peu épais, lui-même élevé à la crête d'un escarpement rocheux qui, assez élevé (4 à 5 mètres) à Bâb Er-Remoûz, va mourir en face le premier bastion semi-circulaire ci-dessus mentionné. Ce mur couronnant donc une petite falaisette et dominant la vallée et les jardins qui l'occupent, haut de 2 mètres environ, avec meurtrières en briques démantelées, a été construit par les Espagnols lors de l'occupation de la ville par eux en 1860. Il y avait jadis une sorte de bastion carré barrant la route qui devait le traverser par une seconde porte, appuyé contre l'éperon rocheux qui porte l'ancien bastion maure semi-circulaire; et à cette sorte de bastion était attenant, du côté de la vallée, un réduit analogue, mais plus petit, aujourd'hui à demi-ruiné. Ce sont également là des ouvrages espagnols.

Sur les cent premiers mètres, au sortir de la porte, on remarque deux ou trois moulins, situés soit sur le bord de la route qui regarde le rempart, soit sur l'autre; puis plusieurs citernes où s'amassent les eaux de vidanges et d'égouts destinées à l'irrigation des cultures.

Au-delà, lorsqu'on a dépassé l'ancien bastion espagnol, on arrive à d'autres jardins d'arbres fruitiers, figuiers et grenadiers, séparés de la route et aussi les uns des autres par des haies de roseaux. Ces jardins forment du côté de la ville une zone de 30 à 40 mètres de large au pied de la falaise. Du côté de la vallée, ils s'étendent jus-

qu'à la rivière. Puis c'est la chapelle de *Sidi Tebbi*; puis d'autres jardins analogues aux précédents; le chemin donne naissance à une bifurcation qui monte à l'angle S.-E. du rempart dont lui-même il demeure séparé par des vergers. D'autres embranchements perpendiculaires ou obliques descendent vers la rivière, la plupart plus ou moins encaissés, bordés de roseaux descendant au travers des champs étagés sur des terrasses, coupés de roseaux et parsemés de quelques oliviers, au milieu desquels on

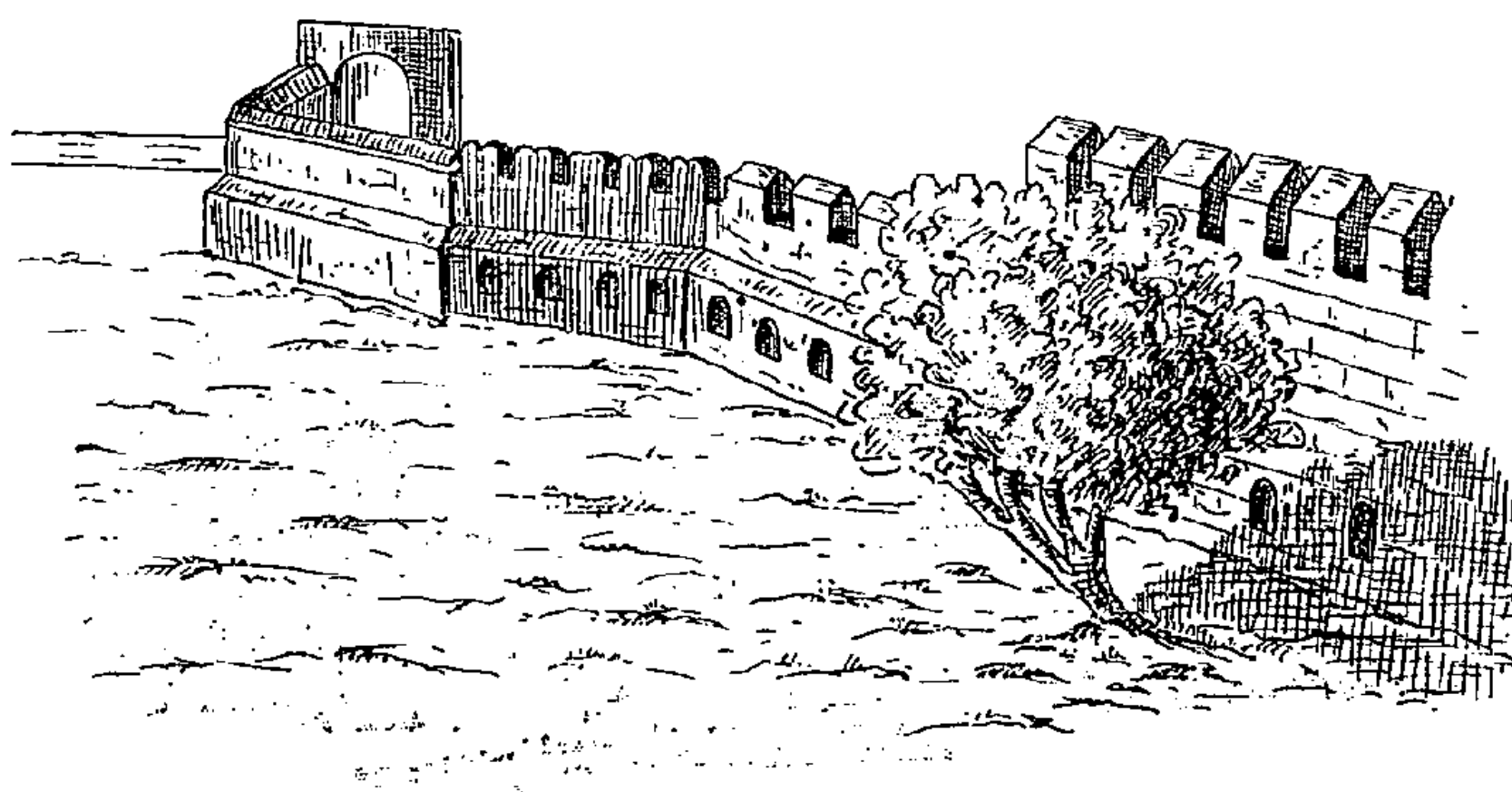


Fig. 20. — Angle sud-ouest du rempart, à l'intérieur. (A. J.)

remarque la haute taille de deux ou trois peupliers. Après que l'on a dépassé *Sidi Tebbi*, on trouve la route bordée vers son bord aval de décombres, de fumiers, de tas d'ordures, séjour préféré des cochons des Espagnols.

III. — *Front Ouest.*

Dans cette partie, le rempart est d'abord en plaine, puis il monte les premières pentes du *Djebel Darsa*.

1° *De l'angle S.-O. de l'enceinte à Bâb Et-Toût.* — Le

rempart est ici bien dessiné presque d'un bout à l'autre ; il court sur le plateau. Pas de fossé ; un simple mur comme il est dit au début, à propos de généralités. Il fait plusieurs angles rentrants et sortants ; quatre ou cinq sortes de petites tours ou bastions s'élèvent aux angles rentrants (*sic*), sans canons, avec embrasures et meurtrières, mais sans caractère architectural ni valeur militaire. C'est une bizarre idée que d'avoir été les placer dans les angles rentrants. En partant de la tour située à l'angle S.-O. de l'enceinte, le rempart est intérieurement contigu à un grand terrain vague dit de El-Hâdj El-Lebbady ; il est muni d'une banquette pour tireurs, étroite et haut située. On n'y pourrait accéder que par des échelles. Le mur est crénelé. Puis il cesse et est remplacé par le mur extérieur d'un fondouq contigu à l'hôtel Calpe. Ce fondouq a quelques fenêtres donnant au dehors de la ville. Ensuite viennent les murs analogues d'un autre fondouq et ceux des maisons voisines. Puis le rempart reprend sa forme ; mais alors il est contigu au « *Fondouq Ez-Zera'* » donc les échoppes du fond s'adossent contre lui. Intérieurement donc sa crête dépasse de très peu les toits de ces échoppes qui, étant plats et peu inclinés, remplacent avantageusement la banquette pour tireurs. Le mur est de nouveau crénelé dans cette partie, et il le demeure maintenant jusqu'à la fin.

Le rempart est ensuite contigu à la rue dite *Beïn el-Asouar*. Il fait encore plusieurs détours ; c'est le même type de mur qu'au début, près de la tour d'angle. Quelques meurtrières existent dans la partie inférieure du mur vers Bâb Et-Toût.

Extérieurement, les abords du rempart ne sont pas toujours libres ni faciles à approcher, car sur une grande partie de sa longueur règnent des jardins plus ou moins occupés par des arbres fruitiers, coupés de haies de roseaux et de ronces et parcourus par des rigoles d'arrosage. Mais si ce terrain est assez couvert, en revanche il est abso-

lument plat. Quelques chemins sinueux traversent cette zone, à quelque distance du rempart dont le pied même ne peut être suivi qu'assez difficilement et par un piéton seul.

2° *De Bâb Et-Toût à Bâb En-Nouadeur*. — Le rempart continue à se développer sur le plateau, mais il fait un angle brusque, presque droit, avec sa partie précédemment

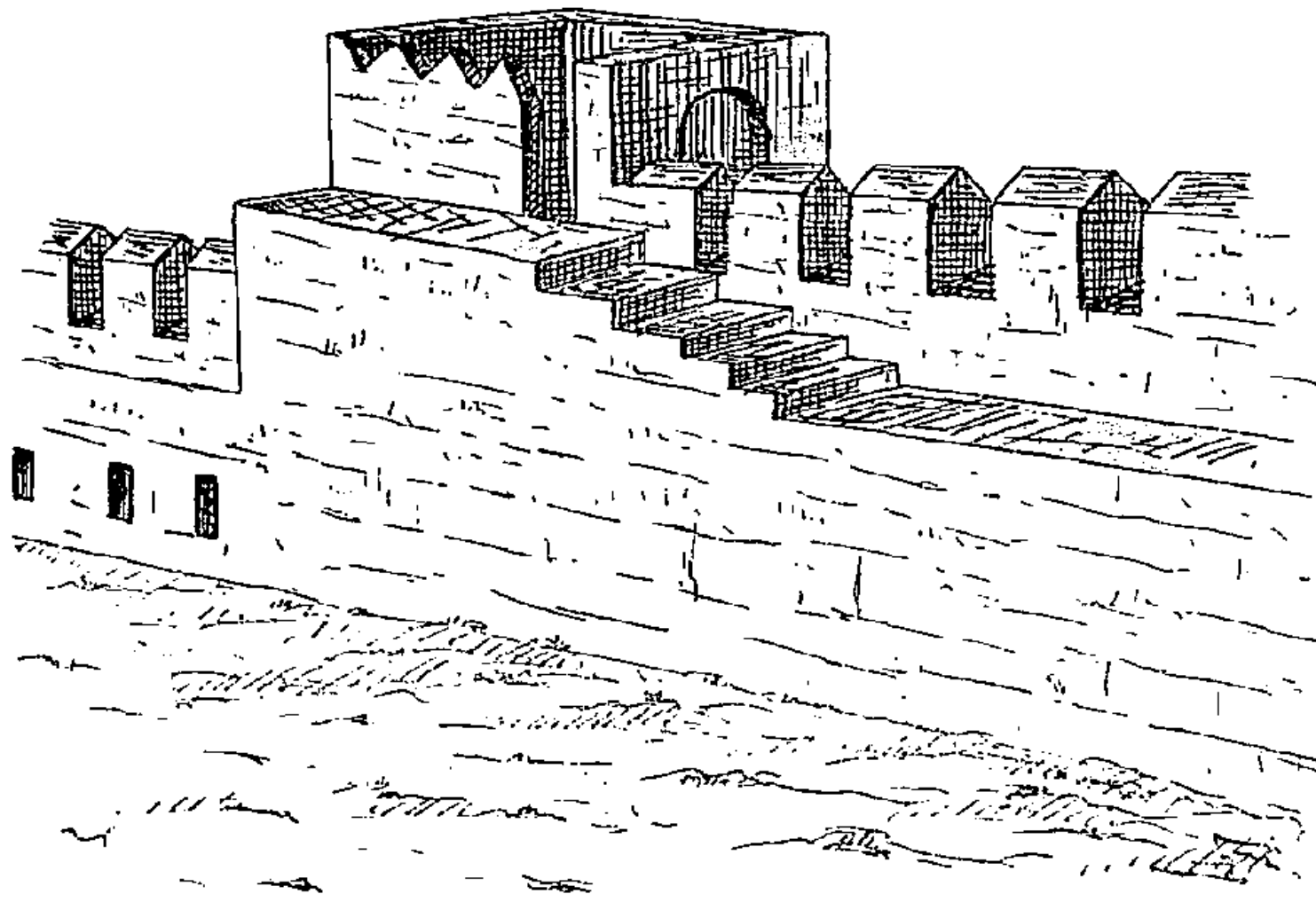


Fig. 21. — Bastion près de l'hôtel Calpe, vu de dedans. (A. J.)

décrite, dessinant ainsi vers l'extérieur de la ville un très grand saillant.

Il court d'abord presque Est-Ouest, longeant la route de Tanger sortie par Bâb Et-Toût et qui demeure à l'extérieur par rapport au mur. Puis il fait un angle brusque, tourne au N. et va aboutir, après quelques 60 mètres, à un gros bastion massif qui flanque *Bâb En-Nouadeur*; celle-ci se trouve un peu en retrait vers l'Est.

Le rempart, dans toute cette partie, est un simple mur haut de 4 à 5 mètres, couronné de créneaux en mauvais état; épais de 0^m,80 au maximum, à la base; pourvu inté-

rieurement d'une banquette; il est absolument du même type que dans la section précédente, aux abords de Bâb Et-Toût; tous les 60 mètres environ on trouve une petite tour.

La première est pentagonale; elle a été couronnée de créneaux aujourd'hui démantelés.

La deuxième est un peu plus compliquée, et d'un effet plus artistique. Son plan, à la base, est un octogone orthogonal, à deux angles rentrants; au sommet c'est un hexagone entièrement convexe.

Les deux niches formées au pied de la tourelle par les angles rentrants sont couronnées de voûtelettes formées de trois portions cylindriques en berceau qui s'entrecourent. Des créneaux en merlons la couronnent. Sur chacune des faces du sommet s'ouvre une embrasure actuellement bouchée aux trois quarts et convertie en meurtrière.

Au coude du rempart s'élève une troisième tour pentagonale, à pied élargi, empâté, couronnée par des merlons; sur chaque face on voit la trace d'une ogive sans que l'on puisse dire si c'est une ancienne baie ogivale aveuglée ou une fausse baie que les couches de chaux accumulées lors des blanchiments successifs du rempart ont à moitié masquée.

Aucune de ces tourelles n'est plus élevée que le rempart. La batterie qui flanque Bâb En-Nouadeur est établie dans un bastion quadrangulaire en saillie, à pied épaté, épais, couronné de merlons. Cinq embrasures s'ouvrent sur la face O., laissant passer les gueules de cinq vieux canons; la face sud porte trois embrasures dont une est bouchée; elle n'est donc armée que de deux canons; mais l'un est de modèle assez récent. Enfin les trois ou quatre embrasures qui regardent le N., dominant le chemin qui, de Bâb En-Nouadeur, va aux fours à poterie, sont toutes bouchées.

Extérieurement le plateau qui porte le rempart est nu

aux abords de celui-ci, couvert de champs de céréales où, jusqu'à une distance de 200 mètres environ, ne se trouve aucun obstacle permettant de s'abriter. Mais les rochers, les premières pentes du Djebel Darsa et les terrasses qui s'y appuient sont toutes voisines et offrent des abris assez commodes.

3° *De Bâb En-Nouadeur à l'angle N.-O. du rempart.* — Le rempart monte la pente rapide du Djebel Darsa, parmi les rochers et les plantes sauvages, flanqué de quelques

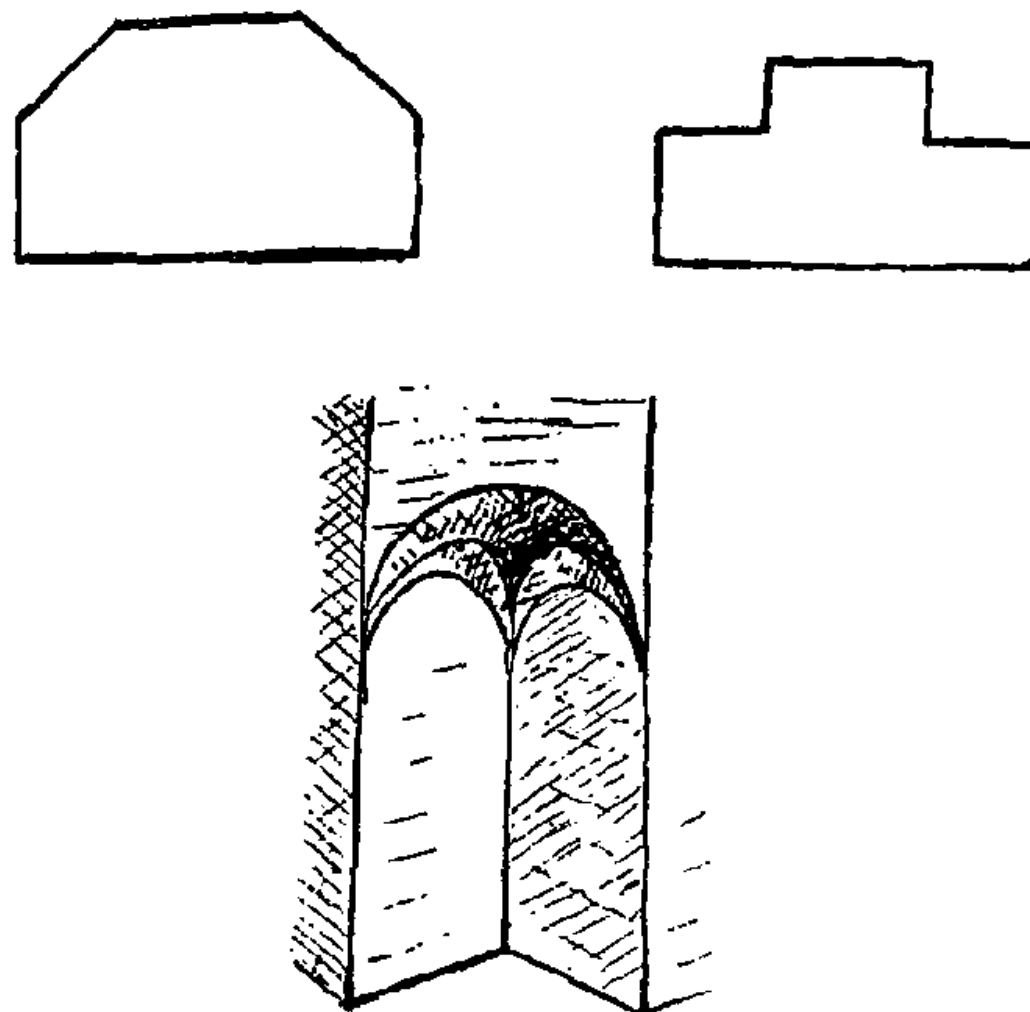


Fig. 22. — Vue de face d'une des niches de base. (A. J.)

bastions. Jusqu'au premier, ses abords sont embarrassés de jardins, de ravineaux, d'épaulements de terre ou de rochers, de haies de roseaux, de ruines d'habitations, de fours à poteries qui en rendent l'approche à peu près impossible, et ce sur environ 60 mètres. Plus haut, on trouve quelques traces d'une ancienne route qui a dû être bien construite en lacets sur les pentes très raides de ce versant, et qui devait servir à faciliter l'accès, par l'exté-

rieur, des bastions supérieurs. Elle avait, sans doute, été établie par les Espagnols. Mais il en reste bien peu de chose ; on ne saurait aucunement l'utiliser actuellement, et l'ascension est pénible, au travers des assises de son roc, qui se présente en énormes têtes arrondies, en gradins élevés, tandis que des plantes épineuses poussent dans ses anfractuosités.

Mais si les abords du rempart sont encombrés et d'un parcours difficile à l'extérieur, ils ne le sont guère moins à l'intérieur, où ils présentent le même caractère. Ils offrent seulement l'avantage d'être à peu près constamment dénu-

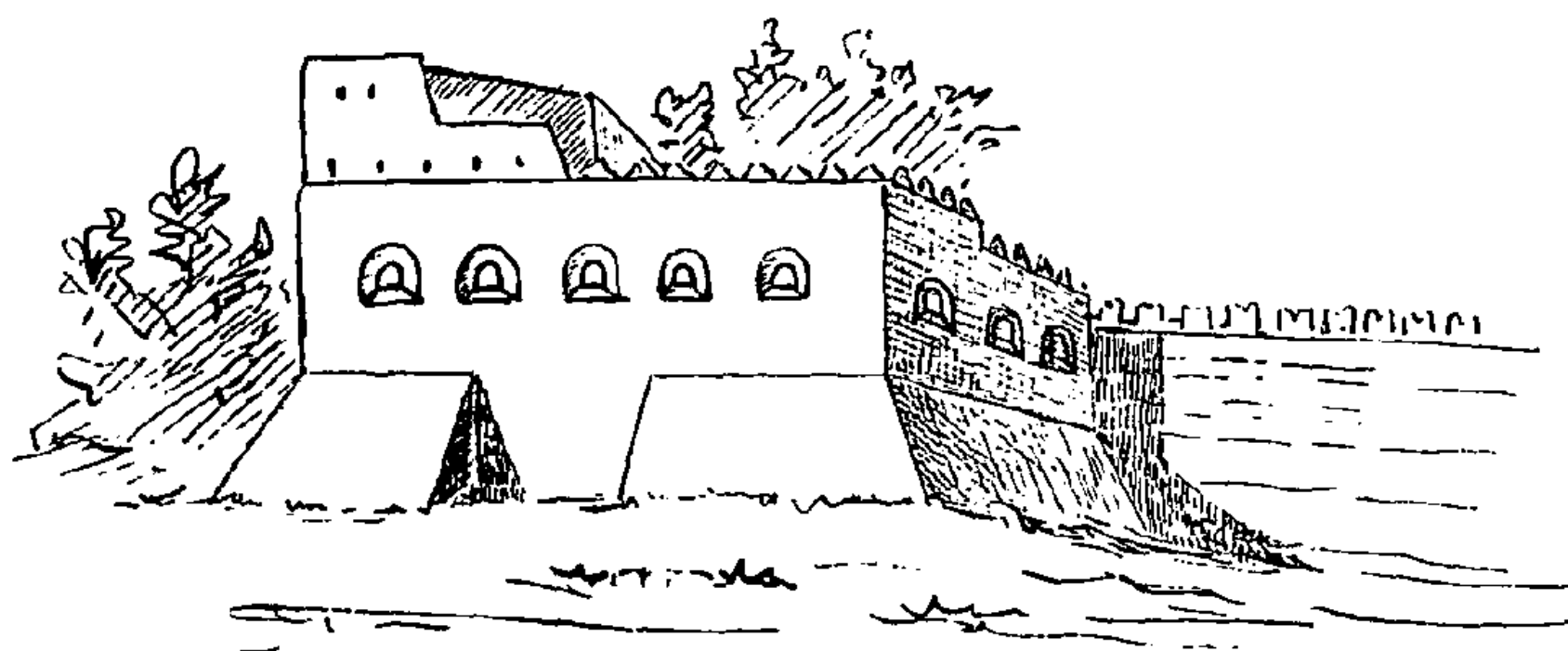


Fig. 23. — Batterie de Bâb En-Nouâdeur. (A. J.)

dés et vides, car cette partie de la ville est trop accidentée pour qu'on l'ait encore bâtie. Vers le bas de la pente seulement il y a quelques maisons, qui sont voisines du rempart sans y être absolument accolées, et qui le dominent de leurs terrasses. C'est uniquement dans la partie tout à fait inférieure et immédiatement attenante à Bâb En-Nouadeur que le mur se flanque enfin directement à l'intérieur d'un certain nombre de masures et de maisons de petite apparence.

La portion du rempart qui court de Bâb En-Nouadeur à une première tourelle a des créneaux, mais plus haut il n'y

en a plus; en revanche des meurtrières sont pratiquées à la base du mur, à une hauteur qui peut atteindre environ 1^m,80 ou 2 mètres au-dessus du sol. Mais elles doivent être de peu d'utilité, car un gros épaulement rocheux, à 80 mètres de là environ, permet de s'en défilier assez commodément.

On trouve dans cette section trois tourelles qui, par ex-

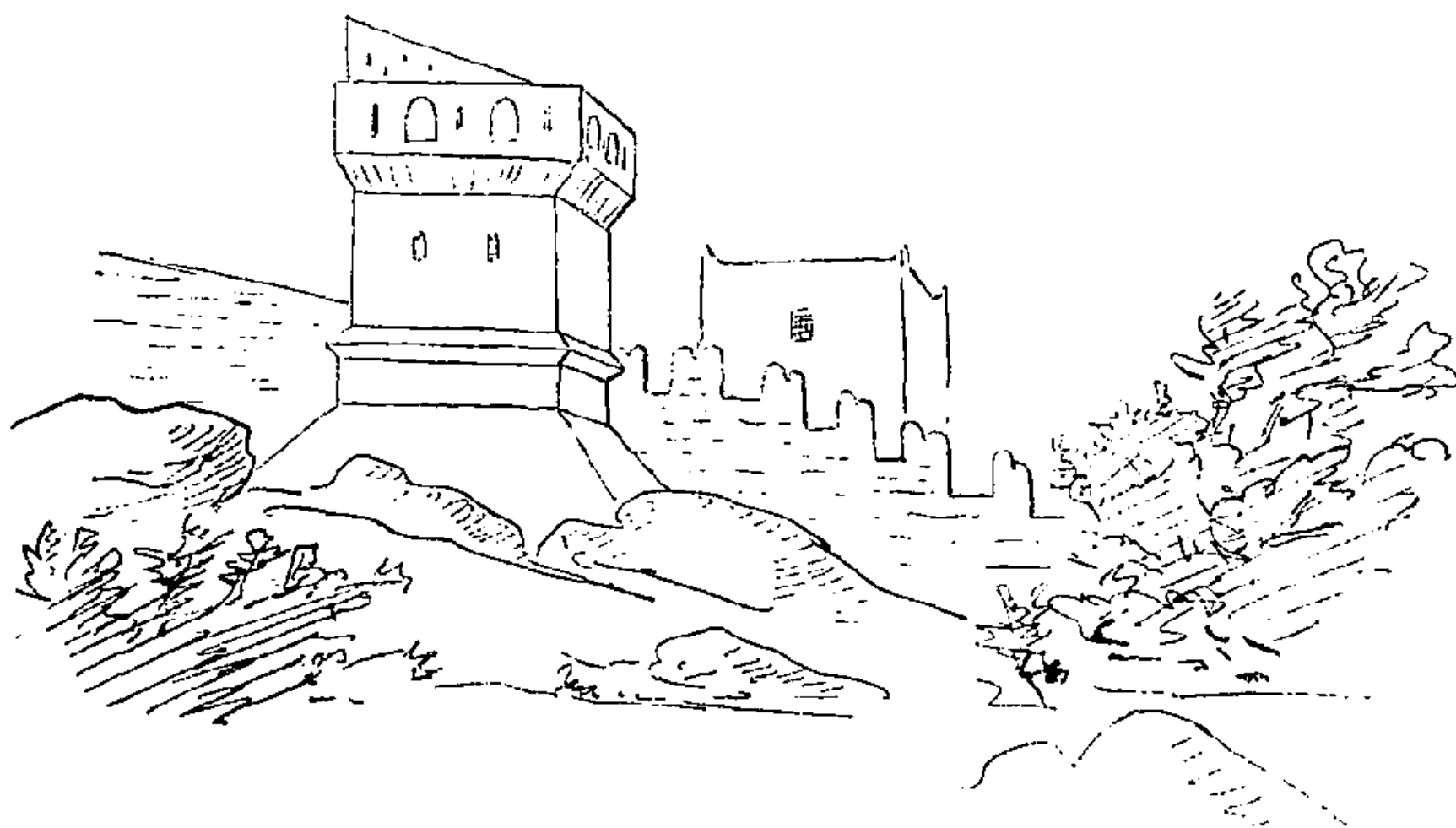


Fig. 24. (A. J.)

ception, sont beaucoup plus élevées que le couronnement des courtines :

1° Une première tourelle à 60 mètres environ de Bâb En-Nouadeur, carrée, massive, compacte, construite en briques, sans embrasures, mais avec des meurtrières ;

2° Une deuxième tourelle, à peu près à 60 ou 80 mètres de la première. C'est un ouvrage assez singulier et assez typique, consistant essentiellement en un cube de maçonnerie qui surmonte une pyramide tronquée à base très large, et surmonté lui-même d'un mâchicoulis qui règne tout alentour. Le parapet de ce mâchicoulis est percé par deux embrasures-fenêtres sur chaque face (sans canons

actuellement) et de trois meurtrières. Une sorte de mur-
rette, plus élevée que le reste du parapet, protège en outre
les défenseurs de la tour, du côté du Nord, contre le tir
plongeant que pourraient exécuter des ennemis postés sur
la plate-forme de la montagne, à 30 ou 40 mètres plus
haut. Enfin une grosse corniche, à profil triangulaire, fait
le tour de la construction, à peu de hauteur au-dessus de
la base et achève de lui donner un aspect des plus singu-

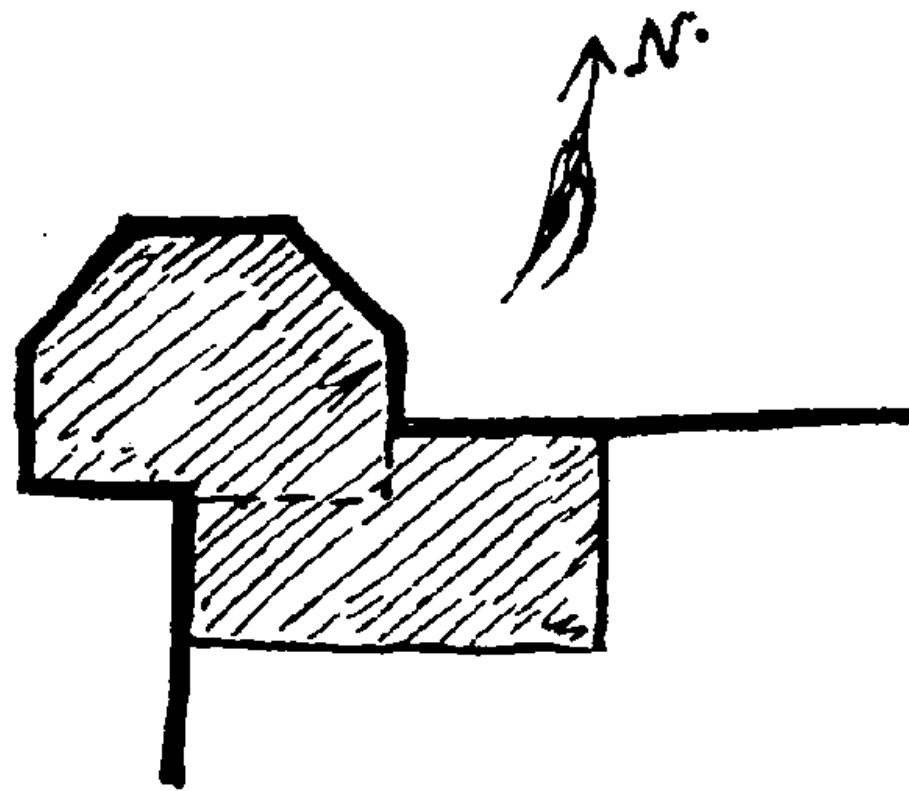


Fig. 25. (A. J.)

liers. Remarquez que cette tourelle est la seule de tout
Tétouan qui porte un mâchicoulis;

3° C'est au-dessus de ce bastion que les abords du rem-
part se dénudent complètement, aussi bien intérieurement
qu'extérieurement. Le rempart continue, simple mur sans
créneaux, élevé au maximum de 4 mètres, jusqu'au bas-
tion de l'angle N.-O.; ce bastion se trouve à 80 mètres
environ du précédent. En plan, il affecte la forme d'un
hexagone irrégulier, entièrement convexe et fortement
en saillie sur l'alignement du mur, aussi bien d'un côté
que de l'autre. Mais il est flanqué intérieurement d'un
petit bâtiment en forme de carré long, qui peut servir de
corps de garde et de dépôt pour les munitions. Son aspect

n'est guère moins singulier que celui de la tourelle précédente. C'est encore un prisme en maçonnerie, à section carrée, surmonté d'un parapet à créneaux, tandis que sa base s'épate encore largement comme d'habitude; mais ce

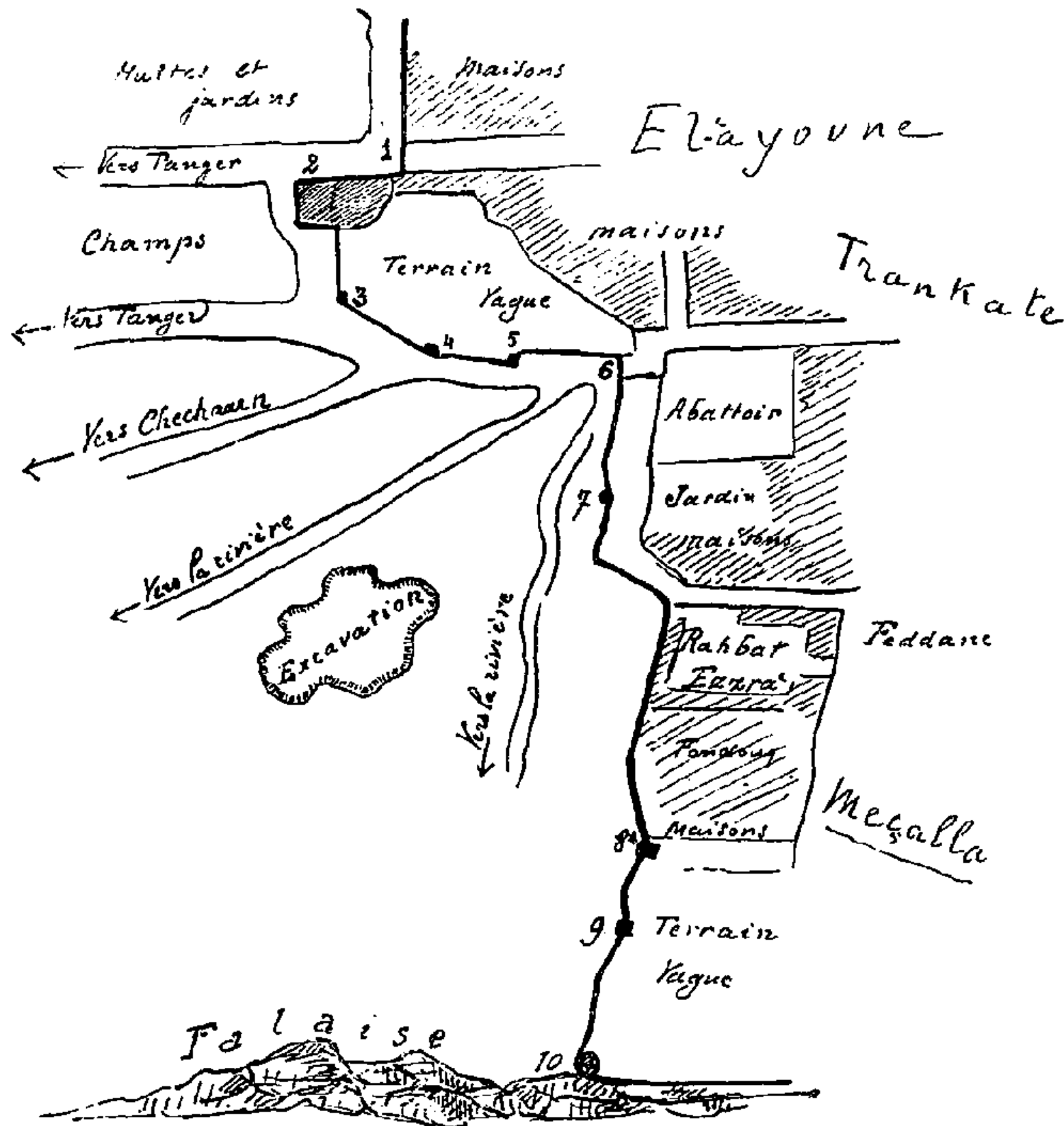


Fig. 26. — Croquis du front ouest du rempart, de l'angle S. O. à Bâb En-Nouadeur. (A. J.)

1. Bâb En-Nouadeur. — 2. Batterie bastion. — 3, 4, 5. Tourelles. — 6. Bâb Et-Toût. — 7, 8, 9, tourelles. — 10. Tour d'angle.

qu'il y a de particulier dans les créneaux, c'est qu'on en trouve de forme, de grandeur différentes, groupés assez irrégulièrement. Et ce qu'il y a d'assez original aussi, ce sont les merlons d'angles, à deux faces. Bien que cet

ornement soit très fréquemment employé à Tétouan dans l'architecture même domestique, il ne se voit pas bien souvent sur le pourtour de l'enceinte. Ce petit ouvrage est pourvu de meurtrières, mais n'a pas de créneaux.

IV. — *Front Nord.*

Une seule section forme cette partie du rempart, puisqu'elle n'est percée d'aucune porte. Elle va de l'angle N.-O.

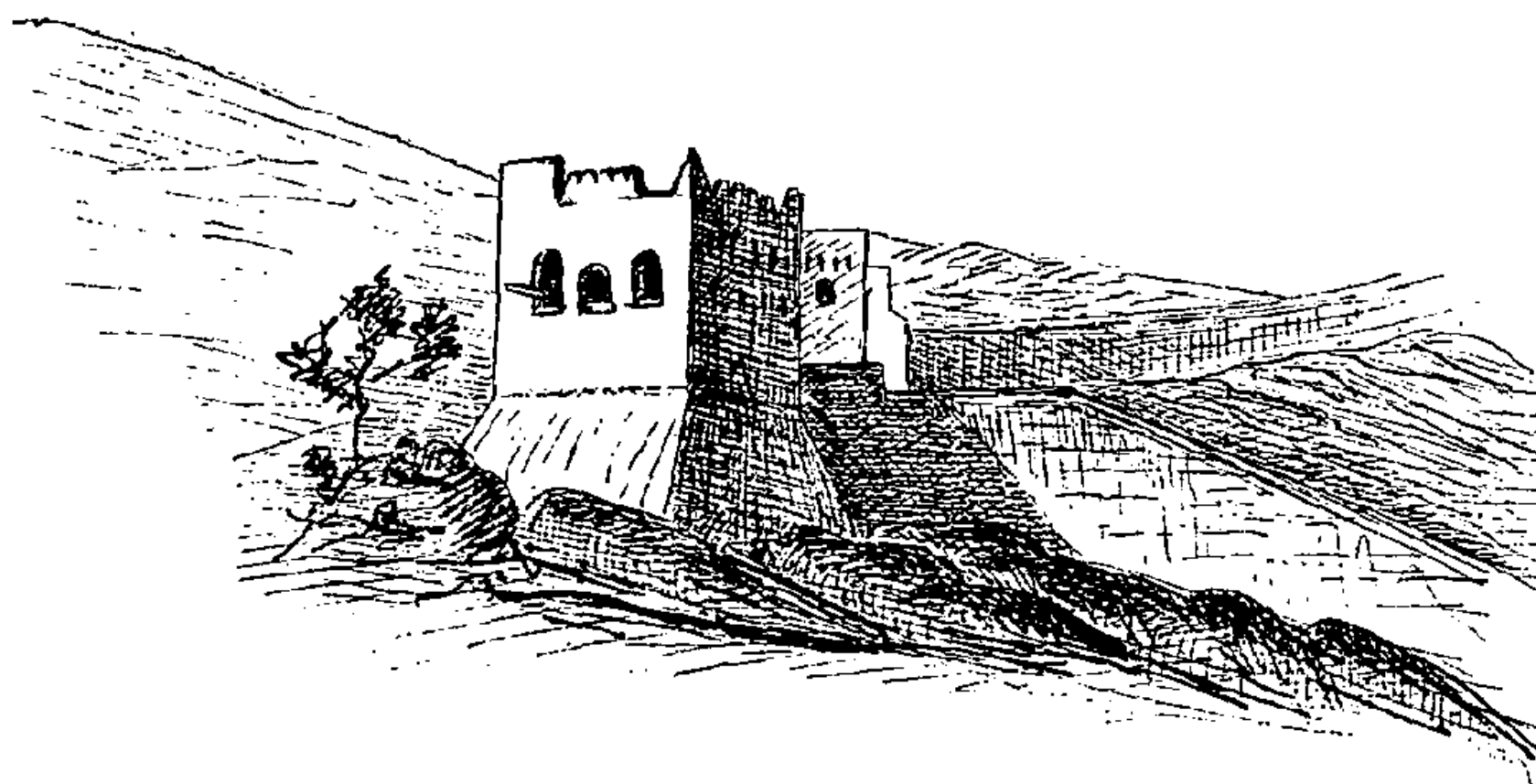


Fig. 27. — Angle N.-O. du rempart. (A. J.)

de l'enceinte, flanquée d'une tour, comme nous venons de le voir, à la Qaçba qui flanque l'angle N.-E., sur environ 300 mètres de longueur.

C'est un mur sans créneaux avec des meurtrières par places, en d'autres non ; n'ayant presque nulle part la banquette pour tireurs indispensable.

Deux tours hémicirculaires à demi ruinées en partagent la longueur à peu près exactement par tiers. Elles n'offrent aucune espèce d'intérêt, à aucun point de vue. Intérieurement, les abords du rempart sont complètement libres,

de même qu'extérieurement. Mais à l'intérieur ils sont en pente très rapide, tournés vers le centre de la ville, tandis qu'à l'extérieur ils sont assez peu accidentés; il y a là comme une sorte de méplat de la montagne, au pied de la dernière rampe qui est la plus rapide de toutes et qui conduit directement à la cime. Ce méplat, large d'une centaine de mètres à peine, est tout encombré de grosses têtes de roc, de touffes de palmiers nains et de broussailles naines qui rendent la marche difficile, mais forment par contre autant d'abris très commodes. C'est son rebord qui suit le rempart à peu près exactement. Il s'en écarte un peu quelquefois, cependant, pour s'établir sur la pente même, au-dessous, de sorte qu'alors sa crête est à peine à hauteur du rebord même, bien qu'une vingtaine ou qu'une trentaine de mètres seulement l'en séparent.

III

LES PORTES.

Six portes donnent accès dans la ville; une septième, que l'on appelait *Bâb Es-Sa'ida*, ayant été bouchée depuis longtemps déjà.

Celles qui subsistent sont, en partant de l'O. pour aller vers le S. et continuant à faire le tour de l'enceinte :

Bâb En-Nouâdeur (باب النوادر).

Bâb Et-Toût (باب التوت).

Bâb Er-Remouâz (باب الرموز).

Bâb El-'Oqla (باب العفلة).

Bâb Ej-Jièf (باب الجياو).

Bâb El-Meqâbeur, (باب المغابر), quelquefois aussi appelée, mais improprement *Bâb Sidi El-Mendri* (باب سيدي المندي) parce qu'elle est voisine du tombeau de Sidi El-Mendri.

La première, qui se trouve au N.-O. de la ville, donne accès au quartier dit *El-'Ayoûn* (العيون). Un chemin en sort pour aller aux fours à poteries et aux ateliers de céramique.

La seconde, à peu près au milieu du front O. de l'enceinte, livre passage à la route de Tanger. Elle donne sur les quartiers dits *Et-Trankat*, sur l'abattoir, et est voisine du Feddân, ou grande place de la ville.

La troisième, Bâb Er-Remoûz, qui occupe assez approximativement le milieu du front S. des remparts, donne passage à la route qui conduit à la mer et que suivent les charrettes et les bêtes lourdement chargées; elle s'ouvre

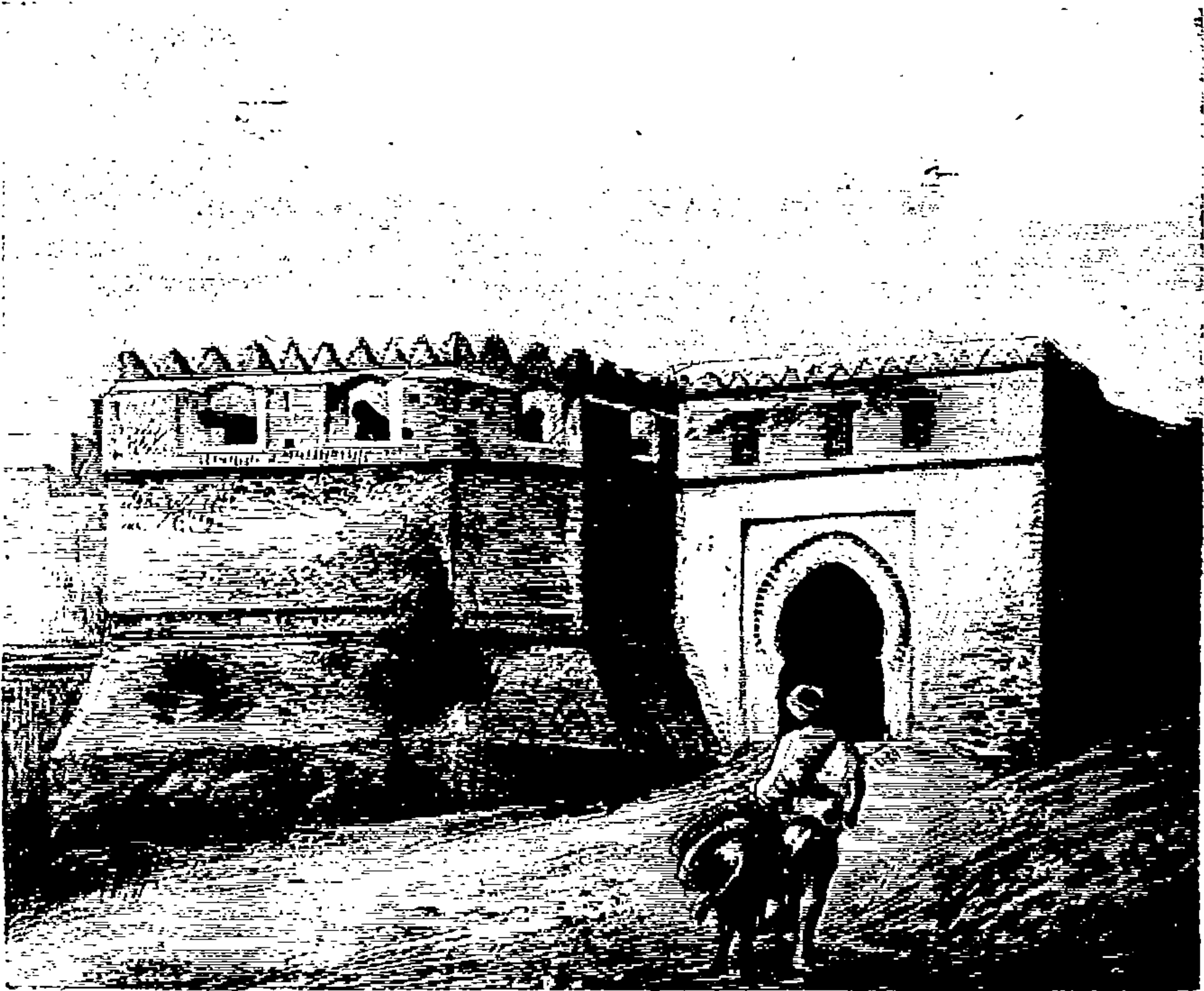


Fig. 28. — Bâb el-'Ogla : un coin de la batterie. (Phot. Gof.)

sur le quartier européen et israélite moderne, est voisine du *Mellah*, des quartiers de *Seqya Fouqiya* et de celui dit *El-Meçalla*.

Bâb El-'Ogla est peut-être la plus fréquentée, car c'est par elle que sort de la ville la route qui va à la mer, que

suivent tous les cavaliers, les voyageurs, les bêtes peu chargées, et que rejoint, à quelques dizaines de mètres de la ville, la précédente. Bâb El-'Oqla est très voisine de l'angle S.-E. des fortifications. Elle confine à un quartier tranquille qui porte son nom.

Bâb Es-Sa'ida se trouvait tout à côté de la mosquée de *Sidi Es-Sa'idi*.

Bâb Ej-Jièf, dans l'arc de cercle décrit par le rempart, sur le front E. autour du cimetière musulman, est peu fréquentée, sauf par les personnes qui vont à leurs jardins ou qui en reviennent, car elle donne intérieurement sur un quartier tranquille, humble, et extérieurement sur des jardins. Elle livre passage à un sentier qui, d'une part va rejoindre la route de Ceuta en traversant le cimetière, d'autre part se continue autour des remparts pour former un chemin de ronde sur lequel se greffent, comme nous l'avons dit, plusieurs embranchements desservant les jardins.

Bâb El-Meqâbeur, plus au N. mais toujours sur le front E., est au contraire une grande porte très fréquentée, parce que c'est par là que sort la route de Ceuta, bordée de hameaux au pied de la montagne, et aussi parce qu'elle est contiguë au cimetière où se rendent souvent les femmes en grande affluence. Intérieurement, Bâb El-Meqabeur est attenante aux *tanneries*.

Ces portes ont quelques caractères communs; celui, par exemple, de s'ouvrir dans des prismes de maçonnerie bar rant le chemin à l'entrée de la cité et de se fermer au moyen de deux battants blindés de fer. Elles ont été évidemment disposées pour concourir à la défense de la place en cas d'attaque; mais il en est de même de toutes les portes de villes que l'on construisait autrefois, il n'y a pas encore longtemps même. Toutefois leur ornementation varie assez pour leur donner, à chacune, un aspect particulier qui mérite une petite description spéciale.

D'autant que c'est là encore un de ces spécimens de l'architecture ancienne du pays qui disparaîtra peut-être dans un avenir prochain, comme ont déjà disparu en d'autres lieux trop de ces belles œuvres du temps passé.

Nous répèterons à propos de ces portes ce que nous avons dit à propos des remparts et des ouvrages de défense

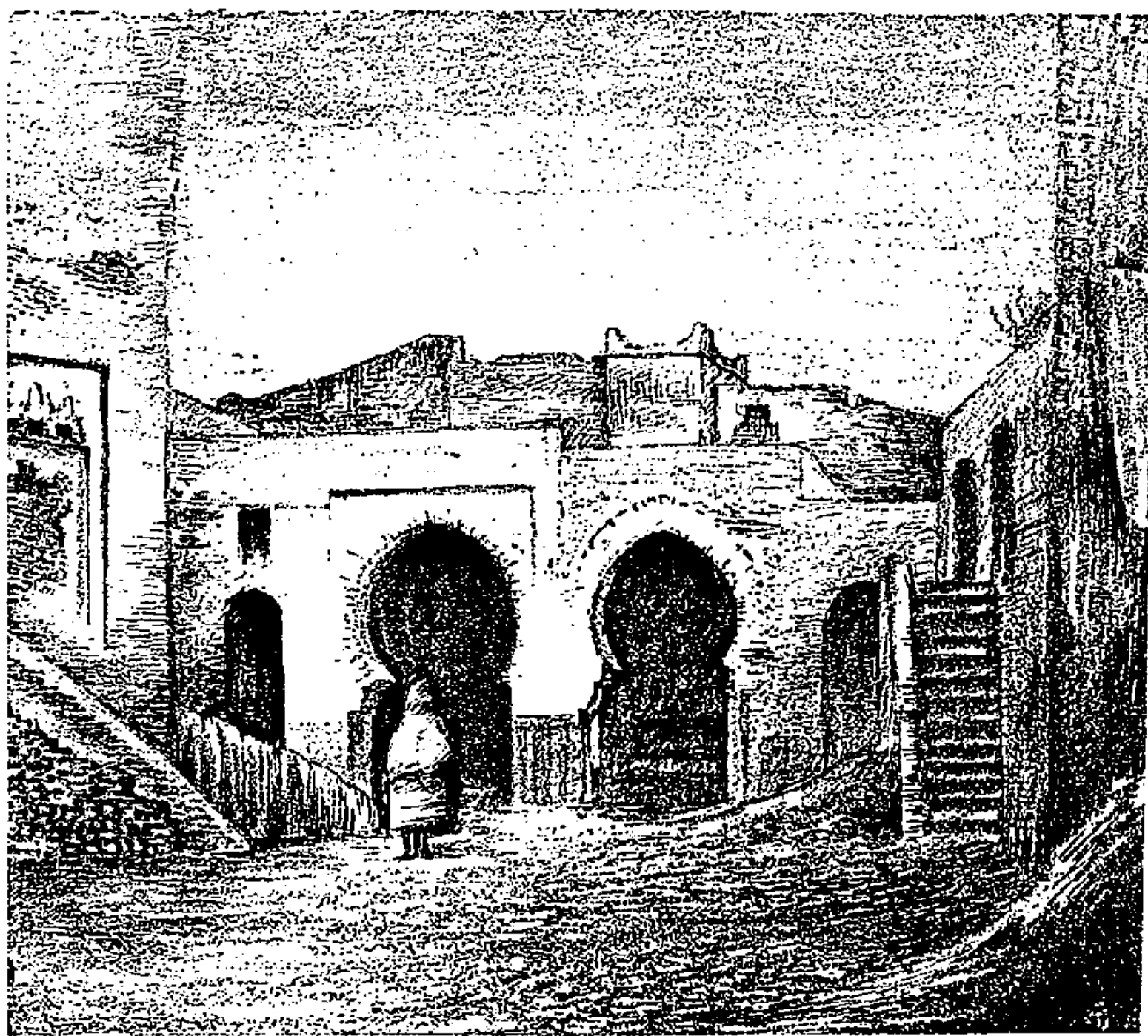


Fig. 29. — Bâb El-Meqâbeur. (Phot. Gof.)

en général; nous ignorons à quelle époque elles furent construites, sauf dans un cas particulier que nous verrons dans la suite.

Bâb En-Nouâdeur (La porte des javelles). — Cette porte a reçu ce nom parce que, autrefois, au moment des récoltes, on y déposait en grand nombre, avant de les battre, les javelles de céréales pour en former ces tas, ces

petites meules provisoires, appelées dans le pays En-Nouâdeur النّوادر (pluriel de نادر).

Dans le prisme en maçonnerie qui constitue la porte entière, s'ouvre une baie de peu de hauteur, limitée par un arc ogival dans les deux murs de tête; cet arc, très ouvert, s'encadre d'un feston sinueux; au-dessus, à quelque distance, court horizontalement une de ces corniches à consoles qui portent le nom de *ta'alib*, تَعْتِيب, dans l'architecture mauresque du pays, et qui n'a de



Fig. 30. — Type de la décoration de la porte dite de Bâb En-Nouâdeur. (A. J.)

remarquable que ses petites dimensions par rapport à la porte prise dans son ensemble.

Bâb Et-Toût. — Comme la précédente, cette porte s'étend en terrain plat. C'est une voûte en berceau pratiquée dans le prisme en maçonnerie, formée par l'intersection de deux cylindres dont les axes sont respectivement parallèles et perpendiculaires à l'axe des murs de tête. L'écartement de l'un de ces murs à l'autre est d'environ 3 m. Les baies qui s'y ouvrent sont encore limitées par des arcs ogivaux, mais leur dimension est plus en rapport avec celle de l'ouvrage entier, et la décoration du mur extérieur en fait un assez joli petit monument. Cette décoration consiste en un double cordon ogival, produit par le retrait du mur, qui se prononce davantage en approchant de la baie. Le cordon intérieur est festonné en fer à cheval

et circonscrit celle-ci. Celui du dehors consiste en une série de toutes petites ogives flamboyantes, accolées et séparées

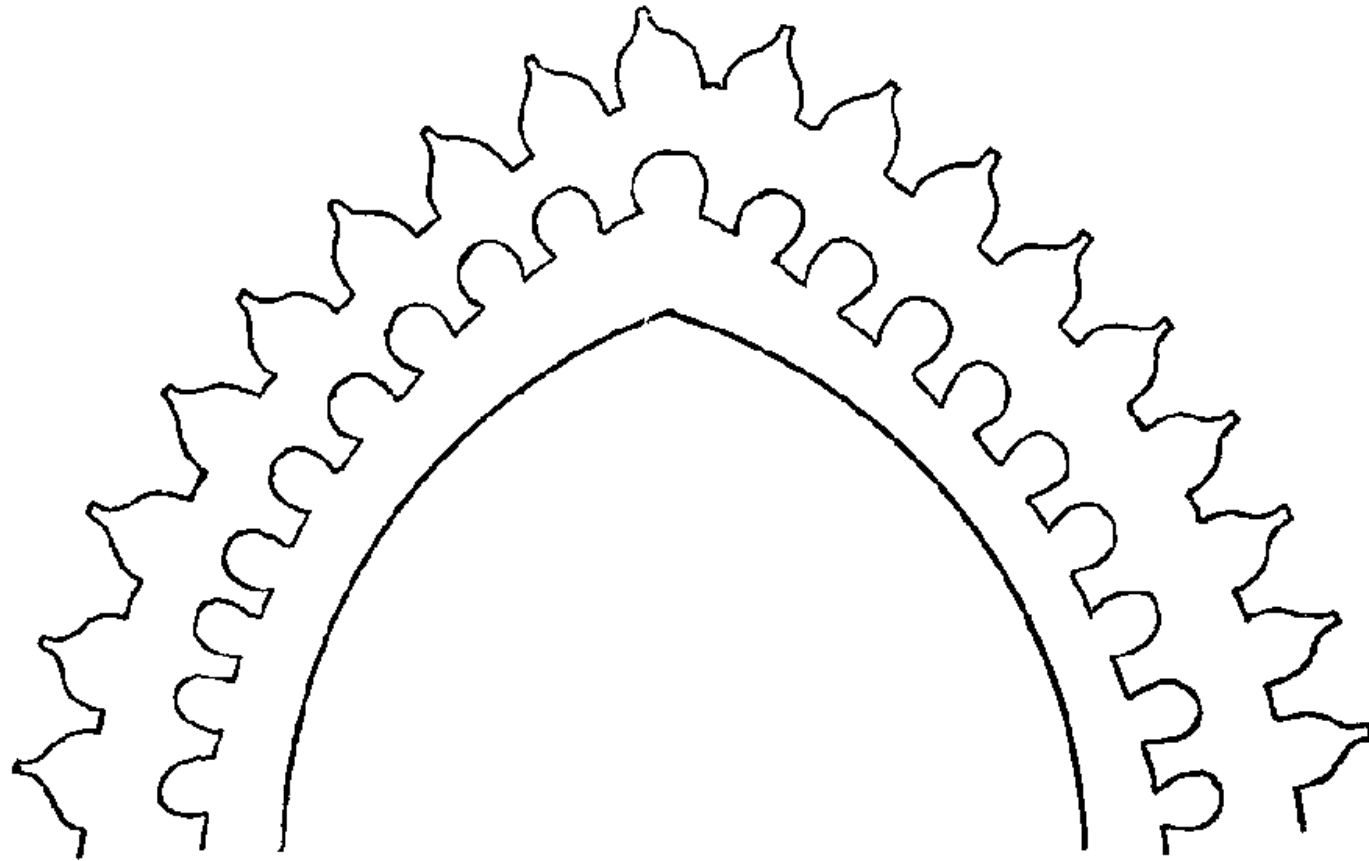


Fig. 31. (A. J.)

au pied par des portions rectilignes de peu de longueur. Un couronnement de merlons dentés complète le caractère

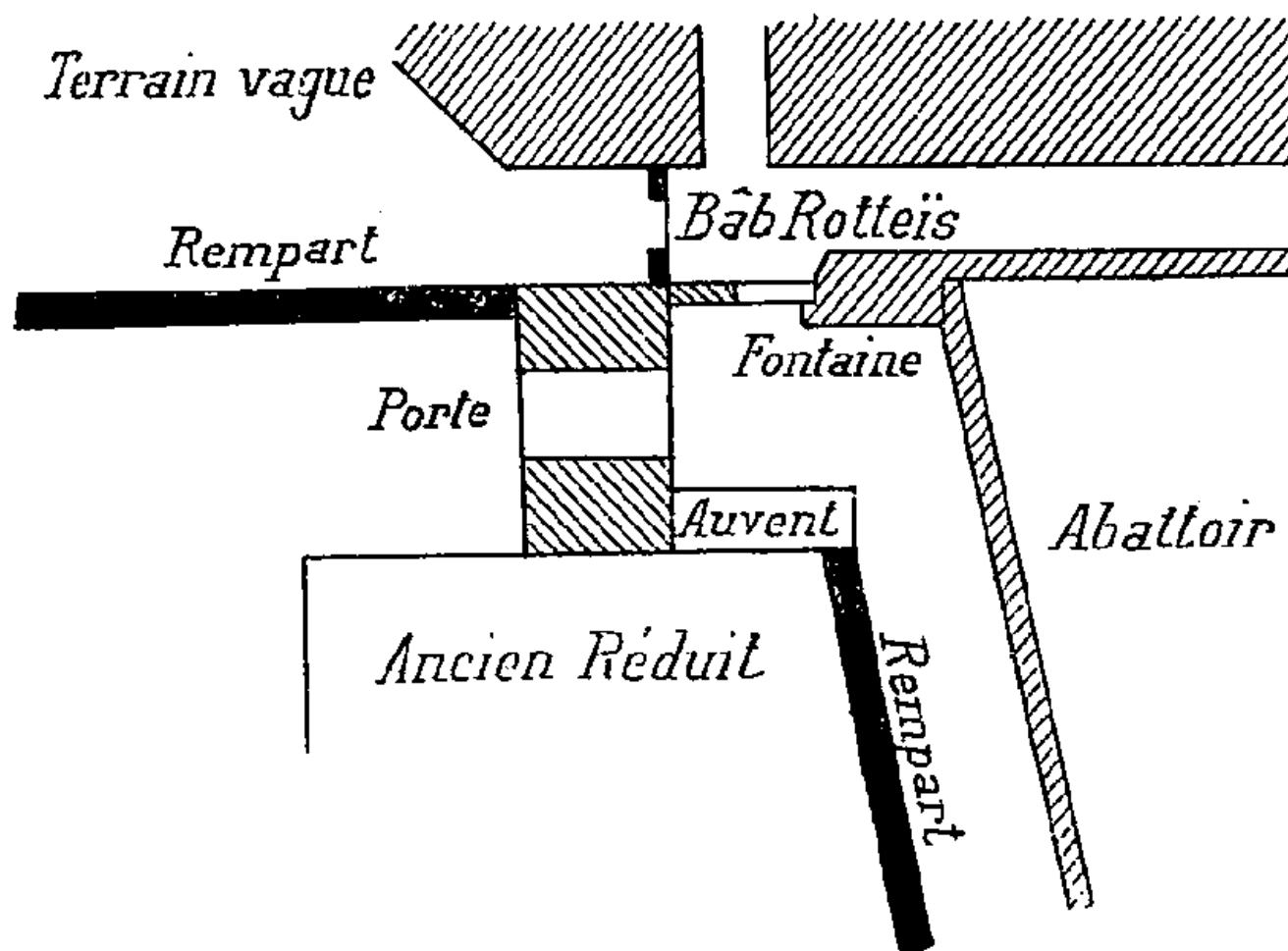


Fig. 32. (A. J.)

oriental de cette porte. A la partie supérieure de la construction se trouve une sorte de chambre contenant deux

bouches à feu, dont les embrasures-fenêtres s'ouvrent sur l'extérieur dans la partie la plus méridionale de la face ouest de la construction, c'est-à-dire qu'on les a à sa droite lorsque, placé sur la route de Tanger, on regarde le rempart.

Attenante à la porte on trouve, à droite, lorsqu'on est placé de même, une murette en briques, de 1^m,80 de haut environ, percée de meurtrières et que limite une sorte de petit réduit, établi jadis par les Espagnols.

Attenante aussi à la porte, mais à l'intérieur, on en voit une deuxième qui présente à peu près le même aspect, et qui s'ouvre sur la rue dite El-Outiya; puis, à côté, la belle fontaine dite de Bâb Et-Toût, et enfin, vis-à-vis, une sorte d'appentis en maçonnerie, servant de corps de garde et de lieu de repos pour le gardien et le percepteur des droits d'octroi.

Le nom de Bâb Et-Toût (*porte du mûrier*) est dû à ce que, autrefois, il s'élevait auprès, dit-on, un très bel arbre de cette espèce. Une inscription, dont nous reparlerons ailleurs, se trouve sur l'arc contigu à la porte et à la fontaine.

Bâb Er-Remoùz. — Ce nom vient de celui de *Mohammed Er-Remoùz* (محمد الرموز), propriétaire voisin de l'endroit où fut construite cette porte. La porte actuelle a été construite par les Espagnols pour livrer passage à un chemin de communication avec la mer, qui fût praticable aux charretiers. A la même époque ils rebouchèrent l'ancienne Bâb Er-Remoùz, qui se trouvait tout à côté, à une vingtaine de mètres de là, plus à l'Est, mais dont la direction était perpendiculaire à celle de la construction actuelle. Celle-ci se trouve, en effet, en travers du rempart, qui fait un ressaut à son niveau (voir croquis du front S. de l'enceinte). Elle s'élève sur une forte pente que gravit la route de la mer. Elle comprend une voûte cylindrique, à axe perpendiculaire au chemin et parallèle aux murs

de tête ; ceux-ci sont écartés de 4 à 5 mètres ; ils sont percés de deux arcs ogivaux, outrepassés, à pieds droits, très courts (2 mètres au maximum) ; à droite, quand on regarde vers l'extérieur, on a une petite loge de gardien, attenant à la construction ; à gauche, vis-à-vis, parallèlement à l'axe du chemin, une ancienne fontaine, aujourd'hui tarie, consistant en une murette dans laquelle s'inscrit un enfoncement limité par un arc ogival sans aucun ornement et au pied de laquelle se trouve une auge des plus simples.

Un peu plus loin, du même côté, une sorte de réduit, enclos de quelques mètres carrés de superficie, limité par un petit mur et donnant accès au premier étage de la porte qui surmonte la voûte ; c'est un carré bordé de murs d'environ 2 mètres de hauteur. Deux embrasures aujourd'hui bouchées par des pierres, laissant deux meurtrières, s'ouvrent dans la tête, en aval de la porte, celle qui regarde la route.

Somme toute, cette porte ne présente aucun intérêt architectural.

Bâb El-'Oqla. — Sorte de prisme droit, rectangulaire, accolé au rempart, large de 3 à 4 mètres, long d'une dizaine, traversé par une voûte cylindrique de peu de largeur, à axe parallèle aux murs de tête, longue de 3 à 4 mètres ; dans ses murs de tête s'ouvrent deux arcades ogivales. L'arcade qui regarde l'extérieur est entourée d'un feston ogival, aussi à dentelures ; le tout est inscrit dans une partie rectangulaire, en retrait de quelques centimètres sur le reste de la façade. Enfin une suite de moulures en forme de merlons dentés règne sur la face extérieure, au-dessus d'une petite plate-bande formant corniche. Mais il est à remarquer qu'elle ne couronne pas à proprement parler la construction, car ces moulures sont plaquées sur le faite du mur. Au-dessus, une sorte de chambre avec trois fenêtres grillées, petites, sur une

face extérieure, et une sur une face de côté, en retour sur le rempart. Cette chambre sert aux gardiens pour passer la nuit et aussi pour mettre les munitions de la batterie voisine.

Une autre petite chambre, dans laquelle se tient le gardien pendant le jour, s'ouvre dans le massif de maçonnerie qui constitue la porte, et donne sur l'intérieur. On l'a à sa gauche quand, de la ville, on regarde la porte. A droite, mais un peu plus haut, à quelques mètres de distance, on a un corps de garde, pièce de dimension moyenne, au rez-de-chaussée, donnant sur la rue qui va vers *Es-Souïqa*. Il est habituellement vide et inoccupé.

Bab El-'Oqla s'ouvre à l'extérieur sur une sorte de palier de peu d'étendue, limité par des pentes qui descendent vers la vallée; intérieurement toutes les voies qui y aboutissent sont très fortement inclinées; leur pavé glissant contribue encore à les rendre difficilement praticables aux bêtes de somme fortement chargées et aux montures surtout en temps de pluie.

Le nom de cette porte (la porte du puits ou des puits, ou des réunions de silos?) serait due à ce qu'autrefois, il y avait à côté une parcelle de terre dans laquelle se creusaient plusieurs puits, ou un puits, ou encore, selon d'autres, plusieurs silos, toutes choses qui peuvent porter le nom de *El-'Oqla* (العقلة).

Bâb Es-Sa'ida. — A côté de la fontaine attenante à la mosquée de Sidi Es-Sa'idi. Elle avait été ouverte peu de temps avant la guerre avec les Espagnols; et, par superstition, les Tétouanais la bouchèrent après que ces derniers eurent évacué la ville, car, disaient-ils, contrairement à son nom (*la porte heureuse*), elle ne leur avait pas porté bonheur.

Une autre raison pour laquelle elle fut bouchée et qui nous paraît plus sérieuse que la première serait la suivante : les prisonniers capturés et qui étaient introduits

en ville par cette porte, arrivés au horm ou refuge sacré de Sidi Es-Sa'ïdi, voisin de la porte, se cramponnaient aux murs de la qoubba, refusant d'avancer et se réclamaient de la protection du saint. Dès lors les gardes se trouvaient désarmés et impuissants. La fermeture de cette porte fut donc décidée et les prisonniers amenés à Tétouan prirent un autre itinéraire.

Cette porte subsiste encore, son ornementation est très

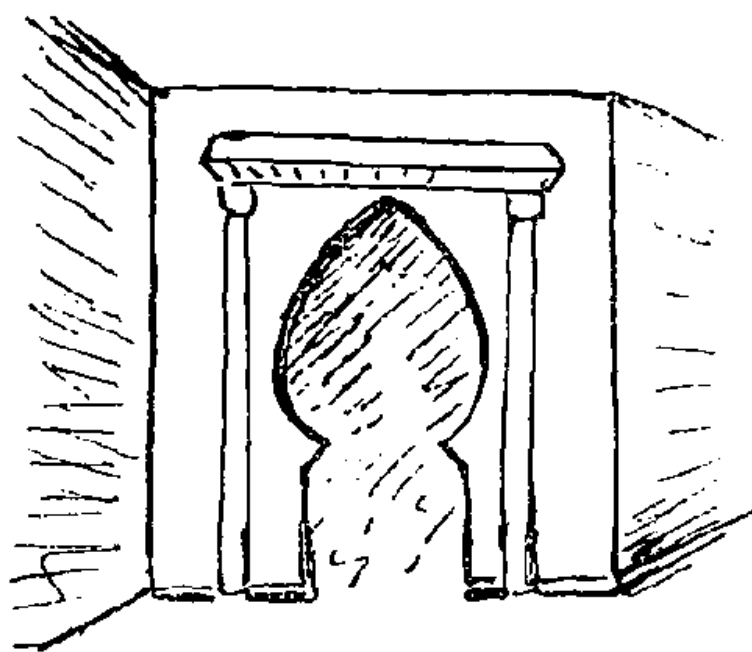


Fig. 33. — Type de la décoration de Bâb Sa'ïda. (A. J.)

simple, mais n'est pas disgracieuse. C'est une baie ogivale outrepassée, encadrée d'une corniche à consoles et de deux piliers droits, à section circulaire, hauts et un peu maigres qui supportent la corniche par l'intermédiaire de deux petits chapiteaux arrondis, insignifiants.

Elle ne donnait passage qu'à des chemins conduisant aux jardins et à un sentier de traverse rejoignant la route de Ceuta, à quelques centaines de mètres de la ville.

Bab Ej-Jièf (Porte des charognes). — L'étymologie de Bâb Ej-Jièf est la suivante : sous le règne de *Moulay Yézid*, quand *El-Hâdj 'Abd er-Rahman Achach* était qâïd de Tétouan, les Rifains tentèrent de s'emparer de la ville. Les Tétouanais résistèrent; le siège dura sept mois. Enfin les derniers furent vainqueurs; il y eut un grand massacre de Rifains auxquels on coupa environ 2.000 têtes qui furent

amoncelées à côté de la porte, dégageant au bout de peu de temps une odeur ignoble.

Cette explication, très vraisemblable, ne suffit pas à certains musulmans, qui prétendent que si la porte a reçu ce nom, c'est que par là sortent les convois funèbres des israélites, conduisant leurs morts à leur cimetière situé sur la pente du Djebel Darsa.

Bâb Ej-Jiéf n'a aucun caractère architectural. L'arc qui

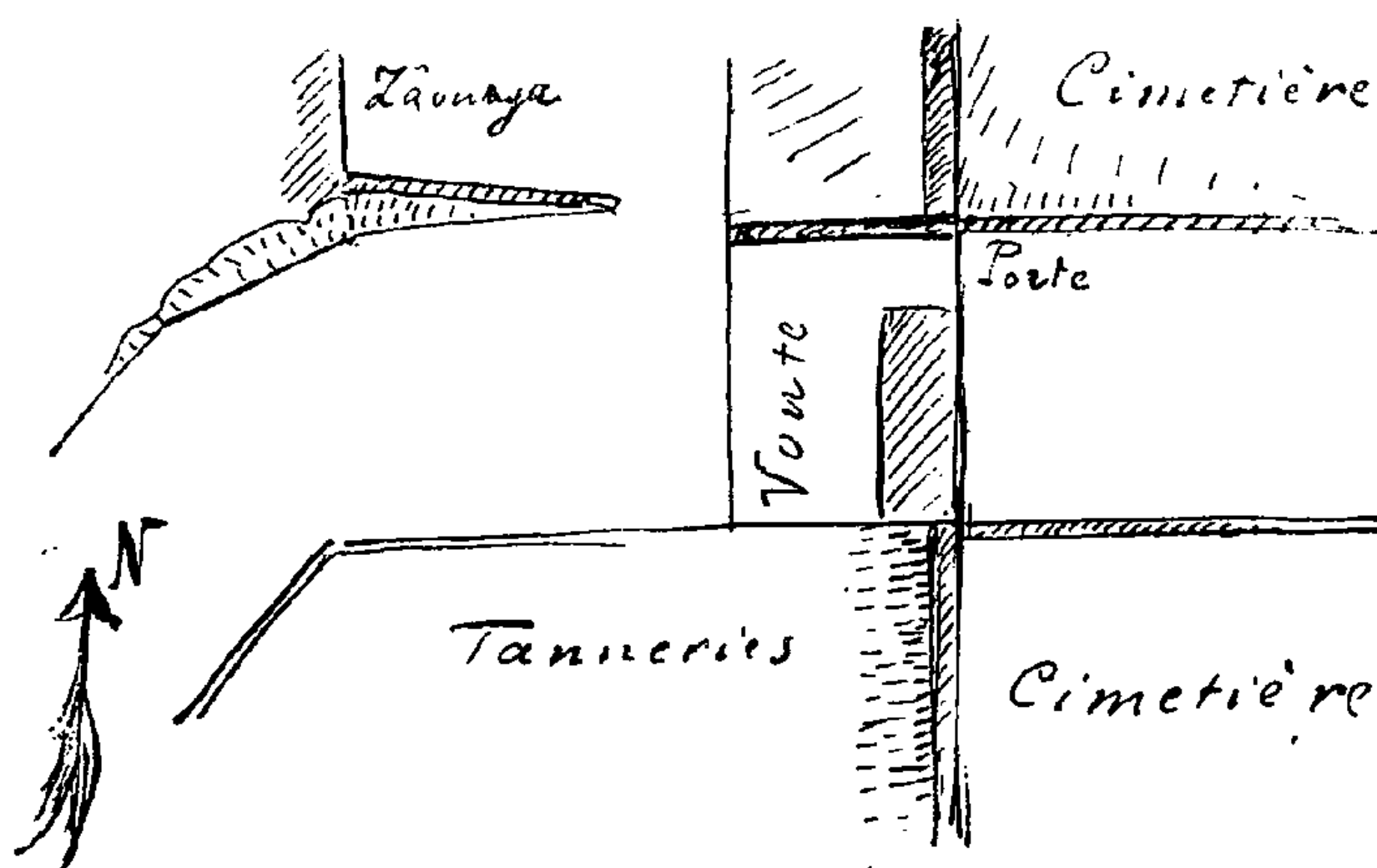


Fig. 34. (A. J.)

contourne la baie est ogival, un peu outrepassé. Les murs de tête sont blancs lisses, sans aucun ornement.

A l'extérieur, les abords sont encombrés de jardins, de haies de roseaux, sillonnés par les canaux d'irrigation dans lesquels coulent les eaux d'égout, dégageant en tout temps une odeur infecte. C'est encore tout à côté de cette porte que se trouve un des plus beaux tas d'ordures (*zeb-bâla*) accumulées depuis des siècles, et atteignant une assez belle hauteur. (Voir plus loin ce qui concerne la voirie.) Mais on n'y dépose plus actuellement d'immondices.

Bâb Sidi El-Mendri ou *Bâb El-Meqâbeur*. — Baie à profil ogival vue de l'extérieur, basse par rapport à la hauteur du mur, ce qui lui donne un aspect écrasé; un feston ogival à dentelures encadre la baie, avec deux piliers grêles, portant une corniche à consoles multipliées et rapprochées. Cette baie s'ouvre simplement dans le mur du rempart, assez élevé mais sans créneaux. Un massif rectangulaire s'accolle à celui-ci du côté de l'intérieur; le rez-de-chaussée est partagé par de gros piliers en voûtes à berceau qui donnent sur le quartier de *Debbâr'in*. Quelques bancs de maçonnerie servent de lieu de repos aux gardiens.

IV

DISPOSITION GÉNÉRALE DE LA VILLE A L'INTÉRIEUR.

1° *Le tracé et la physionomie des rues.* — Plusieurs voyageurs parlent de la déception qu'ils ont éprouvée, lorsqu'après avoir jeté sur la ville ce coup d'œil d'ensemble qui les ravissait, ils y ont enfin pénétré¹. C'est que comme dans la plupart des villes de l'Orient et du Nord de l'Afrique, les rues de Tétouan sont, si l'on en excepte celles du *Mellah* ou quartier juif, à de bien de rares exceptions près, étroites et tortueuses. Bordées pour la plupart de maisons peu élevées, quelquefois de simples échoppes, souvent même de murs à demi-croulants, couverts de plantes folles, mufliers, mauves, jusquiames, chrysanthèmes ou laitrons; uniformément pavées de gros cailloux arrondis, comme certaines villes du midi de la France et beaucoup de celles d'Espagne, avec une rigole centrale destinée à évacuer les eaux de pluie, elles se poursuivent sans le moindre souci de l'alignement, de l'harmonie, ni de la facilité des communications, tantôt coupées par des arcs-boutants qui vont d'un bord à l'autre et soutiennent les maisons, tantôt à ciel ouvert, inondées

1. « A peine a-t-on pénétré dans la cité que s'empare de l'âme une impression de chagrin et de découragement. Maisons inégales et de peu d'apparence, voilà ce qui s'offre à la vue de toutes parts (Emilio Lafuente, *op. cit.*, p. 9).

de lumière, entre les murs blanchis à la chaux, tantôt sous des voûtes quelquefois très longues et parfaitement obscures. Quelquefois elles sont planes d'un bout à l'autre, quelquefois elles grimpent des côtes rapides et souvent très longues, sans égard à la raideur des rampes.

Rarement elles s'élargissent pour former de petites places, si tant est qu'on puisse alors leur donner ce nom que ces endroits ne mériteraient certes pas dans une ville d'Europe; mais tout est relatif. Car, en réalité, il n'y a à Tétouan qu'une seule place, que les Espagnols appellent place d'Espagne, et les indigènes, *El-Feddân*. Tout cela, c'est, à vrai dire, ce que l'on pouvait voir, il n'y a pas très longtemps, dans certaines villes d'Algérie, ce que l'on voit même encore dans quelques parties d'Alger, de Constantine et de Tunis, et les particularités qui suivent s'y appliquent aussi. Mais il y a cependant une assez grande différence entre les rues des villes précitées et celles de Tétouan; c'est la fréquence, dans les deux premières, de maisons à encorbellement, à étages supérieurs, avançant en saillie sur la rue qu'ils couvrent en partie; leur extrême rareté par contre dans la dernière. C'est qu'ici la place n'était pas mesurée, les constructions pouvaient s'étaler à leur aise.

Les rues elles-mêmes, au moins les rues véritables, sont assez peu nombreuses, mais ce qui pullule, ce sont les ruelles; ruelles quelquefois très longues, ayant toutes l'apparence d'une rue, tortueuses comme elles, se ramifiant parfois, et venant s'ouvrir sur les rues sans que rien avertisse qu'il n'y a point d'issue dans l'autre bout, qu'on ne voit pas et qui, peut-être, est très éloigné. Elles seules donnent accès dans l'intérieur d'énormes pâtés de maisons accolées, que les rues entourent et limitent sans y pénétrer.

Dans cet ensemble extrêmement touffu, l'air manquerait si les cours des maisons, celles des mosquées, celles des

fondouqs, et aussi des jardins, n'apparaissaient à chaque instant. Les jardins sont particulièrement nombreux vers la périphérie, sur tout le front est du rempart; il y en a quelques-uns aussi sur le front Sud et deux ou trois sur le front Ouest. De plus, de ce côté s'étendent d'immenses terrains vagues occupés en partie par des cultures, en partie embarrassés par des décombres, des ruines d'habitation, vraie terre promise des mauves et des orties immenses. Ajoutons aussi que la médiocre hauteur des maisons fait disparaître en partie l'inconvénient qui résulterait sans cela d'une aussi grande agglomération des habitants. Mais en même temps la présence d'un peu de verdure, des arbres, dans certains quartiers, dépassant les murs blancs et sans ouvertures; en d'autres la modestie des habitations, tout cela donne à la ville un certain air de calme, de campagne, de rusticité. C'est bien la petite province, rien de la grande ville mouvementée, rien d'une capitale comme Fès, ni même d'une ville d'affaires comme Tanger. Et combien plus encore ces réflexions s'imposent à l'esprit quand on voit dans certains coins, sur certains bouts de place, les treilles grimper le long des murs et s'étaler en berceaux au-dessus de la voie publique.

En général, il n'y a pas de trottoir, cela va de soi; cependant on en trouve parfois un rudiment, comme dans le quartier de la longue voie dite *El-Meçalla* où, presque toujours, les juifs habitant les maisons voisines s'attachent à les peindre en ocre rouge. Dans les ruelles de certains quartiers arabes, peu passantes, on voit de même le pavé blanchi à la chaux, presque jusqu'au milieu du chemin, d'une façon fantaisiste et irrégulière. L'aspect bizarre et très particulier que tous ces détails donnent aux rues est complété, en maint endroit, par les toiles qui, en été, s'étendent au travers, d'un bout à l'autre, pour donner de l'ombre; toujours plus ou moins irrégulièrement tendues,

par des cordes, des ficelles, et présentant un contour bizarre et tout hérissé de pointes. C'est bien dans la note du reste et cela fait un ensemble des plus pittoresques et des plus originaux.

L'enchevêtrement des rues est une surprise pour quiconque arrive à Tétouan ; il faut assez longtemps pour s'y reconnaître ; aucune de ces grandes artères qui, dans toutes les villes modernes, sont une aide si précieuse pour l'étranger et lui permettent de se guider si facilement. Budgett Meakin¹ déclare qu'on ne trouve guère dans tout le Maroc de labyrinthe aussi inextricable que celui qui aboutit au quartier des fabricants de pantoufles. Mais si c'est un embarras pour le promeneur, c'en est un bien plus grand encore pour celui qui se propose de décrire la ville.

L'embarras s'accroît encore de ce qu'elle n'est pas, à proprement parler, divisée en quartiers, au moins dans le sens que ce mot a pour des Européens, qui envisagent de la sorte une partie d'une cité ayant quelques traits de caractère communs. On parle bien, il est vrai, de telle ou telle *haouma* — mot correspondant tant bien que mal ici au mot français quartier — mais il est à peu près impossible de leur assigner quelque chose de ressemblant à une limite, de dire où commence l'une, où l'autre finit, en quoi consiste celle-ci ou celle-là. Il n'est même pas toujours facile de dire quel en est le caractère général dominant. Si l'on ajoute enfin que les rues, les ruelles, n'ont pas toujours de nom, ou bien que, quand elles en ont un, il ne leur a pas été donné du tout comme on a coutume de le faire en France ou dans tout autre pays de civilisation européenne ; car quatre ou cinq portions de rues contiguës et différentes peuvent porter le même, tandis que, par contre, une seule rue en change plusieurs fois peut-être dans sa longueur ; alors on conviendra que résumer la topographie de la ville

1. Budgett Meakin, *op. cit.*, p. 137.

d'après les méthodes ordinaires pour en présenter le tableau au lecteur est aussi peu commode qu'il le serait à celui-ci de s'en rendre compte en se promenant dans la ville sans guide.

Aussi prendrons-nous le parti d'indiquer d'abord, *grosso modo*, comment se trouvent distribués, les uns par rapport aux autres, les divers *quartiers* ou *haouma* de Tétouan,

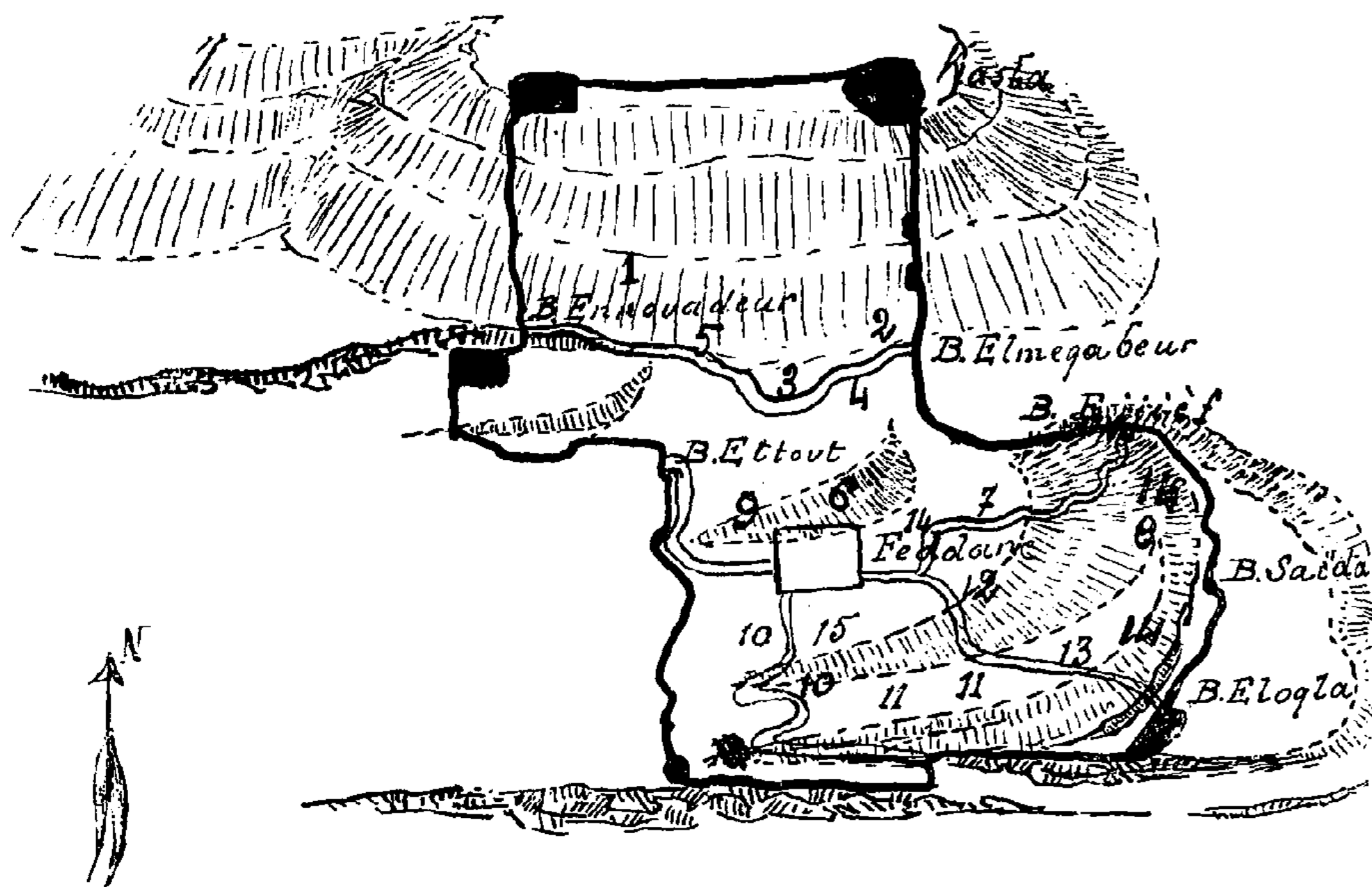


Fig. 35. — Croquis d'ensemble indiquant la disposition relative des divers quartiers et les seuils rocheux qui sillonnent l'étendue de la ville. (A. J.)

mais sans les décrire en particulier; et nous conduirons le lecteur au travers de la ville en lui faisant suivre ceux des itinéraires qui nous sembleront le mieux choisis pour lui en donner une idée rapide.

2^e La distribution générale des diverses parties de la ville.

— La ville se trouvant bâtie sur les premières pentes du Djebel Darsa et sur la terrasse qui s'y adosse, il y a immédiatement deux parties à distinguer : l'une construite sur un terrain très déclive, où les maisons, petites et pauvres pour la plupart, semblent monter à l'assaut de la montagne; l'autre qui s'étale largement en terrain à peu près plat. Cependant ce terrain ne l'est pas tout à fait; la grande terrasse qui porte Tétouan se trouve rompue en une série de terrasses secondaires étagées, qui s'allongent à peu près du S.-O. au N.-E. Il s'ensuit que si des portions entières de la ville sont absolument planes, pour passer de l'une à l'autre il y a toujours quelque seuil à franchir, plus ou moins élevé, et qui détermine une dénivellation subite des rues transversales à sa direction. Le principal se trouve entre le *Feddân*, grande place dont nous avons déjà parlé, et le quartier des *Haddâdîn*, de *Soûq Elfoûqî*, etc. Il est presque rectiligne. Un autre, qui va se recourbant d'O. en E. et qui, de ce côté, se rapproche beaucoup du second, sépare le *Feddân* d'*Es-Soutqa*, du bas de la *Meçalla*, d'*El-Meçda*. Un troisième règne au bas d'*El-Meçalla*, d'*Es-Soutqa* et va mourir à *Bâb El-'Oqla*.

Indiquons maintenant sommairement comment se placent, vis-à-vis les unes des autres, les différentes parties de la ville qui portent un nom spécial et qui sont les plus importantes.

Au N.-O., au bas des pentes du Djebel Darsa, c'est le quartier dit *El-'Ayoûne* (العيون) (les sources), parce que les sources qui alimentent la ville y jaillissent (1 du croquis). A l'extrémité opposée, au N.-E., en 2 du croquis, c'est le quartier des tanneries, *Ed-Debbâ'în* (الدّبّاغين). Le premier confine à *Bâb En-Nouâdeur*; le second à *Bâb El-Meqâbeur*. On peut aller de l'une à l'autre de ces portes, en suivant une rue tortueuse, ou mieux une série de rues dont la direction d'ensemble est à peu près la même. On traverse ainsi le quartier des *Haddâdîn* (حدّادين) en 3; puis

entre les *Haddâdin* et *Ed-Debbârin*, *Souq El-Fouqi* (سوق البوقي) en 4 du croquis, et en 5 les *Neyyârin* (النيارين).

Près de l'angle N.-O. du second carré qui forme la ville, c'est-à-dire, le carré du Sud, se trouve le *Feddân*; en 6, en allant vers les *Haddâdin*, le *Mechouâr* (المشوار); en 7, en allant vers *Bâb Ej-Jièf*, *Jèma' El Kebir* (جامع الكبير), la grande mosquée, et son quartier et en 8, *Sidi Sa'ïdi*; en 9, en allant vers *Bâb Et-Toût*, *Et-Trankâte* (الترانكات); en 10, en allant *Bâb Er-Remouûz*, *El-Meçalla* (المصلى); un peu plus à l'Est, *Es-Souïqa* (السويقة), en 11 du croquis. Un peu au Nord d'*Es-Souïqa*, *Es-Ségia El-Fouqiya* (السافية البوقية) en 12; entre celle-ci et *Bâb El-'Oqla El-Meçdaa'* (الصدع) en 13 du plan; à un angle de la ville *Er-Rebât Es-Sefli*, en 14. Enfin le *Mellah* ou quartier juif, au Sud et au Sud-Est du *Feddân* (n° 15 du croquis).

Une suite de rues conduit, faisant de nombreuses sinuosités autour d'une direction d'ensemble à peu près continue, d'*El-Feddân* à *Bab El-'Oqla* par *Es-Souïqa* et *El-Meçdaa'*. Une autre du *Feddân* à *Bab Er-Remouûz* par *El-Meçalla*; une autre du *Feddân* à *Bab Et-Toût*, toujours avec de nombreux détours; enfin on peut aller de ce même *Feddân* à *Bâb Ej-Jièf*, mais par une série de rues qui décrivent un véritable méandre; encore ne peut-on partir directement du *Feddân*, mais de la voie qui de celui-ci conduit à *Bâb El-'Oqla*.

On traversera de la sorte la *R'arsa Kbîrà*, ce qui représente à peu près une place, pour Tétouan, et ce qui, ailleurs, pourrait plutôt passer pour une sorte de très grande cour, encombrée de boutiques et de treilles.

Le meilleur moyen, pour l'étranger, de se rendre compte de cette disposition de la ville, c'est, entrant, par exemple, par *Bâb El-'Oqla*, en venant de la mer, de se rendre à *Bâb Et-Toût* par *Es-Ségia El-Fouqiya* et le *Feddân*, puis de rentrer

en ville par Bâb En-Nouâdeur et de se diriger sur Bâb El-Meqâbeur, par El-Haddâdîn et Soûq El-Foûqî; enfin, rentrant par Bâb Ej-Jièf, de traverser le quartier Jèma' El-Kebîr et d'aboutir, à nouveau, sur le Feddân. Mais si, ceci fait, il voulait avoir une idée plus complète de la disposition des quartiers et des rues, il ne lui resterait plus qu'à se résigner à de nombreux détours, qui le ramèneraient bien des fois sur ses pas, en suivant les différents itinéraires que nous allons maintenant donner et en ne craignant pas de divaguer de droite et de gauche pour voir toutes les ramifications des artères, grandes et petites.

Il traverse alors, tour à tour, tous les quartiers de la ville dont l'énumération faite ci-dessus ne comprend que les principaux, choisis parmi ceux dont la situation topographique est la plus nette et la plus propre à servir de point de repère, mais dont la liste entière serait la suivante. En partant de ce qui représente à peu près le centre de Tétouan, pour revenir vers Bâb El-Meqâbeur, aller à Bâb En-Nouadeur, revenir vers le Feddân, vers Bâb El-'Oqla, puis vers Bâb Er-Remoûz et vers le Feddân enfin, mais à vol d'oiseau on aurait :

Jèma' El-Kebîr, جامع الكبير.

El-Meqâbeur, المطامر.

El-Mellah El-Bâli, الملاح البالي.

Er-Rebat Es-Sefli, الرباط السفلي.

Sidi Sa'îdi, سيدي سعيدي.

Ed-Debbâr'ine, الدبّاغين.

Es-Soûq el-Foûqy, السوق العوفي.

Et-Telaa', الطلعة.

El-Qaçba, الفصبة.

El-'Ayoûn, العيون.

- En-Neyyârin*, النيارين.
Et-Trânkât, الترانكات.
El-Mechouar, المشوار.
Eṭ-Ṭarrâfîn, الطرافين.
Es-Séqia El-Fouqya, الساقية البوقية.
El-Meçdaa', المصدع.
Dâr Rkîna, دار ركنة.
Bâb El-'Oqla, باب العفلة.
Es-Souîqa, السويقة.
Qâa' El-Hâfa, فاع الحافة.
El-Meçdaa', المصدع.
El-Mellah, الملاح.
Er-Rebât Es-Sefli, الرباط السفلي.

3° *Physionomie des quartiers*. — Quelques mots compléteront ces généralités.

On remarque, dès qu'on s'est promené quelque peu, la localisation très nette des quartiers commerçants, de certaines parties de la ville, où les boutiques, les magasins abondent et se touchent, surabondent même, alors qu'autre part il n'y en a pas même un seul.

Les quartiers commerçants ou industriels sont :

El-Feddân, Eṭ-Ṭarrâfîn, Séqia El-Fouqya, Es-Souîqa, le Mellah à l'entrée seulement. Souq El-Hoût; El-R'arsa El-Kebîra et ses dépendances; un peu Jèma' El-Kebîr. Ed-Debbâr'în, Souq El-Fouqi, El-Haddâdîn, En-Neyyârîn.

Il en va de même de l'animation, toujours assez grande, là où les boutiques abondent, si faible ailleurs que certaines rues sont de petites Thébaïdes.

Au point de vue de la réputation de ces quartiers et de

la façon dont ils sont habités, même inégalité; mais il faut plus longtemps pour s'en apercevoir.

El-Metameur est un des mieux famés; il est habité uniquement par des personnes respectables, notamment par des commerçants.

Les alentours de Dâr Rkîna sont occupés par une suite de maisons princières et de petits palais entrecoupés de jardins. C'est un quartier aristocratique par excellence.

Et-Trânkât est le séjour d'un certain nombre de familles aisées, appartenant au commerce, à l'industrie ou au monde officiel, mais aussi au demi-monde. Quelques courtisanes de marques y font élection de séjour.

El-'Ayoûn, Et-Ṭelaa', Es-Souîqa, Bâb El-'Oqla sont interlopes; on y trouve des familles très bien, mais en général peu fortunées, ou simplement à l'aise, et de nombreuses courtisanes officielles ou non.

Le Mellâh n'est naturellement occupé que par des Juifs, sauf deux ou trois exceptions.

El-Meçalla est européen et juif.

Enfin dans la partie haute de Et-Ṭelaa', ou El-Qaçba, et Qâa' El-Hâfa, habitent les prostituées de bas étage.

4° *Répartition des places.* — Quant aux places et à ce qui en tient lieu, l'énumération complète serait :

El-Feddân ou *place d'Espagne*, البعدان.

Soûq El-Hoût, سوق الحوت.

Soûq El-Fouqi, سوق البوقي.

El-Ouâsa'a, الواسعة.

El-R'arsa El-Kebîra, الغرسة لكبيرة.

El-Meçdaa', المصدع.

Es-Souîqa, السويقة.

5° *Répartition des édifices et bâtiments principaux.* —

Indiquons enfin la répartition des édifices et services les plus importants au travers de la ville, ce qui achèvera de donner une vue d'ensemble de celle-ci. C'est d'abord Jèma' El-Kebîr, dans une position à peu près centrale.

Le *Mechouar* ou quartier militaire et résidence du gouverneur, à côté du Feddân, à son angle N.-E. — Attenants, le bureau du qâïd, ceux de la douane avec des magasins.

Le consulat d'Espagne, la porte espagnole et l'église des Franciscaïns sur le même Feddân, à sa rive Est.

Le consulat français et la poste française à Séqia El-Fouïqiya;

Le consulat anglais (qui a changé très souvent d'emplacement dans ces dernières années) à *Et-Telaa'*.

De nombreuses mosquées, Sidi Es-Sa'ïdi près l'ancienne porte Es-Sa'ïda, *Sidi Berrisoul*, entre Jèma' El-Kebîr et *Souq El-Fouqî*; Jèma' El-Qaçba, entre le Feddân et Jèma' El-Kebîr; Jèma' El-Bacha, sur le Feddân, à côté du Méchouar.

Quelques constructions, qui n'ont rien de monumental, ni même quelquefois d'officiel, attirent cependant l'attention, du premier coup, par leur étendue; tels sont, par exemple, la *Rahbat Ez-Zraa'*, ou « Cour aux blés », les deux ou trois fondouqs voisins, qui se trouvent au début d'El-Meçalla et au coin S.-O. du Feddân. Leurs grandes cours, pleines d'air et de lumière, la grande superficie qu'ils couvrent, contrastent avec la densité des maisons qui se pressent à l'étroit dans certains quartiers.

6° *Les terrains vagues*. — Il nous reste à noter l'emplacement des deux grands terrains vagues auxquels nous avons fait allusion dans le début. L'un appelé *Riadh El-R'otteis* s'étend de Bâb En-Nouâdeur à Bâb Et-Toût, à l'intérieur du rempart, sur près de 100 mètres de large en certains endroits. On y accède par une porte, dite *Bâb R'otteis*, située tout à côté de Bab Et-Toût, au bout de la rue dite

Zanqat Et-Trânkât. *R'otteïs* est le nom de son premier propriétaire.

Le second, dit d'*El-Hâdj El-Labbadi*, tout aussi étendu, borde la Meçalla, le long de laquelle il commence à 60 mètres environ du Feddân, et s'étend de là jusqu'au rempart, jusqu'au front O. et une partie du front S. jusqu'à *Sidi Mosbah*. Il atteint près de 100 mètres, en certains endroits et n'a guère moins de 50 ou 60 mètres dans sa partie la plus étroite. Sa longueur est de bien près de 300 mètres. Des cultures maraîchères, des champs d'orge et de maïs l'occupent en partie.

A côté de ces terrains vagues les jardins, distribués d'un seul tenant, occupent encore tous les environs du rempart entre Bâb Ej-Jiêf et les abords de Bâb Et-Toût. Quant à ceux qui se trouvent isolés, dispersés çà et là, nous les signalerons au passage, au gré de nos itinéraires.

Enfin l'espace nu qui s'étend de la Qaçba à El-'Ayoûn est encore plus étendu.

En résumé si l'enceinte de Tétouan est très grande, elle est loin d'être remplie entièrement par les constructions, et si l'on défalque les groupes de jardins d'un seul tenant et les terrains vagues, on trouvera que la superficie couverte par les maisons est d'un bon cinquième inférieure à la superficie totale.

V

LES QUARTIERS ET LES RUES.

Le Feddân. — C'est une grande place d'environ 100 mètres de long de l'Est à l'Ouest, large de 80 environ du N. au S. et qui serait de forme rectangulaire si son bord ne décrivait un arc de cercle à l'angle N.-O. Tout ce bord septentrional est assez déclive, mais le reste de l'étendue est bien plat.

Le Feddân présente un aspect assez typique et assez remarquable. Dans le côté O. et l'angle S.-O. s'élèvent des maisons arabes ou de style arabo-espagnol, et des maisons espagnoles de taille très différente — une maison de vingt mètres de hauteur est voisine d'une mesure qui n'en a que quatre ou cinq — et aussi une humble zaouiya d'Aïssaoua dont les murs sont dominés par un petit minaret. Les balcons à galerie, les grilles avancées qui décorent la façade des maisons espagnoles donnent un air original à toute cette partie de la place. Le bord sud est occupé par des échoppes qui s'adossent au Mellâh, et par deux maisons espagnoles de construction récente, très élevées, du même genre que les précédentes. A l'Est, nouvelles échoppes, le mur d'enceinte du consulat espagnol, au-dessus duquel on aperçoit quelques branches d'arbres et le dôme de l'église, puis le mur des bureaux du qâid, percé de quelques portes basses. Mais le dernier



Angle S.-O. du Feddân, en 1904

Photo de M. GAVILAN

angle est de beaucoup le plus intéressant. C'est, dans un pittoresque désordre, où l'harmonie résulte de l'homogénéité du style, la jolie porte ogivale de Jèma' El-Bacha, au dessus de laquelle s'élève une petite lanterne carrée, puis, plus loin, au-dessus d'un bâtiment carré aussi, mais beaucoup plus haut, un toit pyramidal de tuiles vertes; deux toits encore terminés par des pignons sur la place,

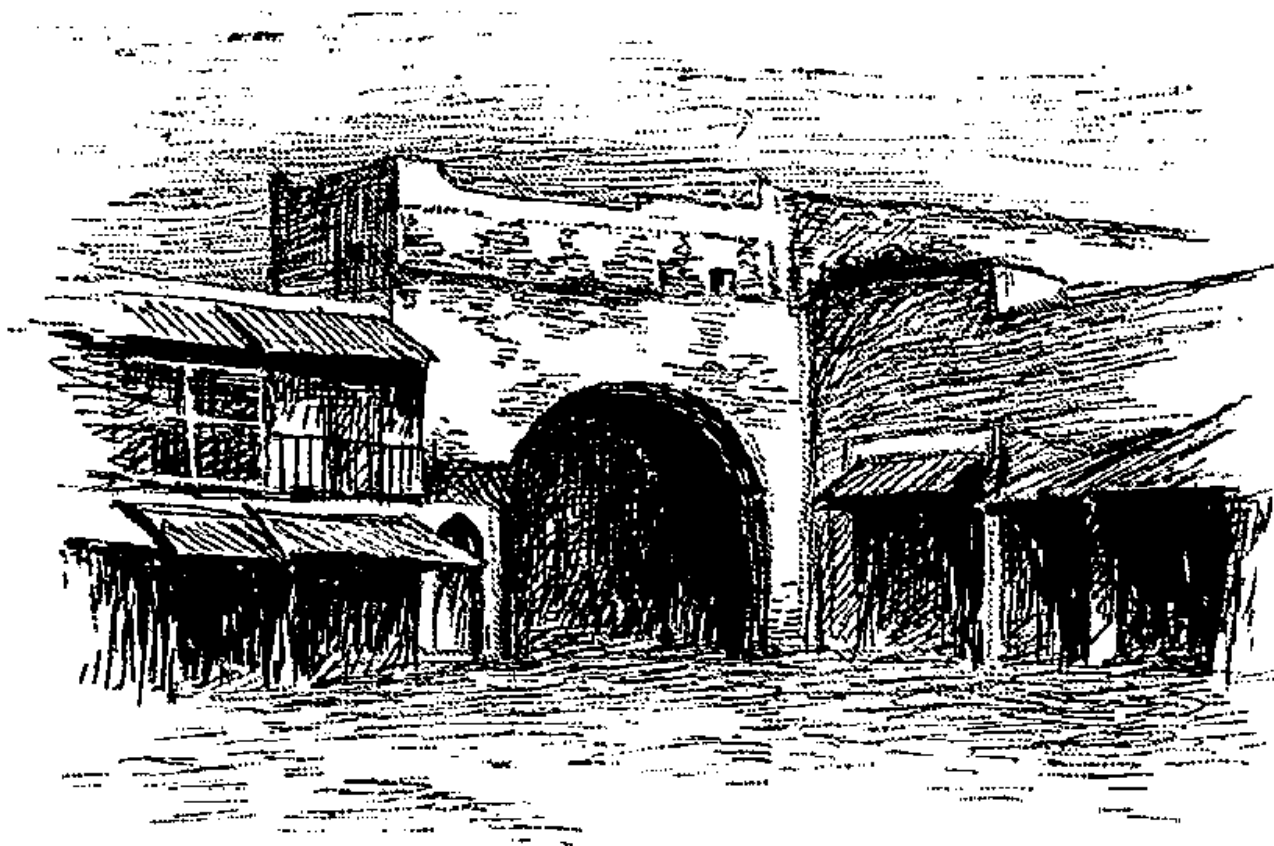


Fig. 36. — Coin du Feddân contigu à Bâb er-Rouâh. (Phot. Cav.)

et toujours en tuile vert sombre; les murs de la prison, plus éloignés, hauts, blancs et nus, couronnés de créneaux, et, par derrière, le gracieux minaret polygonal, recouvert de carreaux de faïence de Jèma' El-Bacha; enfin les murs du Méchouar, hauts, eux aussi, blancs encore et couronnés de créneaux à redans, mais percés d'un grand nombre de petites fenêtres, irrégulièrement disposées et dominées par une sorte de tourelle rectangulaire avec son petit toit qui verdit. Et pour fond, sur un épaulement rocheux, la masse blanche de la Qaçba, puis derrière, et comme pour faire valoir les lignes brisées et l'éclat de tout cet ensemble de murs blancs et de toits vert sombre, les pentes d'un bleu noirâtre et le profil sinueux du Djebel Darsa.

Sur le Feddân même, dans un coin, au N.-O., une treille, à la porte d'un café, met la seule note gaie, vibrante et claire à la fois de cet ensemble gracieux et plein d'originalité mais un peu froid, d'aspect un peu sévère et monacal. Elle tempère heureusement et rompt la monotonie de la grande nappe grise qui s'allonge entre les maisons.

Le Feddân étant la seule véritable place de Tétouan,

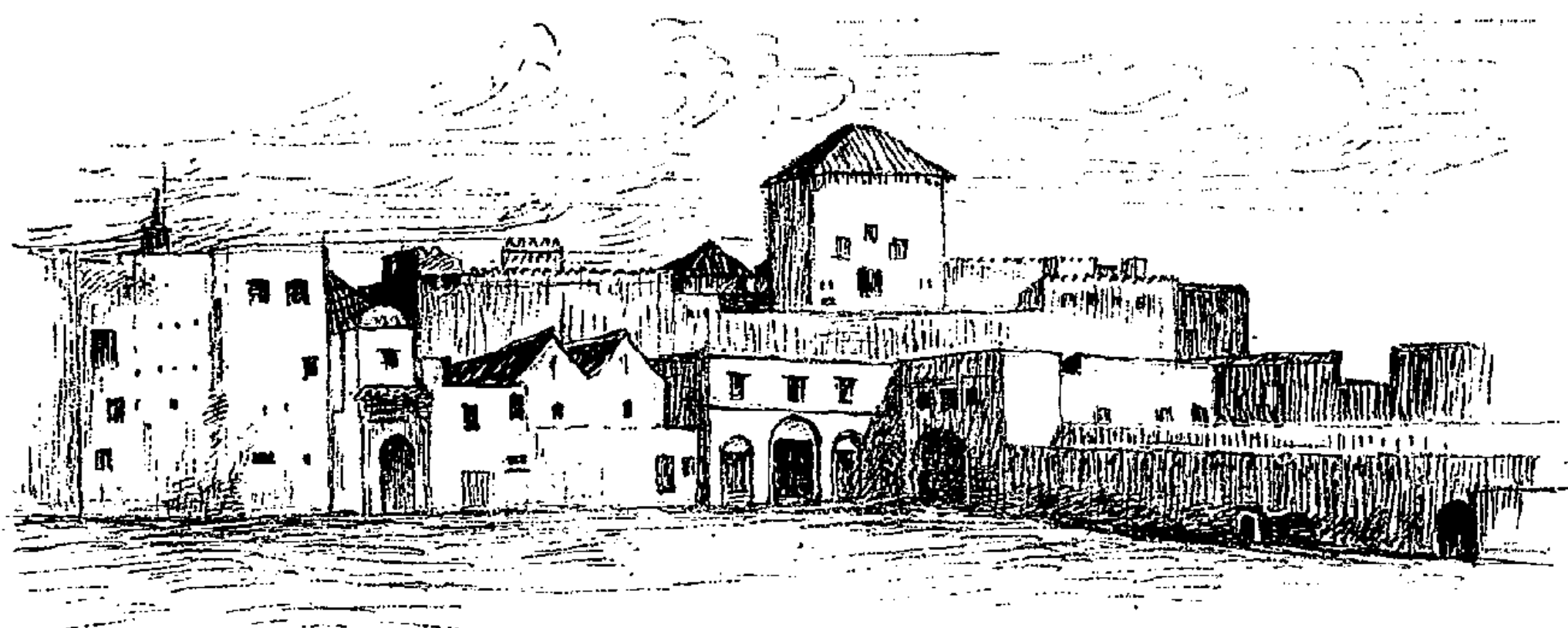


Fig. 37. — Feddân, coin contigu au Mechouar (*Phot. Cav.*)

c'est le lieu de promenade ordinaire de ceux qui se promènent, c'est-à-dire d'un assez grand nombre d'Israélites et de quelques Européens de la ville ; c'est aussi le lieu de réunion de ceux qui ne se promènent pas, mais qui flânent et qui se reposent dans les cafés maures ou bien à la porte des boutiques, les indigènes musulmans. C'est donc un endroit très animé à certaines heures du jour, vers le soir, un peu avant le coucher du soleil et jusqu'à la tombée de la nuit ; puis, pendant l'été, dans les nuits chaudes et claires. On y voit encore des cercles se former presque tous les jours autour des 'Aïssaouas charmeurs de serpents ou bien des troubadours venus du R'arb ou

d'une des provinces du Maroc où se conserve l'art de s'exprimer en vers dans la langue vulgaire. Mais il est à peu près désert à certaines autres heures, alors que le soleil l'inonde de lumière et de chaleur, ou bien quand la sieste ou quand l'heure de la prière font fermer les boutiques et dormir ou s'absenter les marchands. Quant aux jours de marchés — trois fois par semaine — c'est une véritable cohue. La foule s'y presse, acheteurs et vendeurs, autour des marchandises que les paysans, descendus de la montagne en grandes troupes, ont étalées sur le sol; tandis que les bêtes de somme passent à chaque instant, pressées par la voix de leurs conducteurs, insouciantes de tout ce bruit et de ce remue-ménage, heurtant au passage ceux qui ne se dérangent pas assez vite.

C'est encore sur le Feddân qu'ont lieu toutes les réjouissances populaires, depuis les feux de l'*Ancera* (la Saint-Jean des musulmans) jusqu'au « jeu de la poudre » et aux réceptions impériales, quand le Sultan vient dans la ville.

Malheureusement le Feddân est démesurément grand par rapport à la hauteur des maisons qui l'entourent; il n'est par suite nullement protégé contre les vents qui soufflent à Tétouan, d'un bout à l'autre de l'année, avec une violence rare, et dans les jours d'hiver, alors que la bise coupe la figure, ou pendant les orages d'automne ou de printemps, qui se font précéder de tourbillons rapides et de flots de poussière. C'est un séjour bien incommode. Mais quelle jolie place cela ferait si l'on savait l'aménager, tout en conservant la rare et si heureuse harmonie du cadre qui l'enserre.

1^{er} Itinéraire. — Du Feddân à Bâb El-'Oqla.

Partant du Feddân par l'angle S.-E., on passe sous *Bâb Er-Rouâh* (la porte du vent) (باب الرواح) qui mérite bien son nom, car les vents y soufflent avec fureur. On suit *Et-*

Tarrâfin (الطَّرَافِين), petite rue en palier horizontal; on passe devant une zaouïya d'Aïssaoua; on tourne un peu pour prendre *Séqia El-Fouqiya* (سَافِيَة الْعُوفِيَّة), très en pente, et l'on passe devant le bureau de la poste et le consulat français; on tourne encore plus à droite, on fait plusieurs autres détours en divers sens, on passe devant Jèma' *Séqia El-Fouqiya* après laquelle la pente devient très douce, et l'on arrive à la placette, dite El-Meçdaa' (المَصْدَع). On continue par *Zanqat Sidi 'Ali El-Ysfi* (سَيِّدِي عَلِي الْيَسْعَفِي), *Zanqat Dâr Rkîna*, au bout de laquelle la pente s'accuse, à nouveau, très fortement. On passe devant Jèma' *Maa-moura* et, tournant au coin de la fontaine monumentale qui fait vis-à-vis Bâb El-'Oqla, on arrive à celle-ci.

Bâb Er-Rouâh n'a aucun caractère architectural; c'est un cube de maçonnerie, percé d'une voûte en plein cintre, vers le sommet duquel règne une corniche formée d'un seul filet.

Et-Tarrâfin (الطَّرَافِين) est une rue étroite, mal pavée, au sol inégal et raboteux, bordée d'échoppes à droite et à gauche. Celles de droite — en s'éloignant du Feddân — s'adossent au mur du Mellâh; celles de gauche, au mur du jardin du consulat espagnol. Les unes et les autres sont occupées par de petits boutiquiers, puis, vers le bout, par des râvaudeurs, des savetiers (en arabe طَّرَافِين), d'où le nom de la rue. C'est un endroit très animé les jours de marché, plein de foule, et qui rappelle alors assez la rue de la Marine à Tanger, avec la pente en moins.

Séqia El-Fouqiya, rue un peu tortueuse, très en pente, aussi étroite, aussi mal pavée que la précédente, est encore très animée les jours de marché, et surtout quand arrivent les bateaux venant de Tanger, puisque c'est le passage presque obligé des voyageurs. Dans le haut, ce sont des successions d'échoppes, comme aux Tarrâfin, adossées au

Mellâh et à d'autres maisons qui donnent ailleurs, dans d'autres rues; puis, plus bas, deux ou trois maisons modernes, juives ou musulmanes, à plusieurs étages, à grandes fenêtres et de type tout à fait européen; enfin, dans le bas de la rue, à gauche en descendant, quelques maisons d'indigènes musulmans, hautes et presque sans ouvertures.

Le tronçon qui, du bout de cette rue, va jusqu'à El-

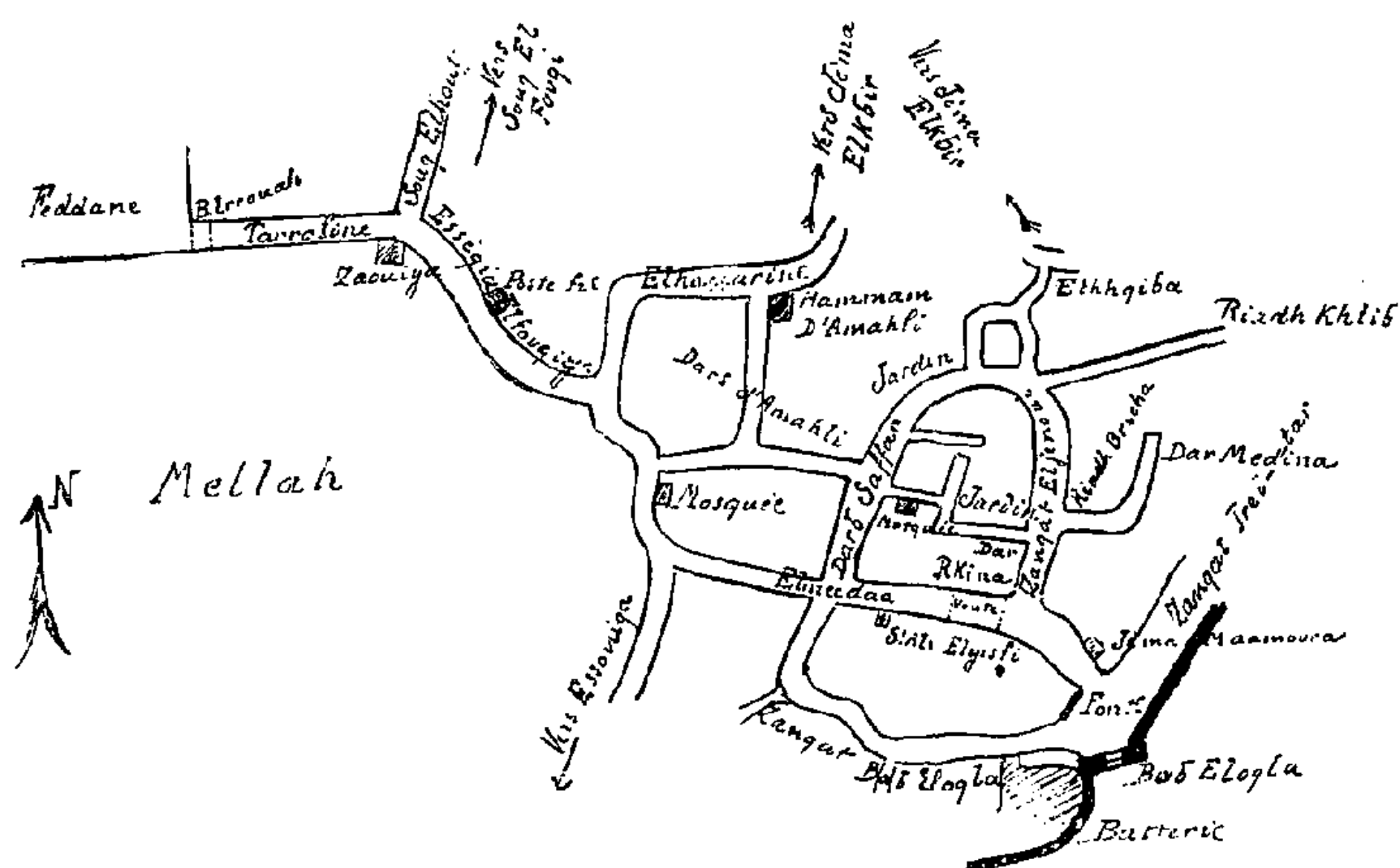


Fig. 38. (A. J.)

Meçdaa', est tortueux, à chaque instant recouvert par des voûtes, assez étroites, mais animé encore, dans l'abord, à cause de la présence de quelques boutiques. Mais celles-ci disparaissant, la rue devient solitaire; elle tourne encore, passe sous une nouvelle voûte, s'élargit, se borde de maisons plus hautes et sans ouvertures presque; c'est El-Meçdaa', carrefour où se croisent plusieurs voies et sur lequel donnent plusieurs cafés maures; il y a toujours un peu de monde à cause de cela.

Au delà, les maisons sont basses et humbles, sauf excep-

tions; la rue large, déserte en temps ordinaire, très claire; elle passe sous les voûtes de la maison même de Rkîna, puis entre des maisons basses et des murs d'écuries par une très grande pente mal pavée, dangereuse en temps de pluie pour les animaux ferrés, elle arrive à Bâb El-'Oqla.

Variante du premier itinéraire. — D'El-Meçdaa' à Bâb El-'Oqla. — Au lieu de continuer en ligne droite, une fois arrivé à El-Meçdaa', on peut tourner à droite et, par une rue dite Zaqat Bâb El-'Oqla, qui décrit, un arc de cercle, on va rejoindre Bâb El-'Oqla, avec la fontaine à sa gauche, lorsqu'on y arrive, au lieu de l'avoir à sa droite.

Le premier tronçon, perpendiculaire à peu près à la rue venant de Séqia El-Fouqya et à celle de Rkîna qui la prolonge, est bordé de maisons de moyenne apparence. Dans le second, qui tourne presque à angle droit, les maisons, plus petites, plus basses, ont plus humble apparence. C'est un chemin peu fréquenté, un quartier modeste, habité par de petites gens et où se trouvent plusieurs ateliers de tisserands. On y trouve aussi passablement d'écuries et d'étables, vers la fin, vers Bâb El-'Oqla. De ce côté, la rue est encore plus en pente que l'extrémité de Zaqat Dâr Rkîna, encore plus mal pavée, plus glissante et plus dangereuse pour les bêtes.

Deuxième variante, par Darb Es-Saffâr et Zaqat Ej-Jénouî. — D'El-Meçdaa' on peut encore aller à Bâb El-'Oqla par un autre chemin. Il faut tourner à gauche en y arrivant, au lieu de tourner à droite, et prendre *Darb Es-Saffâr* (درب السَّفَّار) (la ruelle du relieur), qui prolonge le premier tronçon de *Zaqat Bâb El-'Oqla* du paragraphe précédent. Dans sa partie supérieure, légèrement en pente, cette rue décrit un arc de cercle et va rejoindre l'arc semblable qui termine *Zaqat Ej-Jénouî*; celle-ci coïncide parallèlement à la précédente et va rejoindre *Zaqat Dâr Rkîna* à Dâr Rkîna

même (palais de Rkîna). Enfin, sur *Darb Es-Saffâr* donne une impasse assez longue; une autre beaucoup plus longue sur la partie haute de *Zanqat Ej-Jénouî*; une autre sur sa partie médiane et d'autre part une dernière rue réunit directement *Zanqat Ej-Jénouî* à *Darb Es-Saffâr*, à peu de distance de *Zanqat Sidi 'Ali El-Yisfi*. Elle n'a pas de nom particulier et prend celui des rues où elle aboutit, au voisinage de celles-ci.

Zanqat Ej-Jénouî, la ruelle qui y aboutit en bas, sont parmi les plus typiques de Tétouan. Désertes, étroites, elles sont bordées de grands murs de jardins, si élevés qu'ils cachent la tête des arbres, des maisons très hautes également, percés de rares ouvertures mais avec de belles portes et si soigneusement blanchies à la chaux, qu'elles reflètent la lumière avec intensité, donnant ainsi lieu à mille jolis effets de clair-obscur. En partie recouvertes de voûtes élevées et claires, avec de l'herbe entre les pavés, elles respirent le calme et donnent l'impression la plus complète d'une vie presque monacale. *Darb Es-Saffâr* est plus bourgeois; les maisons moins hautes ont des portes moins belles; mais c'est encore un quartier silencieux. Il y a quelques maisons qui doivent être assez bien intérieurement, à en juger d'après leurs dimensions, dans le bas. L'impasse qui donne dans cette rue, et la rue qui s'en sépare pour rejoindre *Zanqat Ej-Jénouî*, ont le même caractère.

Enfin l'impasse qui vient aboutir, dans le haut de *Zanqat Ej-Jénouî*, est étroite, inégale, en pente à la fin; elle aboutit au jardin dit de *Khtîb*, et passe entre des maisons élevées.

Troisième variante. De *Séqia El-Fouqya* à *El-Meçdaa'* par *Darb D'Amahli*. — On peut encore, au bas de *Séqia El-Fouqya*, tourner au coin de la mosquée *Jèma' Séqia El-Fouqya*, et, par *Darb D'Amahli* (درب داغلي), étroite, sombre et voûtée, sauf dans le bas, très en pente, on arrive directe-

ment à Darb Es-Saffâr. De cette petite rue, un second tronçon, qui porte le même nom, conduit à *Darb El-Haççârîn* (درب الحصارين), que nous verrons plus loin, dans la direction de *Jèma' El-Kebir*. Elle est plus étroite encore et plus sombre si c'est possible, voûtée d'un bout à l'autre. Elle s'ouvre dans Darb El-Haççârîn par une porte ou mieux une brèche irrégulière, qui semble avoir été pratiquée après coup dans un mur ayant primitivement bouché son extrémité. On l'appelle également *Darb D'Amahli* ou *Darb Hammâm D'Amahli*, parce que le bain maure de ce nom s'y trouve, dans le haut.

2^e itinéraire. — Du Feddân à Bâb Er-Remoûz.

On se rend du Feddân à Bâb Er-Remoûz directement, quoiqu'avec passablement de détours, par la seule et unique grande voie de tout Tétouan. C'est le prolongement de la route charretière de la mer, ou du Martine, comme on dit à Tétouan — tracée extérieurement, aux abords de la ville, par les Espagnols, et évidemment à l'intérieur aussi — on l'appelle la *Meçalla*, مصلی, parce que, dans l'étendue de terrain qu'elle traverse, s'élevait autrefois une meçalla, ou petit oratoire musulman.

Dans le haut, près du Feddân, la voie est droite, bordée de maisons de taille très différente, depuis celle à simple rez-de-chaussée, jusqu'à celle à trois étages, surmontée de belvédères sur les terrasses. Ces maisons appartenant à des Israélites, à des Musulmans ou à des Espagnols sont presque toutes de construction récente et bâtie dans ce style africano-espagnol qui distingue déjà celles d'une partie du Feddân, c'est-à-dire irrégulièrement, un peu de bric et de broc, avec force balcons à galeries, force grilles avancées. Deux ou trois tranchent seulement par leur régularité. C'est le quartier des hôtels, hôtel Calpe, hôtel

Victoria, grand bâtiment sans étage; l'hôtel Colonial se trouve beaucoup plus bas. Dans toute cette partie on trouve un trottoir ou un semblant de trottoir; mais plus bas la route décrit de nombreux détours et se déploie en lacets sur une forte pente qui précède Bâb Er-Remouîz. Des

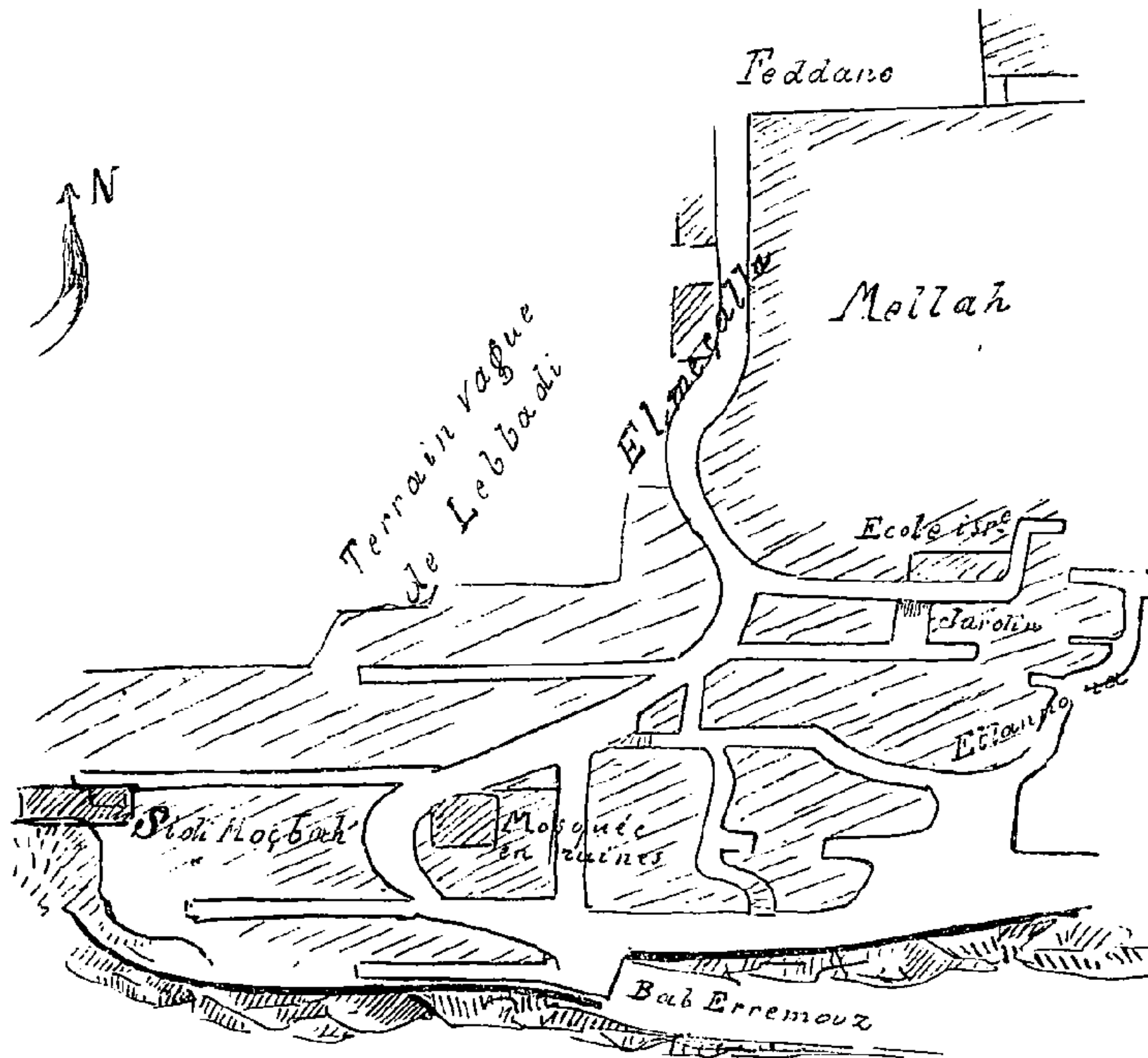


Fig. 39. (A. J.)

massures, des terrains vagues, des ruines — celles notamment d'une vieille mosquée, dont il ne reste plus qu'un minaret branlant — se mêlent à des maisons neuves ou tout au moins récentes, qui, les unes s'adossent au Mellâh, les autres bordent le grand terrain de culture sis dans

les murs dit d'*El-Hâdj El-Lebbadi*. L'aspect est donc des plus hétérogènes dans cette dernière partie.

Le milieu de cette route, qui n'est pas pavée, mais plus ou moins encailloutée et pas entretenue, sert, du haut en bas, d'écoulement aux eaux de pluie qui se déversent sur le Feddân et sur les maisons voisines de celui-ci ou de la Meçalla. Aussi, par les temps d'orage, se transforme-t-il en véritable torrent qu'il ne faut pas songer à traverser sans se mouiller à mi-jambe. Il y a un égout, il est vrai ; mais il est insuffisant et souvent obstrué, d'ailleurs, par les ordures que les riverains jettent constamment à même la voie publique et qui font de celle-ci un des coins les plus sales de Tétouan.

Deux ruelles se greffent sur le bas de la route, à droite en descendant ; elles courent à flanc de coteau, à peu près horizontalement, bordées de maisons, sans étages pour la plupart et de pauvre apparence. Toutes deux sont sans issue. L'une aboutit à la chapelle funéraire de *Sidi Moçbah*. Elles offrent un joli point de vue sur la vallée qui se creuse à très peu de distance en dessous. D'autres impasses partent un peu plus haut, mais à gauche, et donnent accès à quelques maisons situées derrière le Mellâh, en dehors de celui-ci ; maisons qui sont hautes pour Tétouan, mais qui laissent entre elles des morceaux de terrains vagues ou encombrés de débris. L'impasse la plus élevée aboutit au jardin de l'école israélite.

Enfin d'autres rues étroites et misérables, malpropres, en pente rapide, conduisent, soit vers le rempart et le chemin qui le longe intérieurement, immédiatement à l'est de Bâb Er-Remoûz, soit vers Es-Souîqa. Nous aurons l'occasion d'en reparler ci-après.

3^e Itinéraire. — Du Feddân à Es-Souîqa.

On suit la même voie que pour aller à Bâb El-'Oqla

(1^{er} itinéraire). Mais un peu après avoir dépassé la mosquée de Séquia El-Fouqya et avant d'arriver à El-Mecdaa', on tourne à droite; une rue conduit directement à Es-Souïqa, qui n'a pas de nom particulier, ou mieux s'appelle *Zanqat Es-Souïqa*, de même que toutes les autres voisines

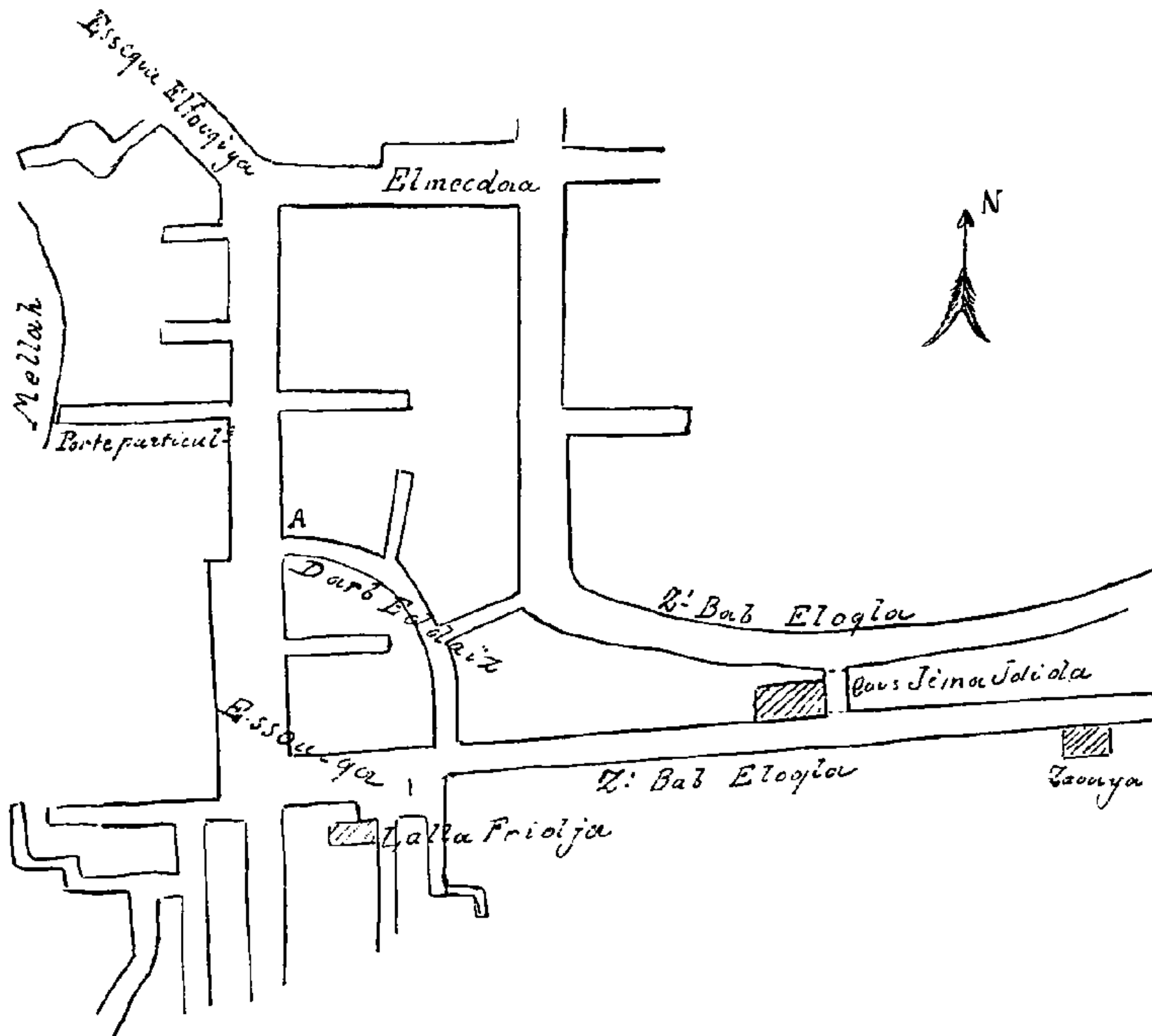


Fig. 40. (A. J.)

de celle-ci, là où elles y aboutissent. Elle est presque droite, relativement large et claire, sauf en quelques parties voûtées qui ne sont pas très longues, bordée de maisons hautes, avec d'assez belles portes donnant accès, par des impasses perpendiculaires, à des maisons accolées au mur oriental du Mellâh. En face de l'une d'elles s'ouvre

même, dans une maison particulière, une porte qui conduit à celui-ci. A gauche, autre impasse assez longue, en grande partie voûtée, et petite ruelle en pente, voûtée presque d'un bout à l'autre dans un premier tronçon, et qui bifurque ensuite pour aller, d'une part, tomber dans Zanqat Bâb El-'Oqla, que nous avons déjà vue (1^{er} itinéraire, 1^{re} variante, d'El-Meçdaa' à Bâb El-'Oqla), d'autre part, dans une autre Zanqat Bâb El-'Oqla qui conduit d'Es-Souîqa à Bâb El-'Oqla et que nous verrons bientôt.

La partie qui va, en coude, d'une des rues de Bâb El-'Oqla à l'autre, est en pente également, mais non voûtée, claire, bordée de maisons, de second ordre pour la plupart, à portes basses très souvent. On appelle ces dernières ruelles *درب الدّائز*, c'est-à-dire *ruelle du Passant* (sous-entendez « *pressé* ») parce qu'elles forment comme une sorte de raccourci dans certains cas.

4^e itinéraire. — D'Es-Souîqa à Bâb El-'Oqla.

Une rue, appelée encore Zanqat Bâb El-'Oqla, part d'Es-Souîqa, ou mieux Es-Souîqa en forme la partie haute, dans un endroit où elle s'évase un peu au carrefour de plusieurs voies, là précisément où aboutit la voie suivie dans le 3^e itinéraire. Elle est assez large, assez droite, claire, bordée de maisons en général peu élevées, modestes, mais dont deux ou trois peuvent être bien intérieurement, à en juger d'après les portes, seul criterium en ce pays. Cette rue est fermée à son extrémité, où s'élève la Zaouya Derkaoua. Mais par une petite voûte, percée dans la rive gauche, à côté de *Jèma' Idîda*, appelée *Qouïs Jèma' Idîda* (فوس جامع جديدة), on peut rejoindre, au bout de quelques pas, la rue dite Bâb El-'Oqla, précédemment vue, et longeant celle-ci, on arrive à la porte du même nom. On peut aussi, du bas de la partie formant Es-Souîqa, rejoindre, par une des branches de l'impasse *Darb Ed-Dâiz*, la même

rue de Bâb El-'Oqla, à son coude supérieur, au moment où elle tourne, venant d'El-Meçdaa'.

La placette ou soi-disant telle, appelée Es-Souîqa, compte d'assez nombreuses boutiques d'épiciers et marchands de légumes. Elle est contiguë à la mosquée de *Lalla-Fridja* (لالة فريجة).

5^e itinéraire. — D'Es-Souîqa à Bâb Er-Remoûz.

Partant d'Es-Souîqa on rejoint la voûte d'El-Meçalla au-dessus de ses grands lacets par une rue tortueuse, étroite et sale où viennent donner plusieurs impasses desservant des maisons adossées au mur méridional du Mellâh. Un seul passage est voûté. Cette rue, qui n'a pas de nom bien précis, et qui, pour beaucoup, est encore Es-Souîqa, est cependant quelquefois appelée dans sa partie moyenne *Et-Tannâna* (الطنانة), nom intraduisible en français et dont on ne connaît pas très bien l'origine. Il se peut qu'il y ait eu là une maison appartenant à une femme ainsi appelée, car le nom n'est pas rare dans le pays; soit, pour d'autres, que cette appellation ait pour origine le grand nombre de prostituées qui encombrent ces parages. Il n'y a que des masures ou des maisons pauvres, sans étages, en bordure, exception faite de trois ou quatre maisons juives qui se trouvent dans la partie voisine d'El-Meçalla, la maison habitée par la mission évangélique anglaise et celle du Mohtaseb, une ou deux maisons de musulmans.

Et-Tannâna débouche dans El-Meçalla par deux endroits, par son extrémité proprement dite et par une petite voûte, qui fait biais, et qui porte le nom de *Bâb El-Hâfa* (باب الحافة), c'est-à-dire « la porte de l'escarpement », parce qu'en effet, elle est située sur le flanc d'une portion de terrain très en pente.

N. et le rempart au S. est à demi-vidé, à demi-encombrée de roches glissantes, de maisons en ruines. Elle est bordée à l'Est par le canal d'amenée de plusieurs moulins, sorte d'aqueduc établi au sommet d'un mur de pierres élevé, perpendiculaire au rempart, et tout envahi par les herbes et les mousses. C'est un des endroits les plus misérables et les plus laids de toute la ville; mais on y jouit, là encore, d'une très belle vue sur la vallée et sur les premiers massifs montagneux du Rif.

Des ruelles qui sillonnent ce vilain quartier, l'une, la plus à l'Ouest, s'appelle *Darb El-Hâfa*; l'autre *Darb En-Nejjâr*; une autre enfin, partant de *Lalla Frîdja*, va finir aux remparts, près du jardin dit *Riâd El-Hadjadj*, qui appartient au Mohtaseb.

6^e *Itinéraire.* — De *Bâb Et-Toût* à *Bâb El-Meqâbeur*.

On suit la rue dite *Et-Trânkât* (الترانكات), en passant devant la petite mosquée et la zaouya des chérifs d'Ouez-zân; puis les *Haddâdîn* (حدادين), c'est-à-dire « les forgerons »; on tourne un peu à sa gauche, en continuant par les *Haddâdîn*, et tournant à droite cette fois, en passant sous une petite voûte de peu de longueur, appelée *Çabat Hammâm Souq El-Fouûqi* (صابط حمام سوف العوفي) on débouche dans *Souq El-Fouûqi*; après quelques détours on atteint les *Dabbâr'in* (الدباغين), c'est-à-dire « les tanneurs » et l'on arrive à *Bâb El-Meqâbeur*.

Entre *Bâb Et-Toût* et un arc de maçonnerie qui va d'un mur à l'autre, à peu près au milieu de sa longueur, la rue « *Et-Trânkât* » est large — elle a bien 7 à 8 mètres —, bordée de murs de jardins peu élevés, sans qu'on voie d'arbres les dépasser, des murs d'étables ou d'écuries, percés de portes à deux battants, à dessus cintré. En un seul instant, vers son extrémité, quelques têtes d'arbres

apparaissent au-dessus de la crête d'une muraille, et tout près, un tout petit bâtiment attenant à un jardin, qui est la zaouya d'Ouezzân, puis une petite maison, avec un étage où l'on accède par un escalier extérieur, en pierre, comme dans certains vieux villages de Normandie. C'est une rue calme, silencieuse, déserte, mal pavée, mais où il y a beaucoup d'air et de lumière.

Au-delà de l'arc, les maisons sont peu élevées, à un seul étage, pas plus en général ; et enfin quand on arrive vers les Haddâdîn, quelques boutiques apparaissent au rez-de-chaussée.

Quant aux Haddâdîn, c'est un coin de quartier peu étendu, mais bruyant du retentissement continu du marteau sur le fer et le cuivre. Des échoppes où sont installés forgerons et chaudronniers s'adossent aux maisons des pâtés voisins, aux murs du Mechouar, aux deux bords d'une rue courte, tortueuse, mal pavée, dont le sol est noirci par la poussière des métaux.

La largeur relative de *Soûq El-Foûqi* lui donne presque l'aspect d'une place, à côté de l'étroitesse des rues avoisinantes. D'un bout à l'autre, des boutiques s'y installent, plus souvent installées dans des échoppes adossées aux murs des habitations et des mosquées, que dans les rez-de-chaussées des maisons. C'est un point de la ville toujours animé.

La mosquée de *Soûq El-Foûqi* se trouve à *Soûq El-Foûqi* ; elle occupe une bonne partie de ses bords ; elle est contiguë à la mosquée de *Sidi Barâka* qui se trouve à gauche sur la route en allant vers Bâb El-Meqâbeur, au commencement de la rue des Debbâr'în. Presqu'en face vient finir le quartier des *Blâr'jiya* (بلاشجية) ou *Kharrâzine*, fabricants de mules de cuir jaune, que nous verrons par la suite ; aux boutiques de ces artisans, établies dans de petits bâtiments cubiques et bas, succèdent, d'un côté les murs de la Zaouya Derqaoua et, en face, ceux des tanneries ; des

rochers percent le sol, çà et là, portant ces murs en plus d'un endroit, la rue monte un peu, car on atteint le pied de la montagne; quelques arbres, figuiers sauvages ou tabacs arborescents poussent dans les anfractuosités du roc ou dans les fentes des grandes murailles blanches et nues, égayant un peu ce coin généralement solitaire et tranquille.

7^e itinéraire. — De Bâb En-Nouâdeur à Bâb El-Meqâbeur.

On rejoint les Haddâdîn par une seule rue, d'abord appelée *Zanqat Bâb En-Nouâdeur* (زنقة باب النوادر), puis *Sidi Nâjî* (سيدي ناجي), puis *Menârat El-'Ayoûn* (منارة العيون) (le minaret des sources); puis *Qaous Sidi Ben Messa'oud* (قاوس سيدي بن مسعود) (la voûte de Sidi ben Messa'oud); puis *Soûq En-Neyyârîn* (سوق النيارين) (marché des fabricants de *nîtra*) et l'on atteint les Haddâdîn, d'où l'on continue vers Bâb El-Meqâbeur par *Soûq El-Pouqi* (voir itinéraire précédent). *Soûq En-Neyyârîn* est aussi quelquefois appelé *Soûq El-R'erabel* (سوق الغرابل) (le marché des tamis), parce qu'on y fabrique et l'on y vend des tamis.

Cette rue, que nous désignerons dans son ensemble par *Zanqat El-'Ayoûn*, est longue, tortueuse, étroite, mal pavée, quelquefois pas; la partie voisine de Bâb Et-Toût est bordée de maisons misérables et basses, de ruines, de décombres, mais au fur et à mesure que l'on avance en ville, les maisons augmentent de hauteur, sans cependant jamais devenir bien belles; quelques boutiques s'ouvrent au rez-de-chaussée. Elles deviennent plus nombreuses, au-delà de la voûte, assez courte, qui après plusieurs autres enjambe la rue à la mosquée de Sidi ben Messa'oud, à l'endroit dit Qaous Sidi ben Messa'oud; enfin aux Neyyârîn, les constructions sont encore une fois plus basses et plus misérables; mais les boutiques règnent sur les

deux bords tantôt ouvertes dans les rez-de-chaussées, tantôt dans les échoppes adossées aux maisons.

Cette rue est assez passante, assez vivante, sauf près de la porte de la ville; il y a plusieurs mosquées sur son passage; quant aux Neyyârîn, c'est un endroit des plus animés.



Fig. 42. — Rue d'El-'Ayoûn. (Phot. Cav.)

8^e itinéraire. — Entre Zaqat El-'Ayoûn et Et-Trânkât.

Entre Zaqat El-'Ayoûn et la grande rue d'Et-Trânkât s'allonge un pâté de maisons de peu de largeur, sillonné par quelques rues, ou mieux par quelques ruelles tortueuses, étroites, en très grande partie couvertes et sombres, mal pavées, sur lesquelles donnent de nombreuses impasses du même genre. Certaines voûtes sont si basses qu'une bête de somme n'y pourrait passer.

Aucune maison de belle apparence dans ce quartier;

beaucoup de courtisanes assez ordinaires l'habitent en revanche.

Les ruelles y forment un réseau singulier. Elles portent les noms suivants :

1° Une rue qui de Bâb Et-Toût monte directement à El-'Ayoûn, étroite et tortueuse; c'est dans le bas *El-Outiya* (الوطية) (la petite plaine), plus haut *Hammâm El-Qâdi* (حمام القاضي) (le bain du Qâdi);

2° *Râs Er-Rekhâma* (راس الرخامة) (le bout de la *marbrière*?), qui donne à El-Outiya, plus loin appelée *Dâr Ed-Dabbâr'in* (دار الدباغين) (la maison des tanneurs), parallèle sensiblement aux Trânkât; puis, perpendiculairement à cette direction, en s'éloignant des murs pour avancer vers le cœur de la ville, on a :

Zanqat Ech-Chrit (زنفة الشريط) (rue de la corde en fibres de palmier), qui tombe à *Dâr Ed-Dabbâr'in*.

Ed-Dlîma (الظليمة) (la petite obscurité ou le petit tunnel) qui finit par *El-Qenâ Eç-Çrîr* (الفناء الصغير) (le petit canal) sur El-'Ayoûn.

Ed-Douîqa (الصويقة) (le petit passage étroit), qui débouche aux Neyyârîn d'une part, aux Haddâdîn de l'autre, plus haut *Dâr Hâroûn* (دار هارون) (la maison d'Aaron).

Il y a quelques tanneries dans cette partie de la ville, à l'endroit dit *Dâr Ed-Dabbâr'in*, ce que le nom suffisait à indiquer. On remarque quelques écuries dans le bas d'El-Outiya.

9° itinéraire. — *El-'Ayoûn et la Qaçba.*

Au-dessus de la longue rue qui, de Bâb En-Nouâdeur, va rejoindre El-Haddâdîn, s'étendent sur les premières pentes du Djebel Darsa le quartier dit El-'Ayoûn et, plus haut, les pentes nues qui précèdent la Qaçba.

C'est un quartier pauvre et souvent même misérable; des ruelles tortueuses, escarpées, dont le sol est maintes fois à peine aplani, rocheux, raboteux, encombrées çà et là de platras, de gravier, presque constamment couvertes dans leur partie inférieure, montent en escalade vers la Qaçba.

En bas on n'y voit que des maisons pauvres; plus haut il y a quelques maisons un peu mieux, souvent attenantes à des jardinets, quelques-unes neuves et bien, mais aussi d'autres complètement en ruines. Enfin, au-dessous même de la Qaçba, on ne trouve plus que des traces d'anciennes constructions, indiquant qu'un quartier, maintenant détruit, existait jadis en cet endroit, dans les rochers. Mais il renaît, peu à peu de ses cendres et l'on commence à y reconstruire. Sauf une qui est parallèle, à peu près, à Zangat El-'Ayoûn, établie sensiblement à flanc de coteau et partant peu déclive, toutes les ruelles de ce quartier sont perpendiculaires au chemin de Bâb En-Nouâdeur à Bâb El-Meqâbeur.

Les deux qui débouchent à Souq El-Fouûqi, l'une près du Çabat, l'autre près de *Sidi Barâka*, sont appelées *Et-Tela'ât* (الطاعات) (les montées).

Dans Zangat El-'Ayoûn on voit déboucher à sa gauche, en allant de Bâb En-Nouâdeur aux Neyyârin :

1° *Darb Es-Sânia* (درب السانية), (la ruelle du jardin avec un puits);

2° *Darb El-'Aouède* (درب العواد), (la ruelle des morceaux de bois, ou des troncs d'arbres).

3° *Darb En-Nakhla* (درب النخلة), (la ruelle du palmier-dattier).

4° *Darb El-Manâra* (درب المنارة), (la ruelle du minaret).

10° itinéraire. — Du Feddân à Bâb Et-Toût.

Partant du Feddân par le bord Ouest, on arrive après

quelques pas aux remparts, que l'on suit ensuite à l'intérieur en tournant vers le N.-O., et l'on arrive à Bâb Et-Toût. La rue que l'on a suivie, s'appelle *Zanqat Bâb Et-Toût*, ou encore, à partir du moment où l'on atteint le rempart, *Bîn El-Asouâr* (بين الاسوار) (entre les murs d'enceinte) parce qu'elle se prolonge entre le rempart d'un côté, et de l'autre, une série de murs sans maisons. La dernière dénomination, postérieure à la première, tend à la supplanter.

Dans le tronçon qui part du Feddân, on trouve une seule maisonnette à un étage, puis des fondouqs, à la porte desquels sont quatre ou cinq boutiques d'armuriers ou de fabricants de bâts, à gauche le mur et la porte de *Rahbat Ez-Zra'*, à droite la petite zaouya de *Moulay 'Abd El-Qâder*.

Bîn El-Asouâr est silencieuse, déserte, sauf les jours de marché, où elle s'encombre de campagnards, arrivant ou partant; mal pavée, avec un grand ruisseau dans le milieu; elle se poursuit, envahie par l'herbe entre les murs délabrés du rempart, ceux, plus bas et nus, de l'abattoir, du jardin dit *Riâd El-R'ofiânî* (رياض الغفاني) par dessus lesquels viennent retomber les frondaisons touffues des abricotiers et des grenadiers. Vue de Bâb Et-Toût, avec son air rustique, que lui donne la verdure de ses jardins, avec, au bout, le petit minaret de la mosquée de Moulay 'Abd El-Qâder, puis, dans le fond, la fière silhouette bleue du Djebel Beni Salah, c'est un joli tableau.

Variante. — *Du Feddân à Bâb Et-Toût par Et-Trânkât et les rues comprises entre celle-ci et le Feddân.* — On peut encore, du Feddân, se rendre à Bâb Et-Toût par une quelconque des rues qui, du premier, vont rejoindre Et-Trânkât, puisque celle-ci aboutit à la porte en question, comme nous l'avons vu dans le sixième itinéraire. Ces rues sont :

1° *Zanqat Qâïd Aḥmed* (زنفة فايد احمد) (la rue du qâïd Aḥmed), qui part de l'angle N.-O. du Feddân et va tomber dans Et-Trânkât, perpendiculairement à sa direction, à peu de distance des Ḥaddâdîn;

2° Une rue parallèle qui débouche dans Zanqat Bâb Et-Toût, à une trentaine de mètres du Feddân, à côté de la zaouya de Moulay 'Abd El-Qâder et qui s'appelle de ce chef, dans le bas Zanqat Moulay 'Abd El-Qâder, puis plus haut *Et-Trânkât*, comme celle où elle aboutit.

Ces deux rues ont le même caractère; il en est de même des longues impasses qui, débouchant dans la grande rue de Trânkât, contribuent à desservir ce même pâté de maisons qu'elles traversent. Étroites — elles n'ont pas 3 m. de large — elles sont bordées de maisons hautes, sans presque d'autres ouvertures que de belles portes aux murs, bien blanchis, fréquemment réunies, soit par des arcs qui enjambent la rue, soit par des voûtes, en plein cintre ou supportées par des rondins, qui la recouvrent en partie; sans aucune boutique, avec quelques rares écuries de loin en loin, peu passantes, silencieuses et solitaires, elles sont claires presque partout, malgré leur peu de largeur, et très fraîches. Elles ont un peu l'aspect de ces hauts cloîtres des anciens couvents, et les jeux de la lumière réfléchi par les parois, contrariée par les voûtes, y déterminent d'agréables effets de clair-obscur.

11° itinéraire. — Du Feddân aux Ḥaddâdîn.

Deux voies se présentent, ou bien rejoindre Et-Trânkât par *Zanqat Qâïd Aḥmed* et pousser jusqu'aux Ḥaddâdîn, ou bien, et c'est plus court, traverser le *Mechouar*. On suit un passage étroit, d'une cinquantaine de mètres de longueur ou guère plus, coupé de quelques voûtes claires entre les murs très élevés, très blancs, absolument nus,

percés seulement de quelques portes ogivales dans le bas, couronnés des créneaux du Méchouar, ceux presque parallèles, de la caserne, de la prison, de Jèma' El-Bâchâ. A l'une de ses extrémités ce passage s'ouvre par une porte, précédée d'un court vestibule, sur le Feddân. A l'autre, une autre porte donne sur les Haddâdîn. Il est peu fréquenté; on n'y rencontre guère que quelques mokhazni et quelques soldats, fumant assis sur des nattes.

12^e itinéraire. — Du Feddân à Souq El-Fouqy.

On suit les Tarrâfin jusqu'à leur extrémité (1^{er} itinéraire); mais au lieu de tourner légèrement à sa droite pour prendre Souq El-Fouqy, on tourne à gauche, presque à angle droit, pour suivre *Souq El-Houît* (سوق الحوت) (le marché aux poissons) d'où l'on passe, sans changer de direction générale, mais en faisant d'assez nombreux détours, dans *Zanqat El-Moqaddem* (المقدم) (rue du grand vicaire, du préposé, etc.) puis dans *Zanqat Ech-Chorfa* (زنفة الشرفا) (rue des descendants du prophète).

Souq El-Houît est une rue étroite et toujours encombrée de monde, bordée d'échoppes où sont installés des marchands d'épicerie, de poterie, et quelques artisans. Elle s'élargit un moment pour former comme une sorte de petite place, au pied des restes de l'ancienne Qaçba.

Zânqat El-Moqaddem et *Zanqat Ech-Chorfa*, seule et même rue sous deux noms différents, sont également animées et très passantes, avec de nombreuses boutiques, des magasins; mais étroites, tortueuses, sombres, en grande partie voûtées, bordées de maisons où habite la petite bourgeoisie.

De *Zanqat El-Moqaddem* part une sorte de ruelle qui fait de nombreux zigzags et sur laquelle donnent plusieurs impasses, traversant le quartier des chorfa d'Ouezzân.

Elle est ordinairement vide et nue. Pas une boutique naturellement, mais de loin en loin une treille couvrant un berceau de roseaux. Elle aboutit au Mechouar. On dit que le Sultan *Moulay Slimân*, de passage à Tétouan, mourut dans une maison de Zaqat El-Moqaddem, à l'endroit où l'on voit actuellement une zaouya de Tidjânya.

13^e itinéraire. — Du Feddân à El-R'arsa El-Kebîra.

On suit l'itinéraire précédent jusqu'à l'entrée de Zaqat El-Moqaddem. On tourne alors à droite, et au bout de quelques pas, on débouche à *El-R'arsa El-Kebîra*.

Celle-ci est une place à peu près rectangulaire de forme dans l'ensemble; mais des constructions à un seul rez-de-chaussée, à toit plat, qui s'élèvent au milieu, restreignent l'emplacement et donnent au vide restant une disposition plus complexe en plan, *grosso modo* un Γ grec. Sauf au S.-O., où l'on trouve un café maure dans une maisonnette à un étage, le fondouq dit *Qâa' Ez-Zit* (فاع الزيت) (le carreau de l'huile) et les restes de l'ancienne Qaçba, des constructions semblables règnent sur les bords; elles sont divisées en compartiments à peu près égaux, servant de boutiques à des marchands d'étoffes, de lainages, de soieries, de tissus divers, d'armes et d'objets de cuivre; chacune de ces boutiques se trouve assez élevée au-dessus du sol, pour qu'il soit nécessaire d'y monter par une marche ou deux, et chacune est fermée par une grosse porte massive sur laquelle les têtes de boulons et de clous dessinent des lignes régulières. Devant les boutiques, laissant un étroit passage dans la partie large d'El-R'arsa, couvrant tout dans les parties étroites, des treilles courent au fond d'El-R'arsa sur des appentis en perches et des claies de roseaux. C'est d'un fort bel effet et l'endroit est un des plus agréables de

Tétouan pendant la chaleur, à cause de la fraîcheur que cet ombrage y déverse. Mais la partie la plus avancée de la place, celle qui confine à Qâa' Ez-Zît, est nue. L'agitation qu'on y remarque contraste avec le calme du reste d'El-R'arsa. C'est que, en effet, c'est le rendez-vous des bouchers qui y ont leurs boutiques, des vendeurs de pain, qui s'installent sur le sol, en longues files, des paysans qui viennent vendre lait ou beurre et de ceux qui vont à

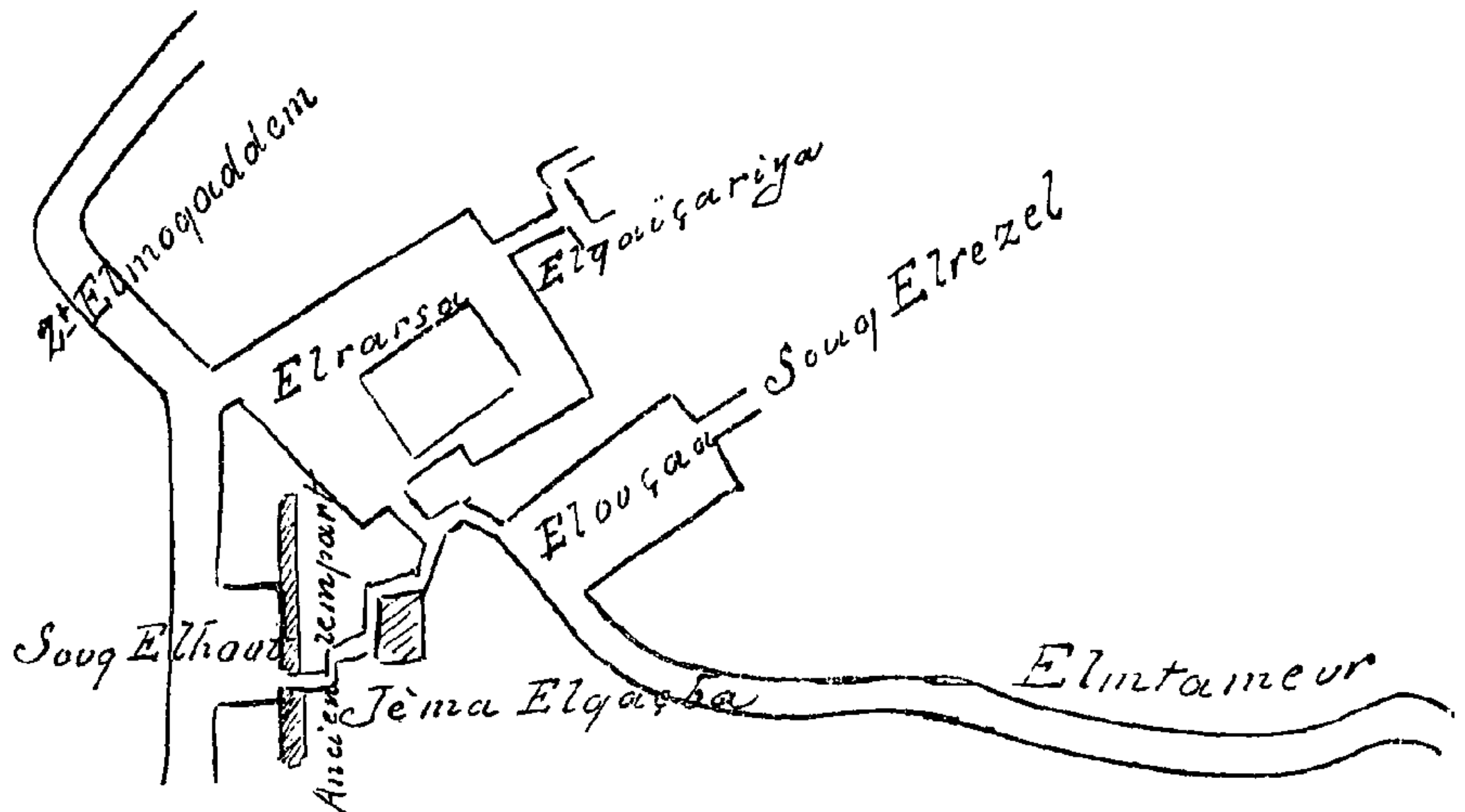


Fig. 44. (A. J.)

Qâa' Ez-Zît acheter ou vendre de l'huile. Il y a quelques teinturiers dans la partie en retour du Γ , qui mettent à sécher parmi la verdure des treilles les écheveaux de coton ou de laine aux couleurs vives.

La R'arsa tire son nom (غرسة, jardins plantés d'arbres) de ce que son emplacement était autrefois occupé par un jardin d'une famille d'Andalousie, réfugiée chez les *Benî Hozmar*, les *Oulad Slimân*.

14^e itinéraire. — *Du Feddân, par Souq El-Hoût, à Jèma' El-Kebîr.*

Du Feddân à Souq El-Hoût, le chemin est connu. Du fond de la placette dite Souq El-Hoût, on prend une rue qui change plusieurs fois de direction, à angle droit, en partie voûtée et qui longe *Jèma' El-Qaçba*. Aucune boutique, aucun magasin, aucun atelier, si ce n'est vers son extrémité. On l'appelle *Zanqat Jèma' El-Qaçba* (زنفة جامع الفصبة). On tourne enfin une dernière fois à angle droit, et, suivant *Zanqat El-Metâmeur* (زنفة المطامر) (la rue des silos) dont la direction est parallèle, à peu près, aux *Tarrâfin* et à *Ségla El-Fouqiya*, mais en décrivant quelques courbes, on arrive à *Jèma' El-Kebîr*.

Cette rue est étroite, longue, en grande partie voûtée, sombre en général, avec des maisons assez bien. En arrivant près de la mosquée, un très grand bâtiment d'habitation l'enjambe. Des boutiques s'ouvrent, sur toute sa partie la plus éloignée de la mosquée, sur les deux tiers de sa longueur, nombreuses, variées, mais occupées surtout par des épiciers. La portion de cette rue, voisine de la mosquée, s'appelle *Zanqat Jèma' El-Kebîr*.

Quant au nom de Metâmeur, il vient de ce que jadis, il y a 150 ans, se trouvaient à cet emplacement des silos ou caves (Metâmeur, مطامر) qui servaient de prisons.

15^e itinéraire. — *D'El-R'arsa à Jèma' El-Kebîr.*

Du coin S.-E. d'El-R'arsa, on tombe au bout de quelques pas, dans la rue *Jèma' El-Qaçba*, avec laquelle elle communique par un couloir voûté, étroit et sombre, où quelques gargotiers, les marchands de boulettes hachées (*kefta*, كفتة) ont élu domicile. On l'appelle pour cela *Souq El-Kefta* (سوق الكفتة). A *Zanqat Jèma' El-Qaçba* nous rejoignons l'itinéraire précédent.

16^e itinéraire. — D'El-R'arsa ou de Soûq El-Hoût
à Bâb Ej-Jièf.

Deux voies se présentent :

1° La plus directe est de prendre, au fond d'El-R'arsa, à son N., le bazar dit *El-Qaiçâriya* (القيصارية), puis de traverser le quartier dit *El-Blardjiya* ou *El-Kharrâzîn* (خزازين) (les cordonniers) qui vient finir sur l'extrémité de *Soûq El-Fouûqy*.

La *Qaiçâriya* est une sorte de couloir avec plusieurs embranchements bordés de boutiques analogues à celles que nous avons décrites à El-R'arsa, comme celles-ci précédées de treilles, en grande partie couvertes par conséquent, et où l'on vend de la passementerie, des étuis à fusil, des soieries, des cotonnades, des djellabas, des haïks et des pièces de harnachement en laine; vers sa fin se trouvent des fabricants de ces sortes de sacs en cuir, appelés dans le pays *qrâbât* (قربات, singulier *qrâb*), et *za'aboûla* (زعبولة); chez lesquels on trouve aussi les sacoches dites *chkâra* (شكارة) de *Merrâkech*.

Tout le quartier des *Kharrâzîn* ou cordonniers, avec les quartiers voisins, un peu plus à l'Est, dits *Eç-Çeyyâr'in* (الصياغين) (les bijoutiers), une partie de *Soûq El-R'ezel* (سوق الغزل) (le marché de la laine filée), est compris entre Zanqat Ech-Chorfa, Soûq El-Fouûqy, les tanneries et El-Ousa'a. C'est un dédale de couloirs étroits, à ciel ouvert, séparés par des cubes de maçonneries comme ceux d'El-R'arsa et d'El-Qaiçâriya, toujours très animé, très fréquenté.

Soûq El-R'ezel et Eç-Çeyyârîn offrent en partie le même caractère. Cependant un endroit de Soûq El-R'ezel est bien différent. C'est une cour étroite, entourée de maisons

relativement hautes, au pied desquelles s'ouvrent des boutiques et qu'un grand noyer couvre d'une ombre verdâtre.

2° La deuxième voie part d'El-R'arsa par *Soûq El-Kefta*, emprunte pendant quelques pas *Zanqat Jèma' El-Qaçba*, puis tourne à gauche par El-Ousa'a, enfile *Soûq El-R'ezel*, coupe le bout de la grande rue des Çeyyâr'in et retombe aux Kharrâzîn.

El-Ousa'a (الوسعة) (la petite place), est une sorte de petite place bordée d'un côté par la mosquée dite *Jèma' El-Ousa'a*, par un grand bâtiment qui sert de magasin, dit *Fondouq El-Ousa'a*; de l'autre, par quelques maisons à un étage, avec deux ou trois boutiques dont l'une est celle d'un barbier et sert de réunion à la partie aristocratique de la population.

Au fond s'ouvre une voûte qui communique avec l'une des cours de *Soûq El-R'ezel*, voisine de celle que nous venons de décrire dans le paragraphe ci-avant.

17° itinéraire. — De *Jèma' El-Kebîr* à *Bâb Ej-Jièf*.

On suit une rue fortement en pente et sinueuse, qui porte également le nom de *Zanqat Jèma' El-Kebîr*. Elle vient aboutir en haut de *Slouqiya Sidi Es-Sa'îdi*, d'où tournant à gauche, on arrive à *Bâb Ej-Jièf* (voir itinéraire, n° 21). Dans le haut, près de la mosquée, c'est une des rues les plus étroites et les plus sombres de toute la ville; elle est presque constamment voûtée, sur une très grande longueur, de sorte qu'on y voit à peine dès que le jour commence à faiblir. Plus bas, elle est plus large, et claire; plus de voûtes, mais de droite et de gauche de très grands murs sans fenêtres, dont le pied s'appuie maintes fois sur des escarpements rocheux. Aucune boutique, très peu de monde dans cette partie.

18^e itinéraire. — *El-R'arsa ou Souq El-Hoût à Bâb Ej-Jièf.*

On suit le même itinéraire qu'au n° 6 jusqu'à la fin de Souq El-R'ezel où l'on croise l'extrémité d'*Eç-Çeyyâr'in* (الصياغين). Cette rue court d'abord à peu près parallèlement à la partie de Zanqat Jèma' El-Kebîr, comprise entre la grande mosquée et El-Ousa'a. Elle perd bientôt le nom de Çeyyâr'in pour prendre celui de *Bîn El-Fnâdeq* (بين البنادف) (entre les fondouqs); là se trouve la mosquée de *Sîdi 'Ali Berrîsoûl*, où ce saint est enterré.

Puis la rue tourne, décrit un certain nombre de sinuosités, traverse le bout des *Metâmeur*, puis le « vieux Mellâh », ou *El-Mellâh El-Bâlî* (الملاح البالي) et débouche dans le bas de la rue qui de la grande mosquée va à Bâb Ej-Jièf (itinéraire n° 17).

La rue des Çeyyâr'in, Bîn El-Fnâdeq, est assez large, droite, bordée de maisons assez bien, claire, mais peu fréquentée. Près de la mosquée, une treille met une note claire et donne un joli tableau. Dans les *Metâmeur*, dans le Mellâh El-Bâlî, au contraire elle devient étroite, sombre souvent et souvent voûtée; puis elle finit, assez droite, claire, mais peu propre, absolument déserte, entre un grand mur de jardin et le mur plus grand encore de la maison de *Brîcha*, dont la nudité contraste avec la richesse intérieure de l'habitation.

19^e itinéraire. — *Le Mellâh El-Bâlî et les Metâmeur.*

Diverses rues de moindre importance réunissent entre elles les deux grandes voies qui traversent le quartier de *Metâmeur* et le Mellâh El-Bâlî, c'est-à-dire, Zanqat Jèma' El-Kebîr et la rue précédente. Elles ne portent pas d'appellation particulière; on les désigne seulement sous le nom

des quartiers qu'elles traversent. Petites, étroites, tortueuses pour la plupart, en grande partie voûtées, elles rappellent les portions contiguës de Zaqat Jèma' El-Kebîr et forment avec elles un réseau assez compliqué.

Quelques-unes, particulières d'une des deux rues principales, y reviennent après un circuit de peu de longueur. Une seule est à peu près droite ; c'est *Zangat Hammâm Stîtoû* (زنفة حمام ستيتو) (la rue du petit bain), qui de Soûq El-R'ezel

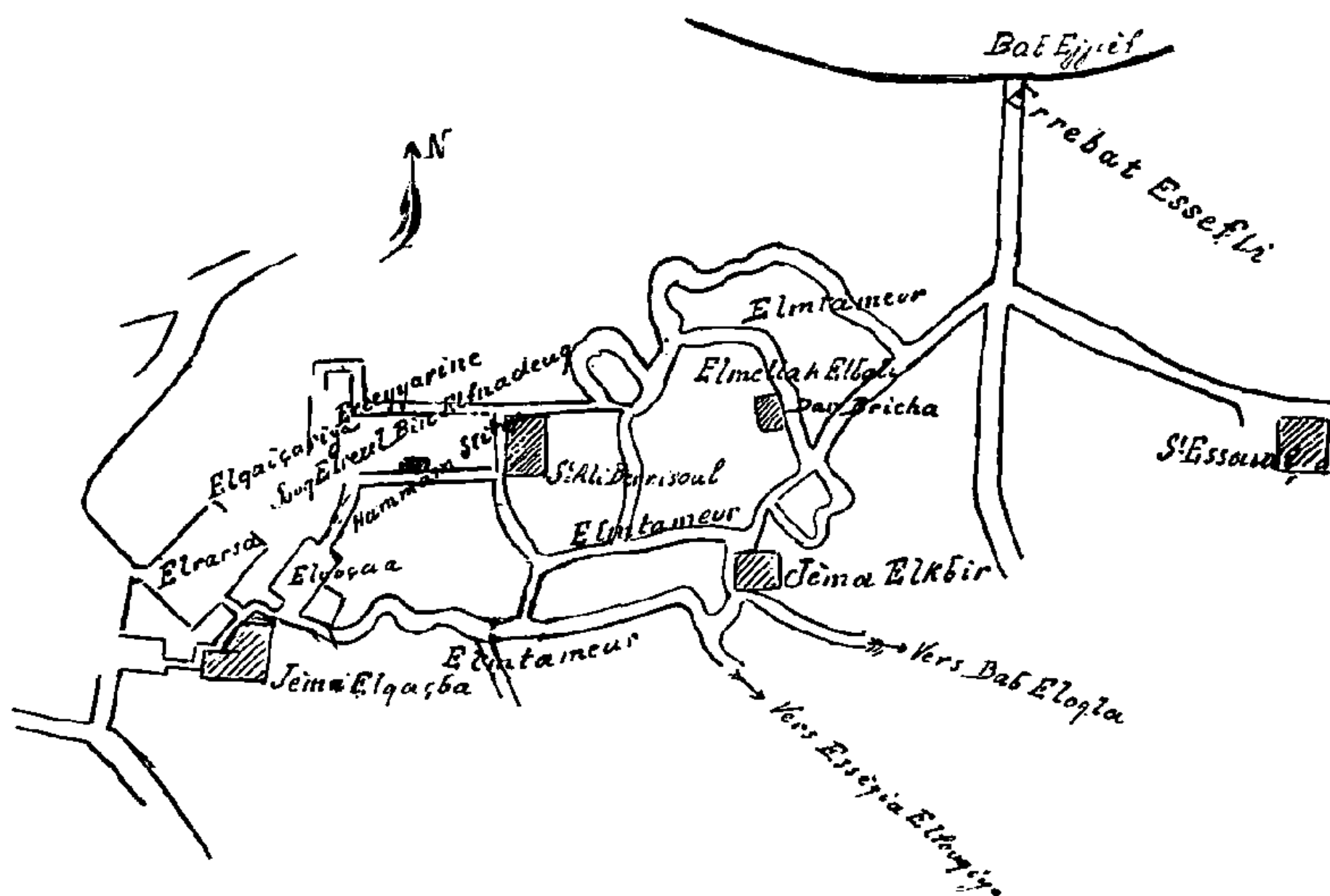


Fig. 45. (A. J.)

va se terminer contre le mur occidental de *Sidi 'Ali Berri-soûl* dans une autre petite rue venue de Zaqat Jèma' El-Kebir et aboutissant à Bin El-Fnâdeq. Une seule autre est assez longue; partie d'El-Mellâh El-Bâlî, elle va se terminer tout à fait dans le bas de Zaqat Jèma' El-Kebîr, près de Slouqiya Sidi Es-Sa'îdi. De nombreuses impasses viennent y déboucher et desservent le pâté de maisons situé contre le rempart. Le réseau de ces rues est trop

complicé pour qu'une description puisse en faire comprendre la disposition, qu'un croquis résume au contraire de façon évidente.

20^e itinéraire. — De Jèma' El-Kebîr à Bâb El-'Oqla.

On prend une rue tortueuse, très en pente, voûtée, étroite et sombre, sur laquelle se greffent de très nombreuses ruelles, qui portent encore le nom de Zangat Jèma' El-Kebîr, et qui se termine en cul-de-sac à *Darb*

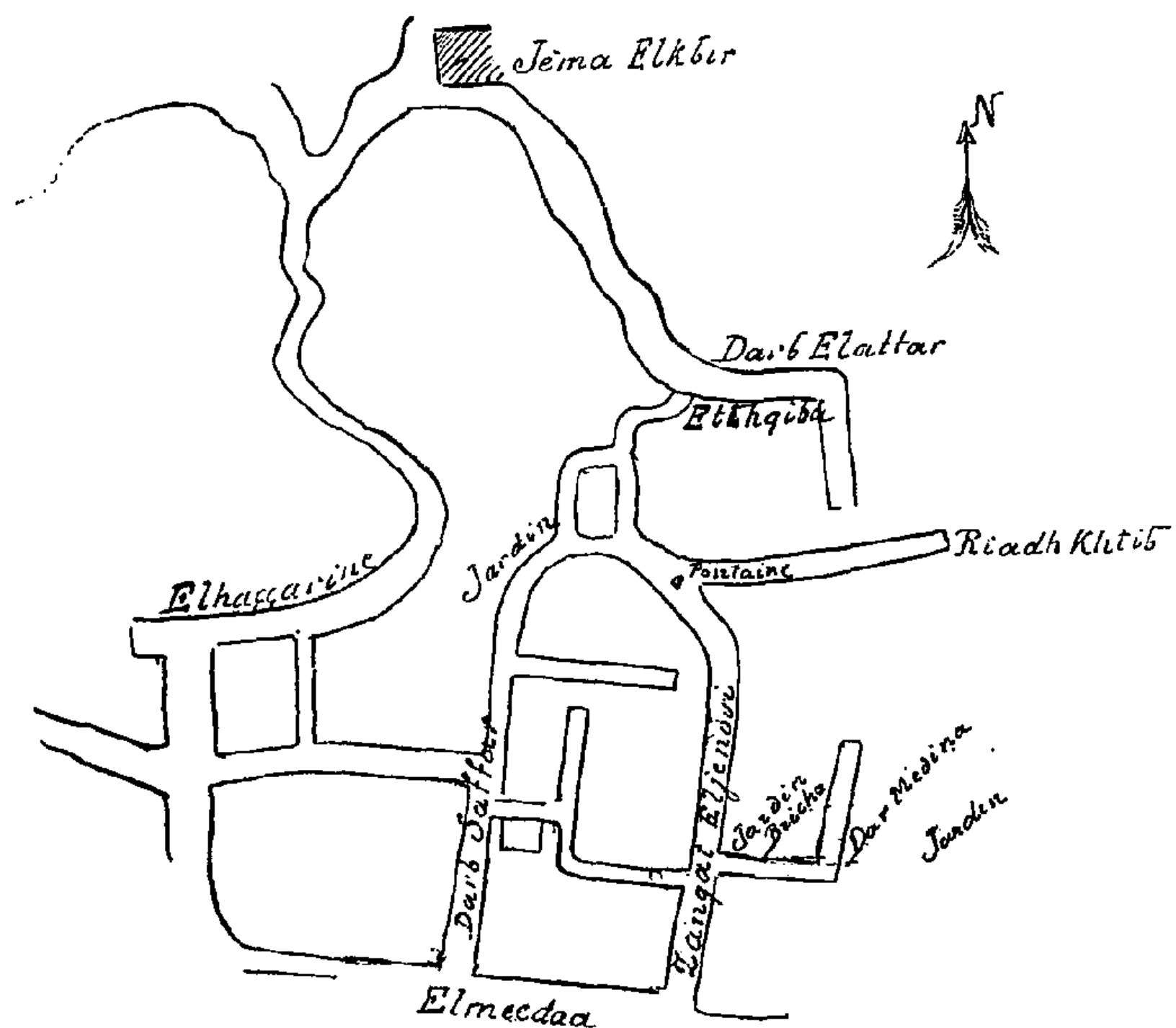


Fig. 46. (A. J.)

El-'Attâr (درب الطّار) (Darb El-'Attâr est ici le nom patronymique d'une famille de la ville). Mais sur la droite, au commencement de cette impasse, une porte basse dite

Et-Thqîba (الثقبية) (la petite ouverture), ouverte dans une des parois, conduit, par un couloir étroit et sombre, dont le plafond en rondins est très bas, au sommet de l'arc de cercle formé par Zaqat El-Jénouî et Darb Es-Saffâr, à l'endroit où elles se réunissent (voir itinéraire n° 1). De là on gagne Bâb El-'Oqla par Zaqat El-Jénouî.

Darb El-'Attar, Et-Thqîba, Zaqat Jèma' El-Kebîr, dans cette partie, sont analogues pour l'aspect aux autres rues voisines de la grande mosquée. Elles se poursuivent entre des maisons hautes, spacieuses et bien.

21^e itinéraire. — De Bâb El-'Oqla à Bâb Ej-Jièf.

C'est le quartier dit *Er-Rebat Es-Sefli*. On tourne à droite, en entrant par Bâb El-'Oqla et l'on suit le rempart à l'intérieur, par *Zaqat Tr'ettâr* (زنقة تغيتار); puis par *Slouqiya Sidi Es-Sa'îdî* (سلوفية سيدى السعيدى) qui lui fait suite, ou plutôt qui est une autre position de la même rue, après avoir passé devant la mosquée de *Sidi Es-Sa'îdî*. Un nouveau tronçon de rue, faisant encore un détour, conduit à *Bâb Ej-Jièf*, tandis qu'à gauche on voit déboucher une impasse et une rue qui conduit à Jèma' El-Kebîr (itinéraire n° 17).

Le nom de *Zaqat Tr'ettâr* vient de ce que dans cette rue se trouvait la maison d'un individu appelé *Tr'ettâr*. Quant au nom de *Slouqiya Sidi Es-Sa'îdî* (la levrette de Sidi Es-Sa'îdî), cela vient sans doute de ce que la rue passe à l'endroit où la légende veut qu'une chienne ait indiqué la tombe du saint.

La physionomie de ce quartier est assez particulière, et rappelle un peu celle de *Bîn El-Asouar* (itinéraire n° 10); la rue en partant de Bâb El-'Oqla, est d'abord comprise entre les remparts, très élevés, à droite, et d'autres murs, à gauche, dont quelques-uns sont ceux de maisons, mais

la plupart de jardins. Les branches en dépassent le faite de beaucoup, car le sol de ces jardins est à un niveau bien supérieur à celui de la rue, ce qui donne aux murs, bâtis sur un petit escarpement de roche, l'apparence d'être très hauts. Plus loin, à droite, accolée à un coude du rempart, une file de maisons avec un ou deux étages au plus, presque sans autres ouvertures sur la rue que des portes assez belles et donnant de l'autre côté sur des jardins qui vont jusqu'au rempart, sur le front est.

C'est de ce côté que regardent toutes les fenêtres de ces habitations.

Il en est ainsi jusqu'à Sidi Es-Sa'îdî, lui-même accolé presque au rempart; toute cette partie du trajet est très agréable; la rue est claire, déserte, silencieuse, l'herbe envahit les coins, les plantes et les fleurs grimpent aux murs et se balancent au vent.

La *Slouqiya* de *Sidi Es-Sa'îdî* est très en pente; ses maisons basses n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée; mais elles sont propres, riantes, et la rue elle-même a l'air propre et gaie.

La grande impasse qui vient y aboutir court à peu près parallèlement à Zaqat Tr'eïtar, entre deux murs de jardins, avec, seulement, quelques habitations au bout.

Enfin le tronçon qui finit à Bâb Ej-Jiéf est encore plus rustique si possible. En entrant par la porte de la ville on suit d'abord une rue large, très claire, bordée de maisons basses, d'étables, d'écuries, en grande partie ruinées, qui, d'un côté, s'étagent en montant vers la partie haute de la ville et vers les tanneries; de l'autre, descendent vers le rempart et vers Sidi Es-Sa'îdî. Plus loin, vers la hauteur, construits sur un tertre rocheux, sur la crête d'un de ces seuils qui partagent la ville, de grands murs de jardins, de grands murs de maisons dominant ces premières constructions.

Dans la rue même, à peine deux maisons, à peu près

convenables, dont l'une, toute neuve, a une très jolie porte.

22^e itinéraire. — De Jèma' El-Kebîr à Es-Séqîa El-Foùqiya.

De la rue qui, de la grande mosquée, va à Souq El-Hoût ou à El-R'arsa, un embranchement conduit sur la gauche, après quelques sinuosités, à la partie inférieure de Es-Séqîa El-Foùqiya. Elle vient s'y terminer un peu au-dessus de Jèma' Séqîa El-Foùqiya.

Dans la partie haute elle s'appelle *Zanqat El-Hafir* (نفقة الحفير) (la rue du fossé); un peu plus bas *Fondaq En-Nejjâr* (فندق النجار) (le fondouq de Nejjâr, nom propre); enfin dans sa partie inférieure *El-Haççârîn* (الحصّارين), (les fabricants de nattes en jonc). C'est une rue fortement en pente, surtout dans le haut où elle est en même temps très étroite, sombre, très souvent recouverte de voûtes. Plus bas elle est plus claire, bordée de maisons élevées, mais très ordinaires, avec quelques magasins ou ateliers d'artisans, de menuisiers surtout, de loin en loin.

23^e itinéraire. — De Jèma' El-Qaçba à Es-Séqîa El-Foùqiya.

Du coin de Jèma' El-Qaçba, le plus rapproché d'El-Ousa'a, une petite rue, greffée sur celle qui va de Souq El-Hoût à El-Ousa'a, conduit, après quelques détours à Zanqat El-Hafir, dans sa partie moyenne. De là on achève de gagner Es-Séqîa' El-Foùqiya en empruntant la partie inférieure du précédent itinéraire.

Cette rue porte, elle aussi, le nom de Zanqat El-Hafir, et de la même façon s'appelle encore une branche qui va tomber dans la rue principale dite Zanqat Jèma' El-Kebîr (de la

grande mosquée à Souq el-Hoût), au coin de *Hammâm Medina* (حمام مدينة) (le bain de Médina).

Enfin, une longue ruelle, dite *Darb El-Hâdj Moḥammed Saffâr* (درب الحاج محمد سقار) vient encore s'y terminer. Toutes

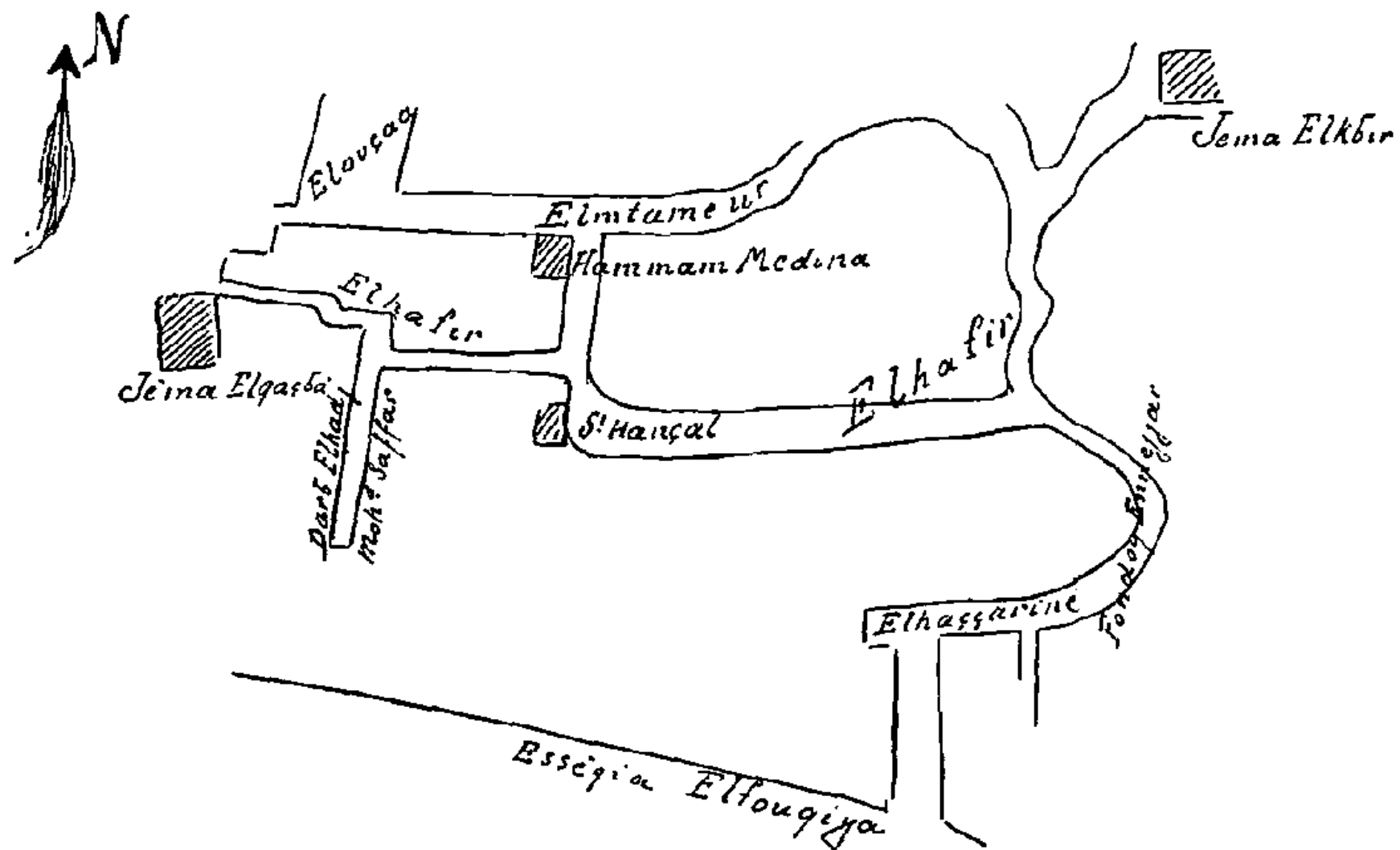


Fig. 47. (A. J.)

ces rues, ruelles ou impasses sont très en pente, étroites, sombres, en parties voûtées et peu passantes, mais bordées d'assez belles maisons, à en juger d'après les portes de celles-ci.

24^e itinéraire. — Le Mellâh.

Le Mellâh se trouve placé en terrain presque complètement plat, un peu au S.-O., par rapport au centre du plus méridional de celui des deux carrés qui forment la ville, Il s'étend du Feddân aux approches de Bâb En-Nouâdeur, limité à l'O. par El-Meçalla, au S. par Et-Ṭannâna, à l'Est par Es-Souîqa, au N.-E., par Es-Séqia El-Foûqiya, au N.

par Et-Tarrâfin et le Feddân. Il peut avoir à peu près 200 mètres de l'Est à l'Ouest et une centaine du N. au S., et sa forme se rapproche grossièrement de celle d'un carré. Sa superficie n'est donc pas considérable.

Il n'est pas entouré, à proprement parler, d'un mur d'enceinte, mais celles de ses maisons qui s'élèvent sur



Fig. 48. — Entrée du Mellâh. (Phot. Gof.)

son pourtour en forment un par leur réunion, d'autant que la plupart n'ont que peu de fenêtres à l'extérieur. Il faut remarquer toutefois que, en nombre de points, viennent s'adosser contre elles les maisons ou les échoppes des quartiers arabes contigus.

Deux portes y donnent accès. L'une, la plus grande, s'ouvre tout à côté de Bâb Er-Rouâh; c'est une grande porte à deux battants, pratiquée dans le mur qui barre de

ce côté l'extrémité de la grande rue du Mellâh et la sépare du Feddân.

Une seconde donne sur la Meçalla, mais elle est fort petite, basse, et s'ouvre sur un corridor étroit, obscur, au rez-de-chaussée d'une maison. L'une et l'autre sont fermées le soir, au plus tard à 10 heures, mais la seconde



Fig. 49. — Rue du Mellâh. (*Phot. Cav.*)

l'est généralement dès la tombée de la nuit, surtout en hiver.

Toutes les rues qui parcourent le Mellâh se coupent à angle droit — ce qui frappe immédiatement lorsque l'on vient de la ville indigène où la fantaisie la plus complète préside à leur direction — elles forment par suite un réseau des plus simples, mais où il n'est pas toujours facile de se reconnaître, parce que beaucoup se ressemblent.

La rue d'entrée, en venant du l'eddân, se termine par un cul-de-sac, au bout d'une centaine de mètres. Elle est large, mais fait exception, car les autres sont d'une excessive étroitesse. Beaucoup de maisons du Mellâh sont hautes; cependant ce n'est point une règle aussi générale que dans les quartiers israélites de certaines villes du Maroc, comme Fès par conséquent. D'après certains auteurs, aucune ne dépasse trois étages et beaucoup n'en ont qu'un; en sorte que si la population y est plus dense, l'espace plus mesuré qu'ailleurs, cela n'est cependant pas partout excessif.

La régularité des rues fait du Mellâh un quartier peu pittoresque; la banalité des maisons y ajoute encore; car si certaines, datant d'une autre époque, ont conservé quelque chose d'arabe dans leur apparence, un trop grand nombre sont récentes, élevées sur le plan des maisons espagnoles du quartier neuf, mais sans les beaux balcons ni les jolies grilles qui donnent à celles-ci leur cachet. D'ailleurs la place manque pour se reculer et apprécier d'un coup d'œil leur masse disproportionnée pour la largeur des rues. Seules quelques-unes, coupées de petits pleins cintres, nombreux et rapprochés, qui à hauteur du premier étage arc-boutent les constructions les unes contre les autres, ont un certain caractère. Avec le badigeon blanc, plus souvent bleu et rarement jaune, qui couvre leurs parois, avec les coups de pinceau chargés de lait de chaux qui ont blanchi une partie de leur sol ou même l'ont couvert en entier, avec leur silence, leur ombre et leurs jeux de lumière, elles donnent encore jusqu'à un certain point l'impression du cloître monacal que nous avons déjà remarquée dans quelques quartiers de la ville.

La plupart des auteurs qui parlent de Tétouan s'étonnent de la saleté du Mellâh; à part la rue d'entrée, bordée de boutiques — c'est la seule, avec la première de celles qui y débouchent à gauche en entrant —, encombrée de débris

de légumes sur lesquels on peut glisser et faire des chutes dangereuses, nous n'avons rien remarqué de pareil. Le Mellâh n'est ni plus sale ni plus propre que le reste de la ville prise dans son ensemble ; et si certains coins, pleins de maisons pauvres, de masures, avec des ruelles d'une excessive étroitesse, sont évidemment les antipodes du luxe, et d'une propreté douteuse, il y a mainte autre rue que l'on est obligé de reconnaître très suffisamment bien tenue pour le pays.

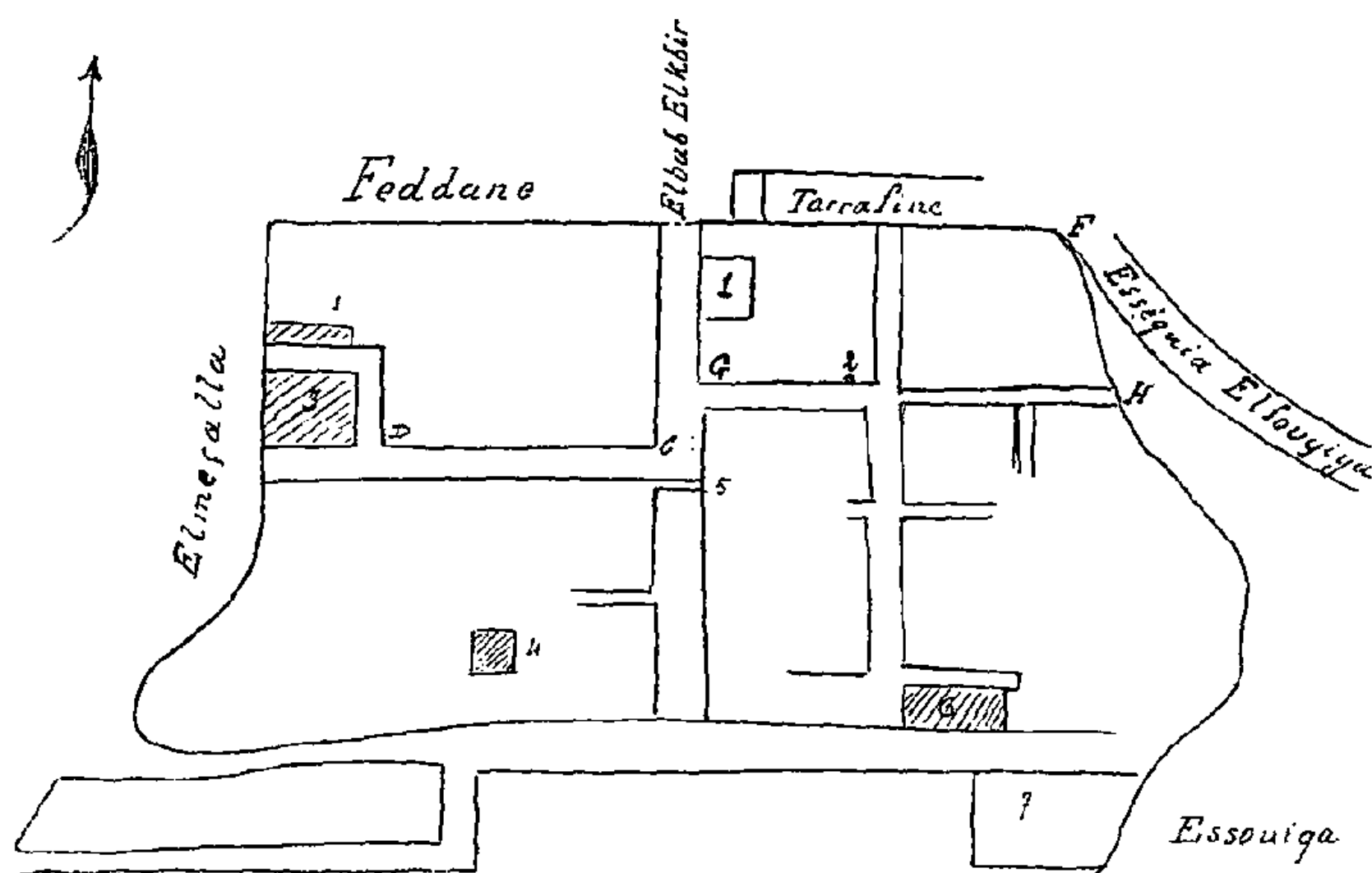


Fig. 50. (A. J.)

Anciennes portes de quartiers. — Aujourd'hui les différents quartiers communiquent librement les uns avec les autres et leurs limites mêmes, comme nous le disions plus haut, sont des plus vagues, des plus indécises.

Nul n'a pu nous dire s'il en avait toujours été de même, ou si, au contraire, des portes les avaient autrefois séparées comme cela est encore à Fès. — Toutefois on trouve çà et là des traces de portes à l'intérieur de la ville. — Mais il se peut que ce soient d'anciennes portes ayant autrefois fait

partie de l'enceinte, plusieurs fois changée, ou plutôt c'est certain pour quelques-unes et possible pour d'autres.

Nous citerons :

Bâb Er-Rouâh, à l'extrémité S.-E. du Feddân, ancienne porte d'enceinte, disent certains.

Qoûs Eç-Ceyyâr'in (l'arc des bijoutiers); un plein cintre demeure comme vestige un peu à l'O. de Sidi 'Ali Berrîsoûl (ancienne porte de ville)?

Qoûs Fondaq En-Nejjâr, dans la rue du même nom, qui se trouvait également à la limite de la ville autrefois, dit-on.

Il y eut également une porte percée dans le mur de l'ancien rempart, dont les restes se voient à Soûq El-Hoût, surmonté d'un vieux donjon qui sert actuellement de poudrière.

Enfin, dans le bas de Es-Séqia El-Foûqiya il reste un arc qui semble avoir pu servir de cadre à une porte qui aurait fermé le bas de cette rue.

Cimetières. — Aux abords de la ville, les cimetières complètent celle-ci; ils achèvent de lui donner son caractère, tant ils s'harmonisent avec elle.

C'est d'abord le plus grand, le cimetière musulman, occupant toutes les pentes basses du Djebel Darsa, depuis la hauteur de la citadelle, jusqu'au grand ravin qui, plus à l'Est, entame le flanc de la montagne d'une profonde brèche. Il occupe encore toute la partie vallonnée que circonscrit le rempart entre Bâb El-Meqâbeur et Bâb Ej-Jiéf; le terrain forme de ce côté deux paliers étagés, séparés par une brusque dénivellation à pic, dont le chemin sortant de Bâb Ej-Jiéf longe le bord pour rejoindre la route de Ceuta. Sur le palier inférieur, le cimetière couvre plusieurs hectares aussi.

Dans cette vaste étendue, les tombes se disséminent au hasard du caprice des familles, aussi variables de formes

que de dimensions. On y trouve depuis la chapelle funéraire proprement dite, véritable petit monument architectural, jusqu'à la simple enceinte ovale de cailloux marquant la place où le mort est étendu. Dans toute la partie haute se rencontrent surtout les restes, en général mal conservés, du vieux cimetière andalou, datant de plusieurs siècles. C'est là que s'élèvent un certain nombre de petits édifices dont nous aurons l'occasion de dire plus



Fig. 51. — Cimetière. (Phot. Cav.)

loin quelques mots, quand nous traiterons de l'architecture locale. Entre eux le sol est tout excavé par les tombes que l'on y a creusées et qui, à chaque pas, s'effondrent en laissant voir les morceaux de bois pourris qui les recouvraient ou quelques ossements blanchis par le temps. L'herbe envahit tout, dans le bas ; et avec l'herbe toutes sortes de végétaux qui, plantés pour la première fois par des parents sur la tombe d'un des leurs, ont trouvé dans ce sol enrichi par la pourriture des morts un terrain d'élection et qui se sont propagés de toutes parts, et poussent avec vigueur ; à certaines saisons, leurs fleurs émaille de couleurs douces ou vives la blancheur des tombes,

sur laquelle tranche encore, au bord de la route de Ceuta, qui traverse ce champ de repos, l'opulente verdure des figuiers plantés là, *fi sabîl Allah*, c'est-à-dire « en vue de Dieu » pour que le passant se rafraîchisse de leurs fruits. Ces fleurs qui transforment presque en un riant parterre un peu sauvage ce coin, bien différent des tristes nécropoles d'Europe, ce sont les géraniums géants, les iris blancs et violets, les belles de jour, les juliennes de Mahon, et beaucoup d'autres encore.

De l'autre côté du grand ravin, toujours sur les pentes du Djebel Darsa, occupant un grand espace aussi, c'est le cimetière israélite. Là les tombes se pressent côte à côte, recouvertes de grandes dalles blanches, si voisines les unes des autres qu'elles laissent à peine la place nécessaire pour passer. Blanches ou gris-clair, quelquefois entourées d'un liséré de chaux blanche ou de badigeon bleu, elles s'entassent sur le bossellement du sol comme un tas de neige un peu défraîchie, devant les croupes rougeâtres et les sombres escarpements de la montagne. Une chapelle funéraire s'y élève semblable à celles qui recouvrent la dépouille mortelle des santons musulmans. C'est celle d'un santon israélite de Tétouan, mort il y a peu d'années, *Ben Oualid*.

Plus modestes, comme il convient à des étrangers, sont les deux cimetières européens, situés de l'autre côté de la ville, à l'Ouest, sur une table rocheuse qui s'accroche aux flancs de Djebel Darsa et dont le front vient finir en falaise tout près de la route de Tanger. Ce sont de simples enclos de murs, peu vastes, mais pleins d'amandiers dont la verdure claire éclate sur les tons chauds, orangés et jaunes de l'esplanade rocheuse et nue qui les porte. C'est là que reposent les restes des soldats de l'armée espagnole qui moururent lors de la prise de Tétouan en 1860.

A. JOLY,

Avec la collaboration de M. XICLUNA et L. MERCIER.